



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



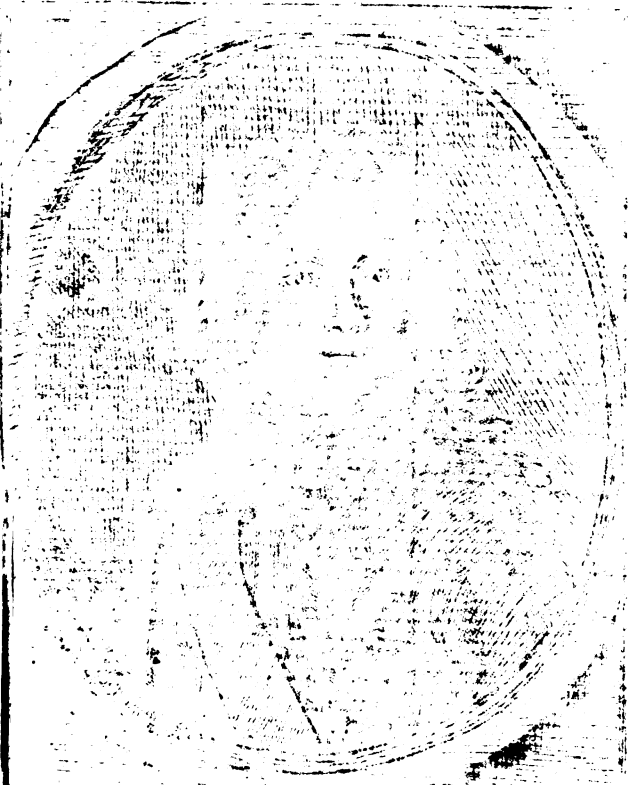
EX DONO
GIUSEPPE D'AYALA
MARQUIS DE VALVA

SITAIRE DE LAUSANNE



BIBLIOTHÈQUE





Frontispice



Gravé par Meunier

M É M O I R E S

DE MONSIEUR

[Ren] DU GUAY-TROUIN,

Lieutenant-général des Armées Navales, Com-
mandeur de l'Ordre Royal et Militaire de
S. Louis.

Augmentés de son éloge, par M. THOMAS.

Paulum sepultæ distat inertia
Celata virtus.

HOR. Ode IX. LIV. IV

D'hargemillier

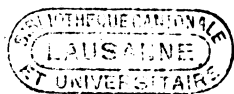


7VA 1947

A R O U E N.

DE L'IMPRIMERIE PRIVILEGIEE.

M. DCC. LXXXVIII



AVERTISSEMENT.

TOUS ceux qui connoissent feu M. du Guay - Trouin , savent que les Mémoires qu'il a laissés , sont dus au loisir forcé que lui causerent des infirmités presque continuelles pendant les quinze dernières années de sa vie. Jamais homme parvenu à une si haute réputation , par un enchaînement d'actions plus étonnantes et plus brillantes les unes que les autres , n'a eu si peu d'ostentation ; et l'on peut être assuré que lorsqu'il a écrit ses Mémoires , il n'a pas même imaginé qu'ils pussent paroître tant qu'il vivroit. Tout son but a été de rendre utiles à sa patrie les heures perdues que lui causoient ses fréquentes insomnies , jointes à la retraite et à la solitude auxquelles il se livroit quelquefois. Il reste encore plusieurs de ses amis particuliers , avec qui il ouvrait son cœur sur ce travail , lorsqu'ils le surprenoient s'y occupant. Je crois , leur disoit-il , avec une modestie qu'on ne peut trop estimer , ni trop louer dans un tel guerrier , je crois que les Mémoires d'un homme qui n'a percé les ténèbres , que par une suite assez lon-

iv A V E R T I S S E M E N T.

gue d'entreprises hasardeuses , pourront être quelque jour une puissante exhortation à bien servir le Roi et l'Etat. La jeunesse , destinée à suivre le parti des armes , apprendra de bonne heure , en les lisant , qu'une véritable ardeur à s'acquiter de ses devoirs , mene souvent plus loin qu'on auroit osé le prétendre ; que l'honneur redouble le courage dans les dangers pressans ; qu'il inspire l'adresse et la force de les surmonter ; que le plus sûr moyen de conserver la vie et l'honneur , est de compter pour rien la vie quand l'honneur parle ; et qu'enfin la Cour , plus attentive que bien des gens ne le croient à démêler la conduite des particuliers , sait les récompenser , quand leur zele est aussi grand qu'il doit être fidele et désintéressé.

M. du Guay-Trouin pensant de cette façon , on peut juger de sa surprise , lorsqu'il vit paroître un Livre , portant le titre de ses Mémoires , qu'un M. Villepontoux venoit de faire imprimer en Hollande , et qu'il lui avoit dédié. Il ne faut que parcourir ce livre , et le comparer avec celui-ci , pour voir clairement que l'on a copié à la dérobee et fort à la hâte , le manuscrit de M. du Guay , et que la précipitation du Copiste lui a fait faire une infinité de fautes , jusqu'à passer quelquefois des phrases entieres , auxquelles on sent bien que

AVERTISSEMENT. v

L'Editeur a tâché de suppléer, par des additions qui se trouvent très-souvent destituées de tout sens ; on y peut même observer une chose , quoiqu'elle ne soit pas dans le fond bien importante , c'est que cet Editeur est si peu au fait de ce qui regarde M. du Guay , qu'il ne sait ni l'orthographe de son nom , ni ses qualités ; il l'appelle par-tout du Gué , au lieu de du Guay , et il lui donne le titre de Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis , quoiqu'il n'ait jamais été que commandeur de cet ordre. Voici , vraisemblablement , l'origine de ce larcin. Feu M. le duc d'Orléans , régent du royaume , à qui on avoit dit que M. du Guay-Trouin avoit écrit des mémoires , les lui demanda , et après les avoir lus , il en parla avec tant d'éloges à M. le Cardinal Dubois , que ce ministre , quelques mois avant sa mort , pria M. du Guay de les lui confier , avec parole qu'ils ne sortiroient point d'un cabinet dont il auroit la clef. M. du Guay demanda à M. le Cardinal Dubois , la dernière fois qu'il en eut audience , s'il avoit achevé de lire son manuscrit ; ce ministre lui dit que oui , et qu'il le lui rendroit au premier voyage qu'il feroit à Versailles , où il l'avoit laissé. La cour étoit alors à Meudon ; le Cardinal n'en sortit , comme on sait , que pour se faire porter à Versailles , où on lui fit

vj A V E R T I S S E M E N T.

le jour même l'opération dont il mourut le lendemain. Ainsi les mémoires restèrent chez lui. Le premier soin de M. du Guay fut d'en prévenir la famille, et de demander avec instance qu'ils ne fussent vus de personne ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il se passa près d'un mois sans qu'ils lui fussent rendus ; encore fallut-il que S. A. Royale s'en mêlât. On ne peut presque pas douter que dans la multitude des papiers qui se trouvent toujours à la mort d'un ministre, celui-ci ne soit tombé sous la main de quelqu'un qui voulut en avoir une copie, et qui pressé par les recherches qui étoient faites sur les ordres exprès de M. le duc d'Orléans, n'eût pas assez de temps pour la rendre exacte. Quoi qu'il en soit, quelques amis de M. du Guay-Trouin tâchèrent de profiter de l'occasion pour l'engager à donner au public ses mémoires, tels qu'il les avoit faits et qu'on les donne aujourd'hui. Le motif de leurs instances étoit spécieux, puisqu'il s'agissoit de rétablir l'honneur d'un ouvrage, qui, défiguré comme il l'étoit, ne méritoit pas de porter son nom ; mais toutes leurs représentations furent inutiles, et il répéta plus d'une fois, et même avec chaleur, que ses mémoires ne seroient jamais imprimés de son consentement pendant sa vie.

AVERTISSEMENT. vij

Si quelque chose eût pu le porter à changer de résolution , ç'eût été , sans doute , la publication des mémoires qui parurent en ce temps-là sous le nom de M. le Comte de Forbin , Chef d'escadre , et chevalier de l'ordre de Saint Louis. Le portrait de ce Général étoit gravé à la tête avec la qualité d'amiral de Siam. Comme ce livre a eu peu de débit , et que peu de personnes se sont donné la peine de le lire , on croit devoir en dire ici deux mots. C'est un ouvrage , qui , en mettant à part la pureté du style et certain air de dignité , est à-peu-près dans le goût de celui qui parut , il y a environ quatre-vingts ans , sous le nom de *Mémoires du sieur de Pontis* , qui a servi dans les armées cinquante-six ans sous les rois Henri IV , Louis XIII et Louis XIV. C'est-à-dire , que l'un et l'autre sont de ces especes de romans sérieux , où l'on fait parler directement des gens d'un nom connu , et dans lesquels quelques faits , recueillis de conversations particulières que l'on a eues avec eux , sont paraphrasés , amplifiés et exagérés au gré des Auteurs , et toujours à la plus grande gloire de celui dont le livre porte le nom , lequel a perpétuellement primé par-tout où il s'est trouvé. L'indignation de M. du Guay-Trouin , si scrupuleusement amateur du vrai , fut extrême , lorsqu'on

lui fit voir à la page 262 du tome second de ces prétendus mémoires, un récit de l'affaire qui se passa en 1707, lors de l'enlèvement des vaisseaux de guerre Anglois, le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby*; récit entièrement différent de celui que l'on trouvera dans ces mémoires, sous la même année 1707, lequel de l'aveu de tous les officiers qui étoient à cette action, dont plusieurs vivent encore, contient pourtant la plus exacte vérité. Il y avoit eu à Versailles, dans l'avant-cabinet de M. le comte de Pontchartrain, pendant l'hiver qui suivit cette campagne, une scène des plus vives entre ces deux commandans. Il est inutile d'en rappeler le détail, on n'a point oublié dans la marine avec quelles expressions M. du Guay-Trouin soutint cette même vérité que l'on s'efforçoit d'obscurcir. Les prétendus mémoires de M. de Forbin réveillèrent donc toute sa colere, et peu s'en fallut qu'il ne succombât alors à la tentation qu'il eut de faire paroître les siens, et d'y joindre une ample réfutation de ce que contenoient les autres. Il ne pouvoit parler tranquillement de cette affaire.

Il résista néanmoins à ce premier mouvement; son esprit se calma peu à peu, et il sentit alors aisément qu'une justification de sa part étoit plus que

AVERTISSEMENT. ix
surperflue pour le temps présent ; mais il fit venir de Brest un extrait des interrogatoires subis devant l'amirauté , quelques jours après le combat , par les Anglois , capitaines des trois vaisseaux , le *Cumberland* , le *Chester* et le *Ruby* ; il parut souhaiter que si l'on imprimoit jamais ses mémoires , lorsqu'il ne seroit plus , on y joignît cet extrait , et qu'on y ajoutât la liste de tous les officiers qui servoient sur son escadre , c'est à quoi l'on va satisfaire. Il paroît effectivement qu'il ne peut y avoir de moyen plus propre à répandre une entière clarté sur toute cette affaire , dans l'esprit de ceux qui ont lu dans les deux ouvrages , la façon différente dont elle est racontée. Mais cependant sans cette dernière volonté de M. du Guay-Trouin , que l'on s'est fait un devoir de respecter , on auroit cru pouvoir se dispenser d'entrer dans tout ce détail , et il auroit suffi de faire observer que le feu roi , si attentif à punir les moindres négligences , en fait de subordination , ne lui eût pas accordé , au sortir de cette affaire , une pension sur son trésor royal , distinction assez rare dans le corps de la Marine , si ce prince , aussi équitable qu'éclairé , n'avoit pas jugé qu'il est des occasions où les instans sont si précieux pour l'intérêt de l'état , et où cet intérêt se fait appercevoir si distinctement ,

A 5

x. A V E R T I S S E M E N T.

que l'on ne peut que louer, et même récompenser, ceux qui sont assez bons Citoyens, et qui ont assez de force pour risquer, en pareil cas, les suites de l'inexécution de la loi, si le succès ne répondoit pas à leurs vues et à leurs bonnes intentions.

On va maintenant rendre compte de cette édition, et des différentes pieces qui la composent.

On ne trouvera pas au commencement de ces mémoires un détail d'aventures de jeunesse, que M. du Guay n'a jamais eu intention de produire au public, et que d'ailleurs le copiste furtif a plutôt exagérées qu'adoucies; on apprendra, sans doute, avec plaisir, que M. le cardinal de Fleury avoit d'avance approuvé ce retranchement. Son éminence demanda en 1725 à M. du Guay ses Mémoires pour les lire dans un voyage qu'elle fit alors à Chantilly, et voici ce qu'elle eut la bonté de lui écrire après en avoir achevé la lecture.

A Chantilly le 2 août 1725.

J'AI lu, Monsieur, avec plaisir la relation de vos aventures, et il y a certainement des actions d'une valeur bien distinguée; j'ai été ravi d'y voir toutes les circonstances de votre entre-

AVERTISSEMENT. xi
prise sur la ville de Rio-Janeiro ; on ne peut rien ajouter à la conduite et au courage avec lesquels vous vintes à bout d'y réussir ; on ne lit rien , dans l'histoire , qui marque plus de fermeté d'esprit et de cœur ; je voudrois seulement passer plus légèrement que vous ne faites sur quelques petits déreglemens de votre jeunesse , qui ne peuvent être jamais d'aucune instruction ni utilité. Il est fâcheux de laisser inutiles des talens aussi distingués que les vôtres : personne ne vous rend plus de justice , ni n'est plus parfaitement que moi , etc.

Signé, A. H. anc. Ev. de Fréjus.

Cette lettre porta la lumière la plus vive dans l'esprit de M. du Guay , et sur le champ il travailla à un nouveau manuscrit , dans lequel il corrigea en même temps quelques négligences de style qui lui étoient échappées dans une composition assez rapide.

On a dit ci-dessus que feu M. du Guay-Trouin avoit souhaité , si l'on donnoit ses mémoires au public après sa mort , qu'on imprimât en même temps les dépositions des prisonniers Anglois , touchant ce qui s'étoit passé à l'attaque et à la prise du *Cumberland* , et qu'on y joignît une liste des officiers qui avoient servi sous ses ordres pendant la campagne de l'année 1707. On trouvera l'ex-

xij A V E R T I S S E M E N T.

trait de ces dépositions immédiatement après cet Avertissement.

A l'égard de la liste des officiers on a jugé à propos , pour ne point trop alonger cet avertissement , de la renvoyer à la fin des mémoires : et comme on a trouvé parmi des papiers de M. du Guay , un état général de tous ses armemens depuis 1702 , qui contient , outre les noms des officiers , le nombre de vaisseaux qu'il a commandés , et la force des équipages de chaque vaisseau , on a cru que le public verroit cet état avec plaisir , et même que c'étoit une justice due en quelque maniere aux familles de ceux qui ont contribué à ses succès.

On trouvera aussi à la fin des mémoires une copie des lettres de noblesse , accordées par le feu roi en 1709 , à M. du Guay-Trouin et à M. son frere.

Pour mettre ceux qui n'ont point de connoissance des détails de la Marine , et qui en ignorent les termes , en état de lire les mémoires de M. du Guay-Trouin , avec plus de plaisir , on donne ici une table alphabétique qui explique les termes de Marine qui y sont employés ; et l'on y joint un vaisseau à la voile gravé , avec des renvois qui en indiquent toutes les parties.

On croit au reste qu'il est inutile de prévenir les lecteurs sur le mérite de

AVERTISSEMENT. xiiij
cette édition. M. de la Garde , attentif
à tout ce qui peut contribuer à la gloire
d'un oncle tel que M. du Guay , n'a rien
épargné pour l'embellissement de ses
mémoires. On en jugera par les diffé-
rentes planches répandues dans le corps
de l'ouvrage , par la beauté des caracte-
res , et par celle du papier.

*EXTRAIT des minutes du Greffe du
siege Royal de l'amirauté de Léon , éta-
bli à Brest.*

(Le Cumberland.)

PAR EXTRAIT du cahier des inter-
rogatoires prêtés par les principaux
officiers , trouvés sur la prise le vais-
seau de guerre , nommé le *Cumberland* de
Portsmouth , armé de quatre-vingts
pièces de canon , faite par les vaisseaux
du roi , composant deux escadres ,
dont l'une commandée par M. le comte
de Forbin , et l'autre par M. du Guay-
Trouin , à quoi a été vaqué par nous
Messire Guy de Coëte-Losquet , Che-
valier , Seigneur de Kannot , Conseil-
ler du Roi , Lieutenant-Général , Civil
et criminel du siege de l'amirauté de
Léon , établi à Brest , à cette fin descen-
dus en la demeure du sieur Gaumont ,
Prévôt de la Marine en ce port , où est
détenu le Capitaine dudit Navire pris ,

xiv A V E R T I S S E M E N T.

au lit malade de ses blessures, en présence du substitut du conseiller adjoint, ayant pour interprète de la langue Angloise, Maître Joseph Tanguy, faisant pour l'interprète juré dudit Siege, et pour écrire le soussignant, faisant pour le greffe; de lui le serment pris au cas requis, ainsi que dudit Tanguy : et étant tous entrés en la chambre dudit capitaine, il auroit subi interrogatoire comme ensuite, après lui avoir fait lever la main, a promis par serment de dire la vérité, ce jour trentieme octobre mil sept cent sept.

Interrogé, etc.

Répond, se nommer Richard Bouard, âgé d'environ cinquante-un ans, Chef d'escadre des armées de la reine d'Angleterre, originaire de Northampton, demeurant à Londres, de la religion réformée.

Interrogé, etc.

Répond, que le navire sur lequel il a été pris se nomme le *Cumberland*, vaisseau armé de quatre-vingts canons du troisieme rang, ayant cinq cents vingt hommes d'équipage Anglois.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il a armé à Portsmouth, par ordre de la reine Anne, d'où il a sorti en compagnie de quatre autres

AVERTISSEMENT. xv

vaisseaux de guerre , pour convoyer la Flotte qui sortoit de Portsmouth , pour aller à Lisbonne , jusqu'à l'avoir fait sortir hors de la Manche ; et qu'ensuite son ordre étoit de croiser avec le *Devonshire* et le *Royal-Oak* jusqu'à nouvel ordre ; et laisser le *Ruby* et le *Chester* convoyer ladite Flotte au lieu de sa destinée.

Interrogé , etc.

Répond , que la Flotte étoit composée de cent vingt vaisseaux , dont il y en avoit vingt chargés de chevaux pour le roi de Portugal , et le surplus étoit des navires marchands , dont il ne connoît point le chargement.

Interrogé , etc.

Répond , que le vingt-unieme octobre , présent mois , style françois , il auroit été rencontré à l'Ouest des Sorlingues , environ les neuf heures du matin , par treize ou quatorze vaisseaux François , à la vue desquels il fit mettre ses cinq navires en ligne de combat , qu'environ les dix heures il fut attaqué par un des navires François nommé le *Lys* , commandé par M. du Guay , avec lequel il se battit quelque temps ; mais ayant été blessé à la cuisse et brûlé au visage et aux mains , il fut contraint de quitter le pont , et laisser le comman-

xvj A V E R T I S S E M E N T.

dement de son navire à son second qui continua le combat, et sondit navire ayant été démâté, on fut obligé de le rendre à M. du Guay, que le reste des navires de guerre a eu le même sort, ayant été pris comme lui, à la réserve du *Devonshire* qui a été brûlé et le *Royal-Oak* qui s'est enfui.

Interrogé, etc.

Répond, que son navire a été conduit dans ce port par le sieur de Forbin, dans le vaisseau duquel il a été mis le vingt-huitieme de ce mois.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il y a environ soixante hommes de tués et cent douze de blessés

Interrogé, etc.

Répond, qu'il n'y avoit dans son navire ni marchandises ni autres choses que des munitions de guerre et de bouche.

Interrogé quel nombre d'escadres il y a dehors d'Angleterre, de quel port elles sont sorties, de quel nombre de vaisseaux elles sont composées, et quelle route elles doivent tenir.

A refusé de répondre audit interrogatoire, disant qu'il n'est point, etc.

Interrogé, etc.

Répond, que sa commission étoit du Prince George; qu'elle étoit dans son

AVERTISSEMENT. . xvij
cabinet , dans son écritoire , et qu'il ne
sait ce qu'elle peut être devenue.

Et sont ses interrogatoires et réponses , desquels lecture à lui faite de mot à autre par notredit interprète , a dit icelles contenir vérité , et n'avoir ni augmenté ni diminué , et y persister , et a signé. Ainsi *Signé* , R. BOUARD , GUY DE COET-LOÏQUET , DE LA CLARLIÈRE , MIROT , J. TANGUY , Interprète , C. LENEUR pour le Greffe , *signé* , J. L. FAYARD.

Délivré par moi sôussigné Greffier conforme à la minute trouvée parmi les papiers et registres du Greffe de l'amirauté de Léon , établi à Brest , étant dans des fermetures audit Greffe , les clefs desquelles ayant été données par M. de Kinaut-Guyot , substitut de de M. le Procureur-Général du roi audit siege , comme en étant saisi ; et a été la perquisition faite devant mondit sieur de Kinaut-Guyot , et la minute remise dans lesdites fermetures , et s'est mondit sieur Guyot resaisi des mêmes clefs ; à Brest, ce jour 14 mars 1732. *Sig.* GUYOT.

(Le Chester.)

PAR EXTRAIT , etc. *comme dessus.*
S'est présenté devant nous un homme de moyenne stature , portant barbe et perruque blonde , duquel le serment

xviii A V E R T I S S E M E N T.

pris de dire vérité , après lui avoir fait lever la main ; ce qu'il a promis faire.

Interrogé , etc.

Répond , se nommer Jean Balcheu , âgé d'environ trente-huit ans , capitaine de vaisseau de la reine d'Angleterre , originaire de Londres , y demeurant , de la religion protestante.

Interrogé , etc.

Répond , que le navire sur lequel il a été pris se nomme le *Chester* , appartenant à ladite reine , armé de cinquante pièces de canons , et de deux cents cinquante hommes d'équipage , destiné avec le *Ruby* pour convoyer un flotte à Lisbonne , et de là aller à la Virginie.

Interrogé , etc.

Répond , que la flotte sortoit de Portsmouth , qu'elle consistoit en plus de cent voiles , que de ces cent Bâtimens il y avoit vingt pignasses chargées de chevaux , au nombre de mille vingt , pour rendre au roi de Portugal.

Interrogé , etc.

Répond , qu'ils étoient au nombre de cinq vaisseaux de guerre destinés pour convoyer la flotte , desquels il n'y avoit que le sien et le *Ruby* qui devoient la conduire au lieu de sa destination : et que les trois autres , après les avoir escortés hors la Manche , devoient croiser sur les côtes.

Interrogé, etc.

Répond, que le vingt-unième de ce mois étant à la hauteur de quarante-neuf degrés quarante minutes au Sud-Ouest des Sorlingues, environ les neuf heures du matin, ils eurent connoissance de quatorze navires, douze de guerre et deux corsaires, qui faisoient route sur eux, ce qui les fit mettre en ligne de combat pour les attendre; que le premier qui le joignit fut le *Lys*, commandé par M. du Guay, à qui il tira sa première volée, et qui ne fit que passer pour attaquer le commandant, sans coup tirer; ensuite il fut attaqué par le *Jason*, qui suivoit M. du Guay, qui l'aborda après lui avoir donné sa volée, et ayant fait déborder le *Jason*, il fut ensuite abordé par l'*Amazone*, qu'il fit aussi déborder; après quoi ayant été rabordé derechef par le *Jason*, après un rude combat, il se rendit.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il y a eu environ quarante hommes hors de combat, dont il y en a quinze de tués.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il a été conduit en la rade de ce port par le *Jason*, le vingt-neuf de ce mois.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il n'y avoit dans son na-

xx A V E R T I S S E M E N T.

vire que des munitions de guerre et des vivres pour six mois.

Interrogé, etc.

Répond, que sa commission étoit du prince George, qu'il a remise au sieur de Ferrieres, capitaine dudit vaisseau le *Jason*.

Interrogé quel nombre d'escadres il y a hors d'Angleterre; de quel port elles sont sorties, et quelle route elles doivent tenir.

A refusé de répondre audit Interrogat, quoiqu'interpellé par le moyen de notredit interprète.

Et sont les interrogatoires et réponses, desquels lecture à lui faite de mot à autre par notredit interprète, a dit icelles contenir vérité, et n'avoir à y augmenter ni diminuer, et y persister, et a signé. Ainsi signé GUY DE COET-LOSQUET, DE LA CLARLIERE, MIROT, BALCHEU, J. TANGUY, C. LENEUR, pour le Greffe, signé, J. L. FAYARD.

(Le Ruby.)

PAR EXTRAIT, etc. *comme dessus*.

S'est présenté devant nous un homme de haute stature, portant barbe et perruque noire, duquel le serment pris de dire vérité à la maniere accoutumée, ce qu'il a promis faire après avoir porté la main sur la bible,

Interrogé , etc.

Répond , se nommer Periguin Bertier ,
agé d'environ trente ans , originaire de
Londres et y demeurant , capitaine de
vaisseau de la reine d'Angleterre , du
quatrième rang , de la religion protes-
tante.

Interrogé , etc.

Répond , que le vaisseau sur lequel il
a été pris se nomme le *Ruby* , armé de
cinquante pièces de canons et de deux
cents quarante hommes d'équipage ,
destiné pour convoyer une flotte An-
gloise de Portsmouth à Lisbonne et de
là aller à la Virginie.

Interrogé , etc.

Répond , que le nombre de la flotte
consistoit en cent voiles , dont il y en
avoit dix-sept à vingt chargés de che-
vaux que la reine d'Angleterre en-
voyoit au roi de Portugal.

Interrogé , etc.

Répond , que le surplus de la flotte
étoit chargé de bled et marchandises ,
mais qu'il ne sait la quantité ni la qualité.

Interrogé , etc.

Répond , que le vendredi vingt-
unième de ce mois , environ les neuf
heures du matin , convoyant la flotte
à la hauteur de quarante-neuf degrés
quarante minutes au Sud-Ouest des Sor-

xxij A V E R T I S S E M E N T.

lingues, il eut connoissance de quatorze navires, dont il y en avoit douze de force, et deux corsaires.

Interrogé, etc.

Répond, qu'aussi-tôt qu'ils apperçurent lesdits navires, lui et les quatre autres vaisseaux de guerre qui convoioient ladite flotte, se mirent en ligne pour les attendre, que les deux navires passerent leurs navires pour suivre la flotte; mais que le *Lys* ayant attaqué le commandant, lui fut aussi attaqué par le *Mars*, commandé par M. de Forbin, qui l'ayant quitté sans lui tirer que quelques coups de fusil des hunes, il fut à l'instant abordé par le *Maure*, et qu'après un rude abordage il se rendit; mais qu'il ne sait le nombre des blessés ni des morts qu'il y a eu dans le combat.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il étoit armé par ordre de la reine d'Angleterre, sous commission du prince George, qu'il a mise entre les mains du sieur de la Moinerie, commandant ledit vaisseau le *Maure*, lorsqu'il se rendit à lui.

Interrogé, etc.

Répond, qu'il n'avoit dans son navire que des munitions de guerre, et pour six mois de vivres.

AVERTISSEMENT. xxij

Interrogé, si à sa connoissance il n'est pas sorti des escadres hors des ports d'Angleterre, et quel nombre, et quelle route elles doivent tenir.

A refusé de répondre audit interrogat, quoiqu'interpellé par le moyen de notre dit interprète.

Il résulte, comme on vient de le voir par les interrogatoires ci-dessus, que l'affaire de 1707 s'est passée totalement à l'avantage de l'auteur de ces mémoires, et que loin d'en avoir exagéré les circonstances, il l'a rapportée avec cette modestie et cette simplicité qui lui étoient si naturelles, lorsqu'il parloit de lui-même.



T A B L E

ALPHABÉTIQUE,

Ou explication de quelques termes de marine employés dans ces mémoires.

A

ABORDER *de long en long.* Attaquer un navire par le côté , y jeter des grappins.

Amariner. Envoyer dans un vaisseau réduit , des officiers , des soldats et des matelots.

Amures. *Reprendre les amures en l'autre bord.* Changer la route , et présenter l'autre côté du vaisseau au vent.

Appareiller une voile. La déployer.

Arriver. Obéir au vent.

Arriver sur un vaisseau , c'est aller à lui en obéissant au vent , ou en mettant vent en poupe.

Artimon. Mât derriere.

Atterrage. Endroit où l'on vient reconnoître la terre en revenant de quelque voyage.

B

B

BABORD. Côté gauche du vaisseau.

Bande, (à la) vaisseau couché à demi sur le côté pour mettre hors de l'eau les endroits endommagés.

Barbe, Sainte-barbe. Lieu où l'on garde les poudres.

Beaux. Solives qui traversent l'intérieur d'un vaisseau.

Beaupré. Mât couché sur l'éperon à la proue d'un vaisseau.

Berne. Mettre pavillon en berne. Plier le pavillon, et le mettre au vent.

Blasques. Rochers, écueils.

Bossoir. Poutres, ou pièces de bois mises en saillie à l'avant du vaisseau pour soutenir l'ancre.

Bras de Bouline. Corde attachée à une voile pour recevoir le vent.

Brasseyer, ou brasser. Faire la manœuvre des bras, et gouverner les vergues avec les cordages.

Brisans. Pointes de rochers qui s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau, et quelquefois au-dessus.

Brûlot. Bâtiment chargé de feux d'artifice que l'on accroche aux vaisseaux ennemis, au vent desquels on les met pour les brûler.

Brume. Brouillard épais.

B

CABLOT. Corde avec laquelle on attache une chaloupe à un vaisseau.

Calfas. Officiers du vaisseau qui ont soin de lui donner le radoub, lorsqu'il en a besoin.

Carene. Le bois au dessous de l'eau.

Caréner. Radoubier un vaisseau.

Carguer. Serrer ou plier les voiles.

Carret, (fil de) gros fil de chanvre, dont sont composés les cables et les manœuvres.

Chaloupe. Petit bâtiment destiné au service et à la communication des gros vaisseaux.

Chasse, prendre chasse. Fuir.

Civadiere. La voile de Beupré, qui étant la plus basse du bâtiment, prend le vent à fleur d'eau.

Coëffer, voiles qui se coëffent, qui s'apploient les unes contre les autres.

Conserver un vaisseau, le suivre de près, pour ne le point perdre de vue.

Cornette. Pavillon quarré et blanc qui marque la qualité ou le caractère de chef d'escadre, qui le porte au grand mât quand il commande en chef.

Courir sa bordée. Courir le même côté qu'on a déjà couru.

Croisiere. Parage, ou étendue de mer, où les vaisseaux vont croiser.

Culer. Aller en arrière.



A *Baton de Beaupré.*
 B *Baton de Poupe.*
 C *Mât d'Arbimon.*
 D *Grand Mât.*
 E *Mât de Misaine.*
 F *Beaupré.*
 G *Grande Voile.*
 H *Grand Hunier.*
 I *Grand Perroquet.*
 K *Miegine.*
 L *Petit Hunier.*
 M *Petit Perroquet.*
 N *Sivadiere.*
 O *Perroquet d'Arbimon.*
 P *Vergue d'Arbimon.*

Q *Elay*
 R *Balancine*
 S *Bouline*
 T *Haubans*
 V *Gal. haubans*
 X *Bras*
 & *Armure*
 1 *Ecoule*
 2 *Port Haubans*
 3 *Bossoirs*
 4 *Sabors*
 5 *Drusse de Pavillon*
 6 *Barres d'Hune*
 7 *Plat-bord*



D

DÉBORDER. Rompre les grappins ; se dégager d'un abordage.

Debout au corps. Aborder un vaisseau debout au corps, c'est lui mettre l'éperon dans le flanc.

Désemparé. Voile, ou manœuvre coupée par le canon.

Doubler au vent. Atteindre un vaisseau à pointe de bouline.

Drisse. Cordage qui sert à hisser et amener la vergue.

E

EAUX. (dans les) précisément derrière le vaisseau.

Echouer. Toucher ou donner de la quille contre un fond, ensorte que, faute d'eau, le bâtiment ne peut être à flot.

Escoutes. Cordages qui font deux branches, amarrés aux coins des voiles par en bas, pour les tenir dans une situation qui leur fasse recevoir le vent.

Escoutille. Ouverture ou trappe par laquelle on descend entre les ponts et la cale.

F

FEUX. Ce sont des fanaux qu'on met à la poupe, le nombre est une marque de distinction.

Foch. Voile à trois pointes qu'on met lorsque le vent est foible.

Fosse aux lions. Lieu où l'on garde les cordages et les poulies.

Frégate. Vaisseau de guerre, peu chargé de bois, de peu de hauteur, et qui n'a ordinairement que deux ponts.

G

GAILLARD, ou *château*. C'est un étage du vaisseau, qui n'occupe qu'une partie du pont. *Gaillard d'avant*, d'arrière

Gargousses. Enveloppes de carton, ou de fer blanc, dans lesquelles on renferme la charge des canons.

Grappins d'abordage. Crocs attachés à des cordes qu'on jette dans un vaisseau ennemi pour l'accrocher.

H

HABITACLE. Caisses où sont placées les boussoles.

Hanche, (*canonner dans la*) partie du vaisseau qui paroît en dehors depuis

ALPHABÉTIQUE. xxix

puis le grand cabestan jusqu'à l'*arcasse*, c'est-à-dire, le derriere du *gaillard*, et tout le bordage de la poupe.

Haubans. Gros cordages pour soutenir les mâts.

Hisser. Hausser, élever quelque chose. †

Hune. Petite plate-forme de bois qu'on place au haut des mâts.

Hunier. Voile qu'on met sur la *Hune*.

L

LARGUER *les escoutes*. C'est les détacher pour leur donner plus de jeu, et à la voile aussi.

Lof pour Lof, (*prendre*) se dit, lorsqu'un vaisseau tourne, et présente l'autre côté au vent.

M

MATELOT *du commandant*. Vaisseau qui a son poste sur l'avant, ou sur l'arriere du commandant pour le couvrir.

Misaine. Mât d'avant.

Mouiller. C'est jeter l'ancre pour tenir le vaisseau.

Mousses. Jeunes garçons qui servent les gens de l'équipage, et qui sont apprentifs matelots.

O

ŒUVRES mortes. Sculptures, et autres ornemens du vaisseau.

Orienter les voiles : c'est les brasser et situer de maniere qu'elles reçoivent le vent.

P

PANNE. (*mettre en*) présenter le côté du vaisseau au vent, ensuite mettre le vent sur une voile, et le vent dans une autre, pour arrêter le vaisseau.

Parages. Espace ou étendue de mer sous quelque latitude que ce puisse être.

Perroquets. Porter perroquets sur perroquets. Voiles les plus élevées des deux grands mâts du vaisseau; on ne les met que dans le beau temps.

Prolonger un navire. C'est le mettre flanc à flanc, et vergue à vergue.

R

RALINGUE. (*mettre en*) c'est mettre un vaisseau de sorte que le vent ne donne point dans les voiles.

Ris. Prendre un ris dans les huniers. Serrer, ou plier une partie de la voile.

ALPHABÉTIQUE. xxxj

Roulis. Mouvement du vaisseau causé par l'agitation de la mer.

S

SABORD. Embrasure, ou canonnière dans le bordage d'un vaisseau, pour pointer les pièces de canon.

Sorlingues. Petites isles entre les côtes de Bretagne et celles d'Angleterre.

Soufflage. Se dit, quand on veut grossir ou enfler le côté du vaisseau, pour qu'il porte mieux la voile.

Soute. Magasin à pain, ou à poudre.

T

TIMONNIER. Matelot qui tient la barre du gouvernail; son poste est au-devant de l'habitacle.

Travers, (*mettre en*) présenter le côté du vaisseau au vent pour prendre les ris.

Tribord. Côté droit du vaisseau.

V

VASES. Fond de vases.

Vent, *premier vent.* Celui qui s'élève, et donne le premier dans les voiles.

Vergues. Pièces de bois longues, arrondies, et qui sont une fois plus grosses par le milieu que par les bouts, elles servent à porter les voiles.

Fin de la Table alphabétique.



MÉMOIRES

DE MONSIEUR

D U

GUAY-TROUIN,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL

*des Armées Navales de France , et Commandeur
de l'Ordre Militaire de S. Louis.*

JE suis né à Saint-Malo , le 10 juin 1673 ,
d'une famille de négocians. Mon pere
y commandoit des vaisaux armés, tan-
tôt en guerre, tantôt pour le commerce,
suivant les différentes conjonctures. Il
s'étoit acquis la réputation d'un très-
brave homme et d'un habile marin.

Au commencement de l'année 1689 , la
guerre étant déclarée avec l'Angleterre et
la Hollande , je demandai et j'obtins de

B 5 .

ma famille la permission de m'embarquer en qualité de volontaire, sur une frégate nommée la *Trinité*, de dix-huit canons, qu'elle armoit pour aller en course contre les ennemis de l'état. Je fis sur cette frégate une campagne si rude et si orageuse, que je fus continuellement incommodé du mal de mer; nous nous étions emparés d'un vaisseau Anglois chargé de sucre et d'indigo; et le voulant conduire à Saint-Malo, nous fûmes surpris en chemin d'un coup de vent de Nord très-violent, qui nous jetta sur les côtes de Bretagne, pendant une nuit fort obscure; notre prise échoua par un heureux hasard sur des vases, après avoir passé sur un grand nombre d'écueils, au milieu desquels nous fûmes obligés de mouiller toutes nos ancres, et d'amener nos basses vergues, ainsi que nos mâts de hune; et pour dernière ressource, de mettre notre chaloupe à la mer. Tout ce que nous pûmes faire n'empêcha pas que cet orage, dont l'impétuosité augmentoit à chaque instant, ne nous jettât si près des rochers, que notre chaloupe fut engloutie dans leurs brisans. Mais au moment même que nous étions sur le point d'avoir une pareille destinée, et que tout l'équipage gémissoit aux approches d'une mort qui paroissoit inévitable, le vent sauta tout d'un coup du Nord au Sud, et faisant pirouetter la frégate, la poussa aussi loin des écueils que la lon-

gueur de ses cables pouvoit le permettre. Ce changement de vent inespéré appaisa subitement la tempête et l'agitation des vagues, à un point que nous relevâmes sans beaucoup de peine notre prise de dessus les vases, et que nous nous trouvâmes en état de la conduire à Saint-Malo.

Notre frégate y ayant été carénée de frais, nous ne tardâmes pas à retourner en croisière; et ayant trouvé un corsaire de Flessingue aussi fort que nous, nous lui livrâmes combat, et l'abordâmes de long en long; je ne fus pas des derniers à me présenter pour m'élancer à son bord. Notre maître d'équipage à côté duquel j'étois, voulut y sauter le premier; il tomba par malheur entre les deux vaisseaux, qui venant à se joindre dans le même instant, écrasèrent à mes yeux tous ses membres, et firent réjaillir une partie de sa cervelle jusques sur mes habits. Cet objet m'arrêta d'autant plus que je réfléchissois que, n'ayant pas comme lui le pied marin, il étoit moralement impossible que j'évitasse un genre de mort si affreux. Sur ces entre-faites, le feu prit à la poupe du corsaire qui fut enlevé l'épée à la main, après avoir soutenu trois abordages consécutifs; et l'on trouva que pour un novice, j'avois témoigné assez de fermeté.

Cette campagne, qui m'avoit fait envisager toutes les horreurs du naufrage, celles d'un abordage sanglant, ne me rebuta pas.

Je demandai à me rembarquer sur une autre frégate de vingt-huit canons , nommée le *Grénadan* , que ma famille faisoit armer ; et je n'y sollicitai point encore d'autre place que celle de volontaire. Je fus assez heureux pour me faire distinguer dans la rencontre que nous eûmes de quinze vaisseaux Anglois de long cours ; ils avoient beaucoup d'apparences , et la plupart de nos officiers les jugeoient vaisseaux de guerre , en sorte que notre capitaine balançoit sur le parti qu'il avoit à prendre. Malgré ma qualité de simple volontaire , il étoit obligé de garder quelques ménagemens avec moi , par rapport à ma famille , à qui la frégate appartenoit ; il savoit d'ailleurs que , quoique fort jeune , j'avois le coup d'œil assez juste pour distinguer les vaisseaux ; je lui dis que j'avois observé ceux-ci avec mes lunettes d'approche , qu'ils n'étoient sûrement que marchands , et qu'ainsi il y alloit de son honneur de ne pas perdre une si belle occasion. Il déféra à mes instances réitérées , et nous attaquâmes hardiment cette flotte. Le vaisseau commandant percé à quarante canons , et monté de vingt-huit , fut d'abord enlevé : je fus le premier à sauter dans son bord : j'essayai un coup de pistolet du capitaine Anglois ; et l'ayant blessé d'un coup de sabre , je me rendis maître de lui et de son vaisseau. Dès qu'il fut soumis , mon capitaine , m'appellant à haute

voix, m'ordonna de repasser dans le nôtre, avec ce que je pourrois rassembler des vaillans hommes qui m'avoient suivis ; j'obéis, et un instant après nous abordâmes un second vaisseau de vingt-quatre canons ; je m'avançai sur notre bossoir pour sauter le premier à bord, mais la secousse de l'abordage, et celle de notre beaupré qui brisa le couronnement de la poupe de l'ennemi, fut si grande, qu'elle me fit tomber à la mer, avec un autre volontaire qui étoit à côté de moi : comme il ne savoit pas nager, c'étoit fait de lui, s'il n'eût trouvé sous sa main quelques débris de la poupe de l'Anglois ; il s'y accrocha, et fut sauvé par le premier vaisseau enlevé qui nous suivoit de près, et qui le voyant sur ces débris, mit son canot à la mer pour l'aller prendre. Pour moi qui tenois, lorsque je tombai, une manœuvre à la main, je ne la quittai point, et je fus repêché par quelques matelots de notre équipage, qui me retirèrent par les pieds. Quoiqu'étourdi de cette chute, et mouillé par dessus la tête, je me trouvai encore assez de force et d'ardeur pour sauter dans ce second vaisseau, et pour contribuer à sa prise. Cette action fut suivie de l'enlèvement d'un troisieme ; et si la nuit qui survint, ne nous eût empêché de poursuivre notre petite victoire, elle auroit été bien plus complète.

Cette aventure me fit tant d'honneur , par le récit qu'en firent le capitaine et tous ceux qui composoient l'équipage , que ma famille crut pouvoir risquer de me confier un petit commandement ; on me donna donc une frégate de quatorze canons. A peine fus-je rendu sur la croisiere , qu'une tempête me jeta dans la riviere de Limérik. J'y descendis , et m'emparai d'un château qui appartenoit au comte de Clare , je brûlai deux vaisseaux qui étoient sur les vases : cela fut exécuté malgré l'opposition d'un détachement de la garnison de Limérik , qu'il fallut combattre ; je me retirai en bon ordre , et repris la mer dès que l'orage eût cessé. La frégate que je montois n'allant pas bien , et m'ayant fait manquer plusieurs prises par ce défaut , on me donna le commandement d'une meilleure quand je fus de retour à Saint-Malo. Elle étoit montée de dix-huit canons , et se nommoit le *Coëtquen*. (1692)

Je mis en mer , accompagné d'une autre frégate de même force ; nous découvrîmes le long de la côte d'Angleterre trente vaisseaux marchands Anglois , escortés par deux frégates de guerre de seize canons chacune ; je les combattis seul , et me rendis maître de l'une et de l'autre , après une heure de combat assez vif ; mon camarade s'attacha pendant ce temps-là à s'emparer des vaisseaux marchands ; il en prit douze , que nous nous mîmes en de-

voir d'escorter dans le premier port de Bretagne ; mais nous trouvâmes en chemin cinq vaisseaux de guerre Anglois , qui m'en reprirent deux , et qui me firent essuyer bien des coups de canon , pour pouvoir sauver le reste , que je fis entrer en dedans l'isle de Bréhat. Cette isle est environnée d'un grand nombre d'écueils qui les mirent à couvert. Pour moi je me réfugiai dans la rade d'Argui , située à neuf lieues de Saint-Malo , et toute hérissée de rochers que cette escadre Angloise ne connoissoit pas ; ceux qui se trouverent les plus opiniâtres à me poursuivre , se mirent dans un danger évident de se briser sur ces rochers , et furent contraints de m'abandonner. Peu de jours après je sortis de cette rade sans aucun pilote ; les miens avoient tous été tués ou blessés , et ceux de mes officiers , qui auroient pu y suppléer , avoient été obligés de descendre à terre pour se faire panser de leurs blessures ; ainsi je me vis dans la nécessité de régler moi-même la route du vaisseau , pendant tout le reste de la campagne , non sans un grand travail d'esprit et de corps. Une tempête me jeta jusque dans le fond de la Manche de Bristol , et si près de terre , que je fus forcé de mouiller sous une isle nommée *Londei* , située à l'entrée de la riviere de Bristol. Ce péril fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins embarrassant ; il parut , dès que l'orage eut un peu di-

minué , un vaisseau de guerre Anglois de soixante canons , qui faisoit route pour venir mouiller où j'étois ; le danger étant pressant , pour l'éviter , je fis mettre toutes mes voiles sous des fils de carret , prêtes à se déployer ; et tout d'un coup je coupai mes cables , et mis à la voile par un autre côté de l'isle , tandis que ce vaisseau entroit par l'autre ; il me chassa jusqu'à la nuit , sans laquelle j'étois pris. Cela n'empêcha pas que je ne fisse , huit jours après , deux prises Angloises , chargées de sucre , et venant des Barbades , avec lesquelles j'allai désarmer dans le port de Saint-Malo. (1693)

Mon frere obtint pour moi , quelque-temps après , la *Flûte du roi*, le *Profond* , de trente deux canons , et je me rendis à Brest pour en prendre le commandement. La campagne ne fut pas heureuse. Je croisai trois mois sans faire la moindre prise , et j'essuyai un assez fâcheux combat de nuit avec un vaisseau de guerre Suédois de quarante canons , lequel me prenant pour un Algérien , m'attaqua le premier , et s'opiniâtra à me combattre jusqu'au jour. Pour surcroît d'infortune , la fièvre chaude fit périr quatre-vingts hommes de mon équipage , et m'obligea de relâcher à Lisbonne pour rétablir mon vaisseau , et le faire caréner , après quoi je sortis et pris un vaisseau Espagnol , chargé de sucre. Ce fut le seul que je pus joindre de

plusieurs autres que je rencontrai , parce que le *Profond* alloit fort mal ; ainsi je revins désarmer à Brest , et de-là je me rendis à Saint-Malo.

A la fin de cette année , j'obtins le commandement de la frégate du roi , l'*Hercule* , de vingt-huit canons , et m'étant mis en croisière à l'entrée de la Manche , je pris cinq ou six vaisseaux , tant Anglois qu'Hollandois , et deux entr'autres qui venoient de la Jamaïque , et qui étoient considérables par leur force et par leurs richesses ; les circonstances de cette action sont trop singulieres pour ne les pas détailler.

J'avois croisé plus de deux mois , et je n'avois plus que pour quinze jours de vivres ; j'étois d'ailleurs embarrassé d'un grand nombre de prisonniers et de plus de soixante malades ; mes officiers et tout mon équipage voyant que je ne parlois point encore de relâcher , me représentèrent qu'il étoit temps d'y penser , et que l'ordonnance du roi étoit positive là-dessus : je ne l'ignorois pas ; mais j'étois saisi d'un espoir secret de quelque heureuse aventure qui me faisoit reculer de jour en jour. Quand je me vis pressé , j'assemblai tous mes gens , et les ayant harangués de mon mieux , je les engageai , moitié par douceur , moitié par autorité , à me donner encore huit jours , et à consentir qu'on diminuât le tiers de leur ration or-

dinaire, en les assurant que si nous faisions capture, je leur en accorderois le pillage, et les récompenserois amplement. Je ne disconviendrai pas à présent que ce parti n'étoit rien moins que raisonnable, et que la grande jeunesse où j'étois alors, pouvoit seule le faire excuser, s'il pouvoit l'être. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que mon imagination s'échauffa si bien pendant ces huit jours, que je crus voir en songe, étant le dernier jour dans mon lit, deux gros vaisseaux venant à toutes voiles sur nous : agité de cette vision, je me réveillai en sursaut, l'aube du jour commençoit à paroître ; je me levai sur le champ et sortis sur mon gaillard. Le hazard fit qu'en portant ma vue autour de l'horizon, je découvris effectivement deux vaisseaux que la prévention de mon songe me montra dans la même situation, et avec les mêmes voiles que ceux que je m'étois imaginé appercevoir en dormant. Je connus d'abord que c'étoit des vaisseaux de guerre, parce qu'ils venoient nous reconnoître à toutes voiles, et d'ailleurs ils en avoient toute l'apparence : ainsi, avant que de m'exposer, je jugeai qu'il convenoit de prendre chasse, et de m'essayer un peu avec eux. Je vis bientôt que j'allois beaucoup mieux ; sur quoi ayant reviré de bord, je leur livrai combat, et me rendis maître de tous les deux, après une résistance fort vive. Ces vaisseaux

étoient percés à quarante-huit canons , et en avoit chacun vingt-huit de montés ; ils se trouverent chargés de sucre , d'indigo , et de beaucoup d'or et d'argent. Le pillage , qui fut très-grand , et sur lequel je voulus bien me relâcher , à cause de la parole que j'avois donnée , n'empêcha pas que le roi et mes armateurs n'y gagnassent considérablement. Je conduisis ces deux prises dans la rivière de Nantes , où je fis caréner mon vaisseau ; et étant retourné en croisière à l'entrée de la Manche , je pris encore deux autres vaisseaux , l'un Anglois , et l'autre Hollandois , avec lesquels je retournai désarmer à Brest. (1693)

Je quittai aussi le commandement de *l'Hercule* , pour prendre celui de la *Diligence* , frégate du roi , de quarante canons. J'allai d'abord croiser à l'entrée du détroit , où je fis trois prises ; et je relâchai à Lisbonne , pour y faire caréner mon vaisseau : monsieur le Vidame d'Esneval , qui étoit pour lors ambassadeur du roi en Portugal , me chargea de passer en France monsieur le comte de Prado , et monsieur le marquis d'Attalaya , son cousin germain , qui étoient tous deux dans la disgrâce du roi de Portugal , et vivement poursuivis par son ordre , pour avoir tué le Corrégidor de Lisbonne : je les reçus sur mon vaisseau avec d'autant plus de plaisir , que monsieur le comte de Prado avoit épousé une fille de monsieur le maréchal

de Villeroy , l'un de nos plus respectables seigneurs : je découvris sur la route quatre vaisseaux fllessinguois de vingt à trente canons chacun ; je les joignis , leur livrai combat , et me rendis maître d'un des plus forts : la bonne manœuvre et la résistance qu'il fit , sauverent ses trois camarades , qui s'échapperent à la faveur d'un brouillard et de la nuit qui survint. Ils venoient tous quatre de Curaçao , et étoient chargés de cacao , et de quelques piastres. Les deux grands de Portugal voulurent absolument être spectateurs du combat , et ne se rendirent point aux instances que je leur faisois de descendre à fond de cale , en leur représentant que , le Portugal n'étant point en guerre avec la Hollande , ils s'exposaient sans nécessité à être estropiés , et peut-être tués : ils demeurèrent malgré mes raisons et mes prières jusqu'à la fin du combat. L'affaire terminée , je conduisis cette prise à Saint-Malo , où je débarquai ces deux seigneurs Portugais , qui me parurent contens des attentions que j'avois eues pour eux.

Je remis , sans perdre de temps , à la voile. En courant vers les côtes d'Angleterre , je découvris une flotte de trente voiles , escortée par un vaisseau de guerre Anglois de cinquante-six canons , nommé , à ce que j'ai appris depuis , *le Prince d'Orange* : j'arrivai sur lui dans le dessein de le combattre , et même de l'aborder ;

mais ayant parlé dans ma route à un vaisseau de sa flotte, et su de lui qu'elle n'étoit chargée que de charbon de terre, je ne crus pas devoir hasarder un combat douteux, pour un si vil objet : Prêt à le prolonger, je repris tout d'un coup mes armures en l'autre bord, sous pavillon anglois, pour aller chercher meilleure aventure. Le capitaine de ce vaisseau, qui m'avoit d'abord cru de sa nation, voyant par ma manœuvre qu'il s'étoit trompé, se mit en devoir de me donner la chasse ; je fus bien-aise alors de lui faire connoître que ce n'étoit pas la crainte qui m'avoit fait éviter le combat ; et je fis carguer mes basses voiles pour l'attendre. Cette manœuvre lui fit aussi carguer les siennes, Je crus que c'en étoit assez, et fis remettre le vent dans les miennes ; mais s'étant mis une seconde fois en devoir de me suivre, je remis encore en panne, et faisant amener le pavillon anglois, que j'avois toujours conservé à la poupe, je fis réhisser en berne, pour lui marquer mon mépris. Irrité de cette bravade, il me tira trois coups de canon à balle, auxquels je répondis d'un même nombre, sans daigner arborer mon pavillon blanc. Cependant voyant que cette fanfaronnade n'aboutissoit à rien, je le laissai avec sa flotte. Mais la suite fera voir dans quel embarras une aussi mauvaise gasconnade pensa me jeter.

Quinze jours après je tombai , par un tems embrumé , dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglois de cinquante à soixante-dix canons ; et me trouvant par malheur entre la côte d'Angleterre et eux , je fus forcé d'en venir au combat. Un de ces vaisseaux , nommé l'*Aventure* , me joignit le premier , et nous combattîmes , toutes nos voiles dehors , pendant près de quatre heures , avant qu'aucun autre des vaisseaux de cette escadre pût me joindre : je commençois même à espérer qu'étant prêt de doubler les Sorlingues , qui me gênoient dans ma course , la bonté de mon vaisseau pourroit me tirer d'affaire : cet espoir dura peu ; le vaisseau ennemi me coupa mes deux mâts de hune , dans une de ses dernieres bordées. Ce cruel accident m'arrêta , et fit qu'il me joignit à l'instant , à portée du pistolet ; il cargua ses basses voiles , et vint me ranger de si près , que l'idée me vint tout d'un coup de l'aborder , et de sauter moi-même dans son bord avec tout mon équipage. J'ordonnai , sans tarder , aux officiers qui se trouverent sous ma main , de faire monter sur le champ tous mes gens sur le pont : je fis en même temps préparer nos grappins , et pousser le gouvernail à bord. Je croyois toucher au moment où j'allois l'accrocher ; quand par malheur un de mes lieutenans , qui n'étoit pas encore instruit de mon projet , apperçut par un des sa-

bords le vaisseau ennemi si près du mien, qu'il crut que le timonnier s'étoit mépris, ne pouvant imaginer que je pusse tenter un abordage dans la situation où nous nous trouvions. Prévenu de cette opinion, il fit changer de son chef la barre de mon gouvernail; j'ignorois ce fatal changement, et attendant avec impatience l'instant de la jonction des deux vaisseaux, j'étois dans la place et dans l'attitude propre à me lancer le premier dans celui de l'ennemi: voyant que le mien n'obéissoit pas comme il auroit dû faire à son gouvernail, je courus à l'habitacle, où je trouvai la barre changée sans mon ordre. Je la fis aussi-tôt remettre; mais je m'aperçus, avec le désespoir le plus vif, que le capitaine de l'*Aventure*, qui avoit connu, sans beaucoup de peine, à ma contenance et à celle de tout mon équipage, quel étoit mon dessein, avoit fait rappareiller ses deux basses voiles, et pousser son gouvernail à m'éviter. Nous nous étions trouvés si près l'un de l'autre, que mon beaupré avoit atteint et brisé le couronnement de sa poupe: cependant ce mal-entendu de mon lieutenant me fit perdre l'occasion de tenter l'une des plus surprenantes aventures dont on eût jamais oui parler. Dans la résolution où j'étois de périr, ou d'enlever ce vaisseau, qui alloit mieux qu'aucun autre de l'escadre, il est plus que vraisemblable que j'aurois

réussi , et qu'ainsi je menois en France un vaisseau beaucoup plus fort que celui que j'abandonnois. Outre l'éclat qui auroit suivi l'exécution d'un pareil projet , dont j'avouerais que je ne me sentois pas médiocrement flatté , il est bien certain que me trouvant démâté , il ne me restoit absolument aucune ressource , pour échapper à des forces si supérieures.

Ce coup manqué , le vaisseau le *Monk*, de soixante-six canons , vint me combattre à portée de pistolet , tandis que trois autres vaisseaux , le *Cantorbery* , le *Dragon* , et le *Ruby* me canonoient de leur avant. Le commandant de cette escadre fut le seul qui ne daigna pas m'honorer d'un coup de canon. J'en fus piqué , et pour l'y obliger , je mis en travers , et lui en tirai plusieurs , mais inutilement ; il persévéra à ne me point répondre : cependant l'extrémité où nous nous trouvions , tourna la tête à tous mes gens , qui m'abandonnerent pour se jeter à fond de cale , malgré tout ce que je pouvois dire et faire pour les en empêcher : j'étois occupé à les arrêter , et j'en avois même blessé deux de mon épée et d'un pistolet , quand , pour comble d'infortune , le feu prit à ma sainte-barbe. La crainte de sauter en l'air m'y fit descendre , et l'ayant bientôt fait éteindre , je me fis apporter des barils pleins de grenades sur les écouilles , j'en jettai un si grand nombre dans
le

le fond de cale , que je contraignis plusieurs de mes fuyards à remonter sur le pont. Je rétablis ainsi quelques postes , et fis tirer quelques volées de canon de la première batterie , avant que de remonter sur mon gaillard. Je fus fort étonné , et encore plus touché en y arrivant , de trouver mon pavillon bas , soit que la drisse eût été coupée par une balle , ou que dans ce moment d'absence quelque malheureux poltron l'eût amené. J'ordonnai à l'instant de le remettre ; mais tous les officiers du vaisseau me vinrent représenter que c'étoit livrer inutilement le reste de mon équipage à la boucherie des Anglois , qui ne nous feroient aucun quartier , si après avoir vu le pavillon baissé pendant un assez long-tems , ils s'appercevoient qu'on le remît , et que l'on voulût s'opiniâtrer sans aucun espoir , puisque mon vaisseau étoit démâté de tous ses mâts. Il n'étoit pas possible de se refuser à une telle vérité : et comme j'étois encore incertain et désespéré , je fus renversé sur le pont d'un coup de boulet sur ses fins , qui après avoir coupé plusieurs de nos baux , vint expirer sur ma hanche , et me fit perdre connoissance pendant plus d'un quart-d'heure. On me porta dans ma chambre , et cet accident termina mon irrésolution ; le capitaine du *Monk* envoya le premier son canot pour me chercher ; je fus conduit à son bord avec

une partie de mes officiers ; et sa générosité fut telle qu'il voulut absolument me céder sa chambre et son lit , donnant ordre de me faire panser , et traiter avec autant de soin que si j'avois été son propre fils.

Toute cette escadre , après avoir croisé pendant vingt jours , se rendit à Plimouth ; et pendant le séjour qu'elle y fit , je reçus toutes sortes de politesses des capitaines et de tous les autres officiers. A leur départ on me donna la ville pour prison , ce qui me facilita les moyens de faire plusieurs connoissances , et entr'autres celle d'une fort jolie marchande , dont je me servis dans la suite pour me procurer la liberté. Les circonstances de cette évasion sont assez singulières pour me laisser croire qu'on ne sera pas fâché d'en voir ici le récit. Il faut auparavant se rappeler ce qui m'étoit arrivé avec ce vaisseau de guerre Anglois de cinquante-six canons , qui escortoit une flotte chargée de charbon de terre , lorsque j'eus l'imprudence de lui riposter trois coups , avant que d'arborer pavillon blanc ; cette équipée de jeune homme m'attira une affaire des plus intéressantes.

Le capitaine de ce vaisseau , après avoir escorté sa flotte dans les lieux de sa destination , relâcha par hasard dans la rade de Plimouth , peu de jours après qu'on m'y eût conduit ; il reconnut le vaisseau que

je commandois lors de notre rencontre : le ressentiment de la bravade que j'eus faite , le porta à présenter une requête à l'amirauté , par laquelle il concluoit à ce que l'on me fît mon procès , pour lui avoir tiré à boulet sous pavillon ennemi , contre les loix de la guerre , et à demander que je fusse mis par provision en prison jusqu'au retour d'un courrier qu'il alloit dépêcher à Londres. L'amirauté sur cela me fit arrêter , et conduire dans une chambre grillée , avec une sentinelle à ma porte : la seule distinction qu'on m'accorda sur tous les autres prisonniers , fut de me laisser la liberté de me faire apprêter à manger dans ma chambre , et de permettre aux officiers de venir m'y tenir compagnie. Les capitaines mêmes des compagnies Angloises qui gardoient les prisonniers tour-à-tour , y dînoient assez volontiers , et ma jolie marchande venoit aussi fort souvent me rendre visite. Il arriva qu'un François réfugié , qui avoit une de ces compagnies , devint éperdument amoureux de cette aimable personne ; et dans l'envie qu'il avoit de l'épouser , il crut que je pourrois lui rendre service , à cause de la confiance quelle paroissoit avoir en moi. Il m'en parla confidemment , et j'eus l'esprit assez présent pour entrevoir que je pourrois en tirer parti : Je lui répondis que je le servirois de tout mon cœur , mais que j'étois trop obsédé dans

ma chambre , et que je ne voyois aucune apparence de réussir , s'il ne me procuroit les occasions d'entretenir sa maîtresse dans un lieu qui fût plus libre , que l'auberge voisine de la prison me paroisoit très-à-portée , et fort convenable pour cela ; qu'elle pouvoit s'y rendre sans faire naître aucun soupçon , et qu'alors je lui promettois d'employer toute mon éloquence à la disposer en sa faveur : j'ajoutai que j'aurois soin de le faire avertir quand il seroit tems , afin qu'il vînt passer avec elle le reste de la soirée : sa passion lui fit trouver cet expédient bien imaginé , et nous choisîmes pour l'entrevue le jour qu'il devoit être de garde à la prison. J'en prévins ma gentille marchande par un billet où je lui représentois , de la façon que je crus la plus capable de la toucher , que je succomberois au chagrin de me voir si long-tems captif , si elle n'avoit la bonté de contribuer à ma liberté , ce que j'avois d'autant plus lieu d'espérer , qu'elle le pouvoit faire sans courir aucun risque d'intéresser sa réputation. Je fus assez heureux pour la persuader , et pour en tirer parole , qu'elle feroit toutes les démarches que je croirois nécessaires pour le succès de mon projet. Cette précaution prise , j'écrivis à un capitaine Suédois , dont le vaisseau étoit relâché dans la rivière de Plymouth , pour le prier de me vendre une chaloupe équipée d'une voile , de six avi-

rions , six fusils , et autant de sabres , avec du biscuit , de la biere , un compas de route , et quelques autres provisions. Je lui demandois en même-tems de vouloir bien envoyer à la prison quelques-uns de ses matelots , sous prétexte de visiter les prisonniers François , et de leur faire porter secrètement un habit à la Suédoise , pour le remettre à mon maître d'équipage , lequel parlant bien suédois , et étant comme eux de haute stature , pourroit se sauver mêlé avec eux à l'entrée de la nuit , quand ils partiroient de la prison.

Tout cela fut exécuté , et mon maître d'équipage s'échappa sous ce déguisement avec les matelots Suédois. Il convint avec leur capitaine du prix de sa chaloupe pour trente-cinq livres sterling , à condition qu'elle seroit prête à un jour marqué , et que six de ses gens m'attendroient à un rendez-vous hors de la ville , pour m'escorter jusqu'à la chaloupe.

L'auberge où je devois me trouver avec la marchande , étoit adossée à une montagne ; du second étage de la maison on entroit dans un jardin disposé en terrasses , dont la dernière répondoit à une petite rue très-écartée , et c'étoit en escaladant le mur qui séparoit la rue d'avec le jardin , que j'avois projeté de me sauver , lorsque mon capitaine amoureux me croiroit le plus occupé à disposer sa maîtresse en sa faveur. J'avois ordonné , pour cet

effet , à mon valet de chambre , qui avoit la liberté de sortir pour acheter des provisions , et à mon chirurgien , qui alloit panser nos blessés à l'hôpital , de ne pas manquer de se trouver sur les quatre heures du soir , derriere le mur en question , et de m'y attendre , pour me conduire à l'endroit où je devois trouver mes bons amis les Suédois.

Ce jour tant désiré arriva enfin , le capitaine ayant vu entrer l'objet de ses vœux dans l'auberge , ne fit aucune difficulté de me laisser sortir de ma chambre , avec un de mes officiers qui , de son consentement , étoit entré dans la confidence. Il nous pria seulement de ne pas le laisser languir , et de le faire avertir le plutôt qu'il nous seroit possible ; mais à peine avois-je marqué ma reconnoissance à cette amie salutaire , que plein d'impatience , je sautai par-dessus le mur du jardin , avec mon camarade. Mon chirurgien et mon valet nous attendoient derriere ; ils nous conduisirent au rendez-vous marqué , où nous trouvâmes six braves Suédois bien armés , qui nous firent faire deux bonnes lieues à pied , et nous accompagnèrent jusqu'à la chaloupe.

Nous nous embarquâmes vers les six heures du soir dans cette chaloupe , cinq François que nous étions ; savoir , l'officier , compagnon de ma fuite , mon maître d'équipage , mon chirurgien , moi et

mon valet. Aussi-tot nous fîmes route , et trouvâmes en passant dans la rade deux vaisseaux de guerre Anglois qui y étoient mouillés , et qui nous interrogerent : nous leur répondîmes , comme auroit fait un bateau de pêcheur Anglois ; et continuant notre chemin , nous étions à la pointe du jour au dehors de la grande rade. Nous nous trouvâmes alors assez près d'une frégate Angloise qui couroit sa bordée pour entrer à Plimouth : Je ne sais par quel caprice elle s'opiniâtra à vouloir nous parler ; mais il est certain que nous allions être repris , si le vent qui cessa tout d'un coup , ne nous eût mis en état de nous éloigner d'elle à force de rames.

Nous la perdîmes enfin de vue ; et nous nous trouvâmes en pleine mer , outrés de lassitude d'avoir ramé si long-tems , et avec autant d'actions. La nuit vint , pendant laquelle nous nous relevions , mon maître d'équipage et moi , pour gouverner sur un compas de route éclairé d'un petit fanal : je me trouvai , tenant le gouvernail , si excédé de fatigue , que le sommeil me surprit ; mais je fus bien promptement et bien cruellement réveillé par un coup de vent , qui , donnant subitement et avec impétuosité dans la voile , coucha la chaloupe , et la remplit d'eau dans un instant ; aussi-tôt je larguai l'escoute , et poussant en même-tems le gouvernail à arriver vent arriere, j'évitai par cette prom-

pte manœuvre , un naufrage d'autant plus indispensable , que nous étions éloignés de plus de quinze lieues de toute terre. Mes compagnons , qui dormoient , furent aussi bientôt réveillés , ayant de l'eau par dessus la tête ; notre biscuit et notre baril de biere , dans le quel la mer entra , furent entièrement gâtés , et nous fûmes très-long-tems à vuidier l'eau avec nos chapeaux : à la fin la chaloupe étant soulagée , je remis à route pendant le reste de la nuit , et le jour suivant , vers les huit heures du soir , nous abordâmes à la côte de Bretagne , à deux lieues de Tréguier. Charmé de me voir échappé de tant de périls , je sautai légèrement sur le rivage , pour embrasser ma terre natale , et pour rendre graces à Dieu qui m'avoit conservé. Nous gagnâmes ensuite le village le plus prochain , où l'on nous donna du lait et du pain bis , que l'appétit nous fit trouver délicieux ; après quoi nous nous endormîmes sur de la paille fraîche.

Le jour ayant paru , nous nous rendîmes à Tréguier , et de là à Saint-Malo. J'appris , en y arrivant , que mon frere aîné étoit parti pour Rochefort , où il armoit pour moi le vaisseau du roi le *François* , de quarante-huit canons , comptant m'en réserver le commandement jusqu'à mon retour d'Angleterre. Je pris la poste pour l'aller joindre , et je trouvai ce vaisseau mouillé aux rades de la Ro-

(1694) *de du Guay-Trouin.* 57
chelle ; il ne lui manquoit rien pour
partir.

Je montai dessus le lendemain , et cinglant en haute mer , j'établis ma croisiere sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. J'y pris d'abord cinq vaisseaux chargés de tabac et de sucre , et un sixieme chargé de mâts et de pelleteries , venant de la nouvelle Angleterre : ce dernier s'étoit séparé depuis deux jours d'une flotte de soixante voiles , escortée par deux vaisseaux de guerre Anglois ; l'un nommé le *Sans-Pareil* , de cinquante canons ; l'autre le *Boston* , de trente-huit ; mais percé à soixante-douze. Les habitans de Boston l'avoient fait construire , et l'avoient chargé des plus beaux mâts et des pelleteries les plus recherchées , pour en faire présent au prince d'Orange , qui avoit pris alors le titre de roi d'Angleterre : Je m'informai avec grand soin du capitaine de ce dernier vaisseau marchand que j'avois pris , de l'air de vent où cette flotte pouvoit être ; je courus à toutes voiles de ce côté-là , et j'en eus connoissance vers le midi.

L'impatience que j'avois de prendre ma revanche , me fit sans hésiter attaquer les deux vaisseaux de guerre qui lui servoient d'escorte. J'eus le bonheur, dès mes premieres bordées , de démâter le *Boston* de son grand mât de hune , et de lui couper sa grande vergue ; cet accident le mit

C 5

hors d'état de traverser le dessein que j'avois d'aborder le *Sans-Pareil* ; j'en profitai , et mes grappins furent jettés au milieu du feu mutuel de notre canon et de notre mousqueterie. J'avois fait disposer un si grand nombre de grenades , de l'avant à l'arrière de mon vaisseau , que ses ponts et ses gaillards furent nettoyés en fort peu de tems. Je fis battre la charge , et mes gens commençoient à pénétrer sur son bord , lorsque le feu prit à sa poupe avec tant de violence , que je fus contraint de faire pousser promptement au large , pour ne pas brûler avec lui. Cet embrasement ne fut pas plutôt éteint , que je le raccrochai une seconde fois ; alors le feu prit aussi dans ma hune et dans ma voile de misaine , ce qui m'obligea encore de déborder. La nuit vint sur ces entrefaites , et toute la flotte se dispersa ; les deux vaisseaux de guerre furent les seuls qui se conservèrent , et que je conservai de même très-soigneusement ; cependant je fus obligé de faire changer toutes mes voiles , qui étoient criblées ou brûlées ; les ennemis , de leur côté , me paroisoient aussi occupés que moi , pour tâcher de se réparer.

Aussi tôt que le jour parut , je recommençai le combat avec la même ardeur ; et je me présentai une troisième fois à l'abordage du *Sans-Pareil* ; au milieu de nos bordées de canon et de mousquete-

rie , ses deux grands mâts tomberent dans mes porte-haubans : cet accident , qui le mettoit hors d'état de combattre , et dans l'impossibilité de s'échapper , m'empêcha de permettre à mes gens de sauter à bord : au contraire , je fis pousser précipitamment au large , et courus avec la même activité sur le *Boston* , qui mit alors toutes ses voiles au vent , pour s'enfuir , mais inutilement ; je le joignis , et m'en étant rendu maître en peu de tems , je revins sur son camarade , qui se trouvant ras comme un ponton , fut aussi obligé de céder.

Je me souviens d'une scene plaisante qui se passa lorsque j'eussoumis ces deux vaisseaux : un Hollandois , capitaine d'une prise que j'avois faite peu de jours auparavant , monta sur le gaillard pour m'en faire compliment : il me dit , d'un air vif et content , qu'il venoit aussi de remporter sa petite victoire sur le capitaine de la prise Angloise qui m'avoit donné le premier avis de cette flotte : qu'étant descendus tous deux à fond de cale , un moment avant que notre combat commençât , l'Anglois lui avoit dit : camarade , réjouissez-vous , vous serez bientôt en liberté ; le vaisseau le *Sans-Pareil* est monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre : il a pris à l'abordage , avec ce même vaisseau , le fameux *Jean-Bart* , et le chevalier de Forbin ; le capitaine du *Boston* n'est pas moins brave , et est tou

au moins aussi-bien armé : ils ont fortifié leurs équipages de celui d'un vaisseau Anglois qui s'est perdu depuis peu sur la côte de Boston : ainsi vous jugez bien que ce François ne pourra pas leur résister longtemps. Le Hollandois m'ajouta qu'il lui avoit répondu qu'il me croyoit plus brave qu'eux , et qu'il parieroit sa tête que je serois victorieux ; que de discours en discours , ils en étoient venus aux mains , et que l'Anglois avoit été bien battu , qu'il venoit m'en faire part, me demandant pour toute grace de faire monter son adversaire sur le pont , afin qu'il vît de ses yeux ces deux vaisseaux soumis , et qu'il en crevât de dépit : effectivement je l'envoyai chercher , il perdit toute contenance , quand l'aperçut son *Sans-Pareil*, et son *Boston* dans le pitoyable état où je les avois mis ; et il se retira promptement , s'arrachant les cheveux , et jurant à faire trembler. On m'apporta un moment après les brevets de messieurs Bart et de Forbin , tous deux depuis chefs d'escadre , qui avoient été enlevés par le *Sans-Pareil*, comme le capitaine Hollandois venoit de me le dire.

J'eus une peine infinie à amarrer ces deux vaisseaux ; ma chaloupe et mon canot étoient hachés , et pour surcroît il survint une tempête qui me mit dans un très-grand péril , par le désordre où j'étois après un combat si long et si opiniâtre ;

Tous les officiers du *Sans-Pareil* avoient été tués ou blessés ; et de mon côté j'avois perdu près de la moitié de mon équipage. Cette tempête nous sépara tous. Monsieur Boscher, qui étoit mon capitaine en second, et qui s'étoit fort distingué dans le combat, se trouvant commander sur le *Sans-Pareil*, fut obligé de faire jeter à la mer tous les canons de dessus son pont et de ses gaillards : et quoiqu'il fût sans mâts, sans canons, et sans voiles, il eut l'habileté de sauver ce vaisseau, et de le mener dans le Port-Louis ; le *Boston* trouva, après la tempête, quatre corsaires de Flessingue qui le reprirent à la vue de l'île d'Ouessant ; et ce fut avec bien de la peine que je gagnai le port de Brest avec mon vaisseau démâté de ses mâts de hune et de son artimon, et tout délabré.

Le feu roi, attentif à récompenser le zèle et la bonne volonté, me fit la grace, après cette action, de m'envoyer une épée ; je la reçus accompagnée d'une lettre très-obligeante de monsieur de Pontchartrain, alors secrétaire d'état de la marine, et depuis chancelier de France, qui m'exhortoit à mettre mon vaisseau en état d'aller joindre monsieur le marquis de Nesmond aux rades de la Rochelle : je ne perdis point de tems à me rendre à cette destination.

Nous nous trouvâmes cinq vaisseaux de guerre sous son commandement.

L'*Excellent*, de soixante-deux canons ; monté par ce général ; le *Pélican*, de cinquante, commandé par monsieur le chevalier des Augers ; le *Fortuné*, de cinquante-six, par monsieur de Beaubriant ; le *Saint-Antoine* de Saint-Malo, aussi de cinquante-six canons, par M. de la Villestreux ; et le *François*, de quarante-six canons, que je montois. Cette escadre croisa à l'entrée de la Manche. Nous y trouvâmes trois vaisseaux de guerre Anglois ; et leur ayant donné chasse, je me trouvai un peu de l'avant du reste de l'escadre, et précisément dans les eaux du plus gros vaisseau ennemi, monté de soixante-seize canons, et nommé l'*Espérance*. Je le joignis à une bonne portée de fusil, et je me préparai à l'aborder, dans la résolution de ne pas tirer un coup qu'après avoir jetté mes grappins à son bord. Sur ces entre-faites, M. le marquis de Nesmond, qui avoit, aussi-bien que tous les vaisseaux de son escadre, pavillon et flamme Angloise, tira un coup de canon à balle sous le vent, sans changer de pavillon, sur quoi tous les officiers, qui étoient sur mon bord, me représenterent que, le commandant n'ayant point arboré son pavillon blanc, ce coup de canon ne pouvoit être qu'un commandement pour moi de l'attendre, et que si je n'y déférois pas, je romberois dans le cas de désobéissance, le dessein du commandant ne pouvant ja-

mais être de me faire combattre sous pavillon ennemi. J'eus une peine infinie à céder à cette remontrance, et à consentir qu'on carguât ma grande voile, ne pouvant me consoler de laisser échapper une si belle occasion de me distinguer ; mais je fus bien plus désolé quand je vis, un quart-d'heure après, M. le marquis de Nesmond mettre enfin son pavillon blanc, et tirer un autre coup de canon pour commencer le combat. Je fis à l'instant remettre ma grande voile, et tirer toute ma bordée au vaisseau l'*Espérance* ; monsieur de la Villestreux, capitaine du *Saint-Antoine*, attaqua en même-tems l'*Anglesey*, de cinquante-huit canons ; mais à peine eûmes-nous tiré trois ou quatre bordées, que monsieur le marquis de Nesmond joignit l'*Espérance*, et le combattit à portée du pistolet si vivement, qu'il le démâta de son grand mât, et s'en rendit maître après une assez belle résistance. Monsieur de la Villestreux avoit été blessé mortellement en abordant l'*Anglesey* ; d'ailleurs son vaisseau fut tellement désemparé de ses voiles et de ses manœuvres, que l'ennemi s'échappa, avec son camarade, à la faveur de la nuit.

Je fis mes justes plaintes à monsieur le marquis de Nesmond, de ce qu'il m'avoit obligé de carguer ma grande voile par ce coup de canon à balle qu'il avoit tiré sous pavillon Anglois, m'ayant privé par

là de l'honneur que j'allois acquérir sous ses yeux en abordant le vaisseau l'*Espérance*. Je pris la liberté de lui dire que mes officiers et tout mon équipage étoient témoins que j'y étois préparé, et bien déterminé, et qu'il étoit fort triste pour moi qu'il se fût servi de son autorité pour profiter de cette occasion à mon préjudice. Il me répondit qu'il en étoit bien fâché par rapport à moi ; mais que c'étoit une méprise de son capitaine de pavillon, qui n'avoit pas fait attention au pavillon Anglois, et que toute la faute, s'il y en avoit une, rouloit sur cet officier, et non sur moi, qui avois bien rempli mon devoir. Cependant les équipages des autres vaisseaux qui m'avoient vu le plus près des ennemis, et n'avoient pas fait attention au coup de canon que le commandant avoit tiré sous pavillon Anglois, avoient été surpris de me voir charger ma grande voile : ils eurent même l'injustice d'interpréter à mon désavantage la manœuvre que j'avois faite ; et sans approfondir les raisons de subordination qui m'y avoient obligé, ils me taxerent de peu de zèle dans leurs chansons matelotes ; mais ils en ont fait depuis ce tems-là un si grand nombre d'autres à mon honneur, qu'ils ont réparé et au-delà cette légère injustice. Monsieur le Marquis de Nesmond rendit en cette occasion des témoignages si publics et si authentiques de

(1695) *de du Guay-Trouin.* 65
ma conduite , que j'eus tout lieu d'en être
satisfait. (1695.)

Le roi m'ayant continué le commandement de son vaisseau le *François* , et à monsieur de Beaubriant , celui du vaisseau le *Fortuné* , pour les employer à détruire les baleiniers Hollandois sur les côtes de Spitzberg , nous sortîmes tous deux du Port-Louis , où nous avions fait caréner nos vaisseaux , et fîmes route pour nous rendre sur ces parages ; mais les vents contraires nous traverserent avec tant d'opiniâtreté , qu'après avoir vainement lutté contre , et consommé toute notre eau , nous fûmes contraints d'aller la renouveler aux îles de Féro ; après quoi la saison étant trop avancée pour aller jusqu'à Spitzberg , nous demeurâmes à croiser sur les Orcades : enfin , rebutés de n'y rencontrer aucun vaisseau ennemi , nous fîmes route pour aller consommer le reste de nos vivres sur les côtes d'Irlande.

Le malheur que nous avions eu de ne rien trouver pendant trois mois de croisière , avoit consterné les officiers et les équipages de nos deux vaisseaux ; j'étois seul à les encourager par un pressentiment secret , qui ne me quitta jamais , et qui me donnoit un air content au milieu d'une tristesse générale. La joie et la confiance que je tâchois de leur inspirer , et l'assurance que je leur donnois hardiment

de quelque bonne aventure , fut justifiée heureusement par la rencontre que nous fîmes sur les blasques , de trois vaisseaux Anglois venant des Indes Orientales , très-considérables par leur force , et plus encore par leurs richesses. Le commandant , nommé la *Défense* , étoit percé à soixante-douze canons , et monté à cinquante-huit ; le second nommé la *Résolution* , étoit percé de soixante canons , et monté de cinquante-six ; le troisieme , dont je ne puis retrouver le nom , avoit quarante canons montés : ils nous attendirent en ligne. Monsieur de Beaubriant donna , en passant , sa bordée au commandant Anglois , et poussant sa pointe , il s'attacha à combattre et à réduire le second. Je le suivis , le beaupré sur la poupe ; et aussi-tôt qu'il eût dépassé le commandant , je le combattis si vivement , que je m'en rendis maître. Dès qu'il fut soumis , je courus , sans perdre de tems , sur le troisieme vaisseau , qui fuyoit à toutes voiles : il se défendit avec beaucoup d'opiniâtreté. Il est vrai que je le ménageois un peu , dans la crainte de le démâter ; et d'ailleurs je ne jugeois pas à propos de l'aborder ; par rapport au pillage , qui auroit été en ce cas presque inévitable ; il se rendit à la fin , et nous les amarinaâmes tous trois , de façon à se défendre , s'il en étoit besoin. Nous les escortâmes dans le Port-Louis , et les richesses dont ils étoient

(1695) *de du Guay-Trouin.* 67
chargés donnerent plus de vingt pour un
de profit, malgré tout le pillage qu'il
n'avoit pas été possible d'empêcher.

Après cette heureuse campagne, le desir
me prit de faire un voyage à Paris, pour me
faire connoître à M. le comte de Toulouse,
et à M. de Pontchartrain ; mais encore plus
pour me donner la satisfaction de voir à
mon aise la personne du feu roi, pour
lequel, dès ma tendre jeunesse, je m'é-
tois senti un grand fond d'amour et de
vénération. M. de Pontchartrain voulut
bien me présenter à sa majesté ; et mon
admiration redoubla à la vue de ce grand
monarque. Il daigna paroître content de
mes foibles services ; et je sortis de son ca-
binet, le cœur pénétré de la douceur et
de la noblesse qui regnoient dans ses paro-
les et dans ses moindres actions : le desir
que j'avois de me rendre digne de son es-
time, en devint plus ardent. Après quel-
que séjour à Paris, je pris tout d'un coup
la résolution de me rendre au Port-Louis,
dans le dessein d'y armer le *Sans-Pareil*,
que j'avois pris sur les Anglois ; mais au
lieu de cinquante canons qu'il avoit aupara-
vant, je n'en fis mettre que quarante-
deux, afin de le rendre plus léger. (1796.)

Ce vaisseau étant caréné, je mis à la voi-
le ; et m'étant rendu sur les côtes d'Espa-
gne, j'appris par quelques vaisseaux neu-
tres, que je rencontrai, qu'il y avoit dans
le port de Vigo trois vaisseaux Hollandois

qui attendoient l'arrivée d'un vaisseau de guerre Anglois , lequel devoit incessamment sortir de la Corogne , pour les prendre en passant , et les escorter jusqu'à Lisbonne. Je réfléchis sur cet avis , et je formai le dessein de faire usage de mon *Sans-Pareil* , pour tromper les Hollandois. En effet , je me présentai un beau matin à l'entrée de Vigo avec pavillon et flamme Angloise , mes basses voiles carguées , mes perroquets en bannière , et un yacht Anglois au bout de ma vergue d'artimon ; manœuvre que j'avois vu faire aux Anglois en cas à peu près semblables. La fabrique Angloise du *Sans-Pareil* , aida si bien à ce stratagème , que deux de ces vaisseaux , abusés par ses apparences , mirent à la voile , vinrent bonnement se ranger sous mon escorte ; le troisieme en auroit sûrement fait autant s'il avoit été en état de lever l'ancre. Je trouvai ces vaisseaux chargés de gros mâts , et d'autres bonnes marchandises.

M'étant mis en route pour les conduire dans le premier port de France , je me trouvai à la pointe du jour à trois lieues sous le vent de l'armée navale des ennemis ; sur cet incident très-embarrassant , je pris mon parti , sans balancer. J'ordonnai à ceux qui commandoient mes deux prises , d'arborer pavillon Hollandois , et d'arriver vent arriere , après m'avoir salué de sept coups de canon chacun ;

ensuite me confiant dans la bonté et dans la fabrique du *Sans Pareil*, je fis voile vers l'armée ennemie, avec autant d'assurance et de tranquillité, que si j'avois été réellement un des leurs, qui, après avoir parlé à des vaisseaux Hollandois, eût voulu se rallier à son corps.

Il s'étoit d'abord détaché de cette Armée deux gros vaisseaux, et une frégate de trente-six canons, pour venir me reconnoître; les deux vaisseaux, trompés par ma manœuvre, cessèrent bientôt leur chasse, et retournerent à leur poste; la seule frégate, poussée par son mauvais destin, s'opiniâtra à vouloir parler à mes deux prises; et je vis qu'elle les joignoit à vue d'œil. Je navigeois alors avec toute l'armée, et paroissais fort tranquille, quoique je fusse intérieurement désespéré de ce que ces prises alloient infailliblement tomber au pouvoir de cette frégate. Comme je m'apperçus cependant que mon vaisseau alloit beaucoup mieux que ceux des ennemis qui étoient les plus près de moi, je fis courir insensiblement le mien un peu large, pour me mettre de l'avant d'eux; et tout d'un coup je forçai de voile pour aller me placer entre mes prises et la frégate. Je m'y rendis assez à tems pour lui barrer le chemin, et pour la combattre, comme je fis, à la vue de toute l'armée; je l'aurois même enlevée, s'il m'avoit été possible de l'aborder; mais le capitaine

qui la montoit conserva assez de défiance et d'habileté pour se tenir une portée du fusil au vent ; et il jugea à propos d'envoyer son canot à mon bord. Les gens de ce canot étant à moitié chemin , me reconnurent pour François , et se mirent en devoir de retourner à leur frégate ; alors me voyant démasqué , je fis arborer mon pavillon blanc , à la place de l'Anglois que j'avois à poupe , et je commençai au même instant le combat : cette frégate me répondit de toute sa bordée : mais ne pouvant soutenir le feu de mon canon et de ma mousqueterie , elle trouva moyen de revirer de bord à la rencontre de plusieurs gros vaisseaux , qui se détachèrent pour venir promptement à son secours. Leur approche m'obligea de la quitter dans un tems où elle se trouvoit si maltraitée , qu'elle mit à la bande , avec un pavillon rouge sous ses barres de hune , en tirant des coups de canon de distance en distance. Ce signal pressant d'incommodité fit que les vaisseaux les plus près d'elle s'arrêtèrent pour la secourir ; ils recueillirent en même-tems son canot , qui n'avoit pu regagner son bord , et avoit fait route du côté de l'armée pendant notre combat. Toutes ces circonstances favorables pour moi , me donnerent le tems de rejoindre mes prises à l'entrée de la nuit , et je les conduisis au port-Louis.

Aussi-tôt que je les eu mises en sûreté,

j'allai croiser à l'entrée de la Manche où je rencontrai un Flessinguois revenant de Curaçao ; je m'en rendis maître , et le conduisis dans le port de Brest , où je fis caréner mon vaisseau.

Je fis en même tems équiper une frégate de seize canons, dont je donnai le commandement à un de mes jeunes freres , qui m'avoit donné en plus d'une occasion des marques d'une capacité au-dessus de son âge. Nous mîmes ensemble à la voile , et fûmes croiser sur les côtes d'Espagne. Nous y consommâmes la plus grande partie de nos vivres sans rien trouver ; et comme nous commencions à manquer d'eau , je jugeai à propos d'en aller chercher auprès de Vigo , dans l'espérance d'y faire en même tems quelque capture. Sur cette idée je fus mouiller entre ce port et les îles de Bayonne ; et n'y ayant rien rencontré , je m'attachai à découvrir un endroit qui fût propre à faire de l'eau. Pour cet effet , nous nous embarquâmes , mon frere et moi , dans mon canot , avec quelques volontaires , et ayant remarqué une anse à main droite , d'où paroissoit couler un ruisseau , nous avançâmes pour la reconnoître de plus près. Mais en l'approchant , nous fûmes salués de plusieurs coups de fusil , qu'on nous tira des retranchemens qui bordoient le rivage : ma premiere pensée , et plutôt à Dieu que je l'eusse suivie , fut de retour-

ner à bord de nos vaisseaux , et de mépriser de pareilles canailles ; mais mon frere , jeune et ardent aux occasions d'honneur , me représenta qu'il seroit honteux de se retirer pour de misérables paysans , qui n'étoient pas capables de tenir devant nous ; qu'il falloit les aller attaquer , et faire en même tems signal à nos vaisseaux de nous envoyer le secours que j'avois ordonné que l'on y tint prêt , en cas de besoin. J'avouerai qu'une mauvaise honte , et un ridicule point d'honneur l'emportèrent sur la répugnance que j'avois à suivre ce conseil ; je mis donc pied à terre , suivi d'une vingtaine de jeunes gens , qui étoient dans mon canot ; nous forçâmes , l'épée à la main , les retranchemens d'où l'on avoit tiré , et nous nous y établîmes , après en avoir chassé ceux qui les gardoient. Il arriva bientôt après de nos vaisseaux cent cinquante hommes bien armés ; j'en laissai vingt à la garde des retranchemens , sur lesquels je fis mettre les pierriers de nos chaloupes , pour assurer notre retraite. J'en donnai cinquante autres à commander à mon frere , avec ordre d'aller prendre à revers un gros bourg , où j'avois remarqué que les milices Espagnoles s'étoient assemblées , tandis que je l'attaquerois de front avec cent hommes qui me restoient. Dans cette résolution , je m'avançai , tambour battant , vers l'endroit où je croyois trouver le plus de résistance

stance : mon frere se laissant emporter à l'ardeur de son courage , pressa sa marche plus que moi , et attaqua le premier , à ma vue , les retranchemens de ce Bourg , qu'il enleva dans un moment ; sa valeur lui devint funeste ; il reçut , en les franchissant le premier , un coup de mousquet qui lui traversoit l'estomac. Je combattois en même tems de mon côté ; et ayant aussi forcé ces retranchemens , j'étois occupé à faire donner quartier à quatre-vingts Espagnols qui avoient mis les armes bas ; quand je reçus cette triste nouvelle , il est difficile d'exprimer à quel point j'en fus pénétré ; cet infortuné frere m'étoit encore plus cher par son intrépidité et par son caractere aimable , que par les liens du sang. Je restai d'abord immobile , après quoi devenant tout-à-coup furieux , je courus comme un désespéré vers ceux des ennemis qui résistoient , et j'en sacrifiai plusieurs à ma douleur. Pendant que tous mes gens s'abandonnoient au pillage , il parut une troupe de cavalerie sur la hauteur. Je repris alors mes sens , et rassemblant la plus grande partie de mes soldats avec assez de promptitude , je courus chercher mon frere. Je le trouvai couché sur la terre , et baigné dans son sang , qu'on s'efforçoit en vain d'arrêter ; un objet si touchant m'arracha des larmes , je l'embrassai , sans avoir la force de lui parler , et je le fis emporter sur le champ à bord

D

de mon vaisseau, où je l'accompagnai, ne pouvant me résoudre à le quitter dans l'état déplorable où je le voyois. Je laissai aux officiers le soin de faire rembarquer tous nos gens ; et j'ordonnai au premier lieutenant de mon vaisseau de les couvrir, et d'assurer notre retraite, qui se fit sans confusion, et avec fort peu de perte.

Mon frère ne vécut que deux jours, et rendit son dernier soupir entre mes bras, avec de grands sentimens de religion, et une fermeté héroïque ; la tendresse et la douleur me rendirent éloquent à l'exhorter dans ces momens ; et je demeurai dans un accablement extrême. J'ordonnai qu'on levât l'ancre ; et qu'on mît à la voile pour porter son corps à Viana, ville Portugaise, sur la frontiere d'Espagne, où je lui fis rendre les derniers devoirs, avec tous les honneurs dus à sa valeur et à son mérite, qui certainement n'étoient pas communs. Toute la noblesse des environs assista à ses funérailles, et parut sensible à la perte d'un jeune homme, qui emportoit les louanges et les regrets de tous nos équipages.

M'étant acquitté de ce triste devoir, je repris la mer pour consommer le reste de mes vivres ; et ayant rencontré un vaisseau Hollandois venant de Curaçao, je m'en rendis maître, et le conduisis à Brest. J'y désarmai mes deux vaisseaux. J'avois

l'esprit continuellement agité de l'idée de mon frere expirant entre mes bras. Cette cruelle image me réveilloit en sursaut toutes les nuits , et pendant fort long - tems elle ne me laissa pas un moment de repos.

Six mois après , M. Descluseaux , intendait de la marine à Brest , qui m'estimoit plus que je ne méritois , m'engagea par ses sollicitations à prendre le commandement de trois vaisseaux , qu'il vouloit envoyer au devant de la flotte de Bilbao. Ces vaisseaux étoient le *Saint Jacques des victoires* , de quarante - huit canons ; le *Sans-Pareil* , de quarante-deux , et la frégate la *Léonore* , de seize canons. Je montai le premier vaisseau , et je confiai le commandement du second à mon parent M. Boscher , qui m'avoit servi jusques - là de capitaine en second , et dont j'avois éprouvé la valeur et la capacité.

Huit jours après notre départ de Brest , j'eus connoissance de cette flotte qui étoit escortée par trois vaisseaux de guerre Hollandois , commandés par M. le Baron de Wassenaer , vice - amiral de Hollande. Ces vaisseaux étoient le *Delft* , et le *Honslaerdick* , tous deux de cinquante-quatre canons , et un troisieme , dont j'ai oublié le nom , de trente-huit. Le grand vent et l'agitation des vagues m'obligerent de les conserver pendant deux jours , au bout desquels j'étois sur le point de basarder un combat assez inégal , quand , par

bonheur je découvris deux frégates de Saint-Malo , l'une de trente canons , nommée *l'Aigle-Noir* , montée par M. de Belisle-Pepin , et l'autre de trente-huit canons , nommée la *Faluere* , par M. Desaudrais-Dufrêne ; nous tîmes conseil ensemble et disposâmes notre attaque de la maniere suivante.

Les trois vaisseaux de guerre ennemis étoient en panne au vent de leur flotte ; le *Delft* commandant au milieu , le *Honslaerdick* à son arriere , et le troisieme de l'avant. Je devois les attaquer le premier , et après avoir donné en passant ma bordée au *Honslaerdick* , pousser ma pointe pour aller aborder le commandant. Le *Sans-Pareil* étoit destiné à me suivre , le beau-pré sur ma poupe , et à accrocher le *Honslaerdick* , aussi-tôt que je l'aurois dépassé. Les frégates *l'Aigle-Noir* et la *Faluere* , devoient s'attacher à réduire le troisieme vaisseau de guerre , et donner ensuite dans le corps de la flotte. A l'égard de la *Léonore* , elle étoit uniquement destinée à prendre des vaisseaux marchands.

Dans cette disposition nous arrivâmes sur les ennemis , et comme j'allois ranger sous le vent le *Honslaerdick* , il mit le vent dans ses voiles d'avant , et appareilla sa misaine. Ce changement imprévu de manœuvre en apporta nécessairement à notre disposition , en ce qu'étant venu à l'abri des voiles de ce vaisseau , il me fut

impossible de le dépasser , pour aller aborder le commandant ; celui-ci arriva en même tems sur moi , à dessein de me mettre entre deux feux ; et je n'eus d'autre parti à prendre que celui d'aborder le *Honslaerdick*. Alors le capitaine du *Sans pareil*, qui me suivoit de près , se détermina , sans hésiter , à couper chemin au commandant , et ensuite à l'aborder de long en long avec une audace et une conduite admirable ; les deux frégates de Saint-Malo attaquèrent en même tems le troisième vaisseau ; et la *Léonore* donna , comme je l'avois ordonné , dans le milieu de la flotte.

Les deux abordages des vaisseaux le *Honslaerdick* et le *Delft*, furent exécutés avec une égale fierté , mais avec un succès bien différent. Je fis sauter à bord du premier la moitié de mes officiers , avec cent vingt de mes meilleurs hommes qui l'enleverent d'emblée. Je poussai en même tems au large , et courus avec empressement secourir le *Sans-Pareil* , qui toujours accroché au commandant , en essuyoit un feu terrible. J'arrivai près d'eux comme la poupe de mon camarade sautoit en l'air , par le feu qu'un boulet avoit mis à des caisses remplies de gargousses. Plus de quatre-vingts hommes en furent écrasés ou jetés à la mer ; et le feu étant prêt de se communiquer à la soute aux poudres , j'attendois avec frayeur le moment de le

voir périr ; dans ce danger pressant M. Boscher, qui commandoit ce vaisseau, conservoit assez de fermeté et de sang froid pour faire couper ses grappins, et pousser au large. Désespéré de ce fâcheux contre-tems, et de la perte de ce brave parent qui me paroissoit inévitable, je m'avançai pour prendre sa place, et pour le venger ; ce nouvel abordage fut très-sanglant, par la vivacité de notre feu mutuel de canon, de mousqueterie, et de grenades, et par le grand courage de M. le baron de Wassenauer, qui me reçut avec une fierté étonnante. Les plus braves de mes officiers et de mes soldats furent repoussés jusqu'à quatre fois : il en périt un si grand nombre, que malgré mon dépit et tous mes efforts, je fus contraint de faire pousser mon vaisseau au large, afin de redonner un peu d'haleine à mes gens, que je voyois presque rebutés, et de pouvoir travailler à réparer mon désordre, qui n'étoit pas médiocre.

Dans cet intervalle, l'*Aigle-Noir* et la *Faluere* s'étoient rendus maîtres du troisieme vaisseau de guerre, et cette dernière frégate se trouvant à portée de ma voix, j'ordonnai à M. Dessaudrais-Dufrêne, qui la montoit, de s'avancer sur le vaisseau le *Delft*, afin d'entretenir le combat, et de me donner le tems de revenir à la charge. Il s'y présenta de la meilleure grace du monde, mais malheureusement

il fut tué des premiers coups. Ce nouveau contretemps mis le désordre dans cette frégate, qui vint en travers, et m'attendit. J'appris avec une extrême douleur la mort d'un homme si courageux, et je dis à M. de Langavan, son capitaine en second, de me suivre pour le venger. En effet, je retournai, tête baissée, aborder ce redoutable baron, résolu de vaincre ou de périr. Cette dernière scène fut si vive et si sanglante, que tous les officiers de son vaisseau furent tués ou blessés; il reçut lui-même quatre blessures très-dangereuses, et tomba sur son gaillard de derrière, où il fut pris les armes à la main. La Frégate la *Faluer* eut part à ce dernier avantage, en venant m'aborder, et en jettant dans mon bord quarante hommes de renfort.

Plus de la moitié de mon équipage périt dans cette action. J'y perdis un de mes cousins-germains, premier lieutenant sur mon vaisseau, et deux autres parens sur le *Sans-Pareil*: plusieurs autres officiers furent tués ou blessés. Ce combat fut suivi d'une tempête et d'une nuit affreuse, qui nous sépara les uns des autres. Mon vaisseau, percé de coups de canon à l'eau, et entr'ouvert par les abordages réitérés, couloit bas; il ne me restoit qu'un seul officier, et cent cinquante-cinq hommes des moindres de mon équipage, qui fussent en état de servir; et

j'avois plus de cinq cents prisonniers Hollandois à garder : je les employai à pomper, et à puiser l'eau, de l'avant à l'arrière de mon vaisseau ; et nous étions forcés, cent officier et moi, d'être continuellement sur pied, l'épée et le pistolet à la main, pour les contenir ; cependant toutes nos pompes et nos puits ne suffisant pas pour nous empêcher de couler bas, je fis jeter à la mer tous les canons du second pont et des gaillards, mâts et vergues de rechange, boulets et pinces de fer, et jusqu'aux cages à poules. Enfin, l'extrémité devint si pressante que l'eau se déchargeoit aux roulis du fond de cale dans l'entre-pont, mais dans ce péril menaçant, rien ne me toucha plus sensiblement, que l'horreur de voir cent malheureux blessés, fuyant l'eau qui les gagnoit, se traîner sur les mains, avec des gémissemens affreux, sans qu'il me fût possible de les secourir. La mort nous environnant ainsi de toutes parts, je me déterminai à faire gouverner sur la Côte de Bretagne, qui ne pouvoit être loin, afin de périr au moins plus près de terre, avec le foible et unique espoir que quelqu'un pourroit s'y sauver, par hazard, sur les débris du vaisseau. Cette résolution fut cause de notre salut ; car en faisant cette route, nous fûmes obligés de présenter le côté de babord au vent ; et comme c'étoit le plus endommagé de l'abordage et des coups de canon à fleur

d'eau, il arriva que ce côté se trouvant en partie au dessus de la mer, elle n'y entra plus avec la même rapidité; en sorte que redoublant nos efforts nous soulageâmes le vaisseau de deux bons pieds d'eau. Sur ces entrefaites les matelots placés en garde sur le mât de Beupré, s'écrierent qu'ils voyoient les brisans des rochers, et que nous allions périr dessus, si on ne revenoit pas dans le moment du côté de tribord: il est naturel de fuir le danger le plus pressant, pour prolonger sa vie, ainsi nous ne balançâmes point à changer de route; mais en moins d'une demi-heure le vaisseau se remplit d'eau comme auparavant. Trois fois nous fîmes cette manœuvre, et trois fois nous la changeâmes pendant la nuit. Aussi-tôt que le jour parut, nous connûmes que nous étions entre l'île de Grois et la côte de Bretagne. Je fis mettre un pavillon rouge sous les barres de hune, et tirer des coups de canon de distance en distance, pour attirer un prompt secours. Heureusement le vent avoit beaucoup diminué, de sorte qu'un grand nombre de bateaux se rendirent à mon bord, qui soulagerent nos gens épuisés, et firent entrer le vaisseau dans le Port - Louis.

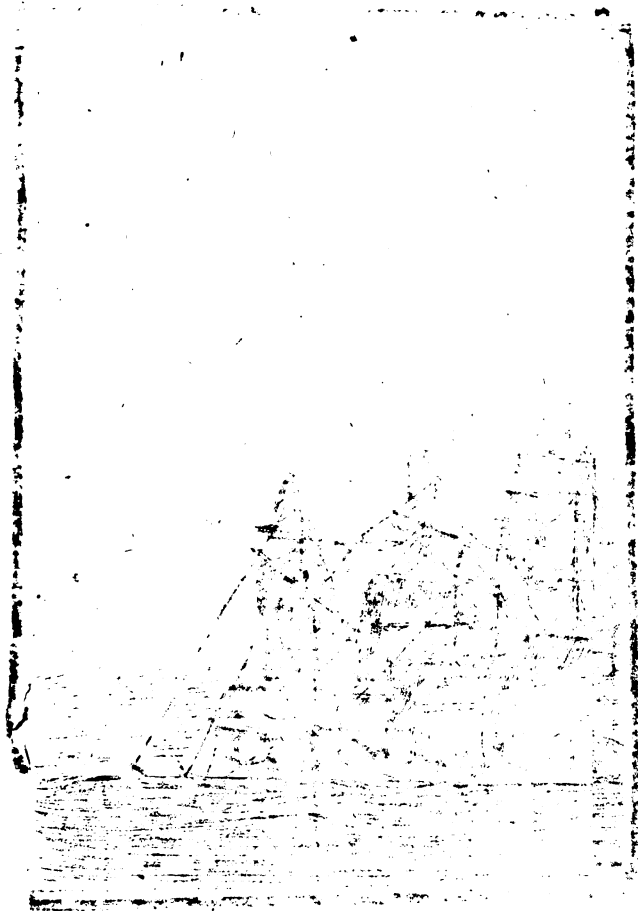
Un hasard singulier fit que les trois vaisseaux de guerre Hollandois, avec douze autres vaisseaux marchands de leur flotte, arriverent le même jour, ainsi que *l'Aigle* -

D 5

Noir, la *Falguere*, et la *Léonore* ; le *Sans-Pareil* s'y rendit aussi le lendemain, après avoir été vingt fois sur le point de périr par le feu et par la tempête.

Un de mes premiers soins, en arrivant, fut de m'informer de l'état où se trouvoit monsieur le baron de Wassenauer, que je savois très-grièvement blessé ; et j'allai sur le champ lui offrir avec empressement ma bourse, et tous les secours qui étoient en mon pouvoir. Ce généreux guerrier, dont la valeur m'avoit inspiré de l'amour et de l'émulation, ne voulut pas me faire l'honneur d'accepter mes offres, il se contenta de m'en témoigner beaucoup de reconnaissance, et de me dire qu'il seroit plus aisément consolé de son malheur, s'il avoit pu se faire porter à bord de mon vaisseau, où il étoit persuadé qu'il auroit reçu tous les secours et toutes les honnêtetés qui auroient dépendu de moi. Je compris à ce discours qu'il n'avoit pas lieu de se louer de ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau, j'en restai confus, et je conçus l'indignation la plus grande contre l'officier qui y commandoit : je lui en fis tous les reproches qu'il méritoit ; et j'ajoutai à ces reproches des mortifications très-sensibles. Il m'a été depuis impossible de le regarder de bon œil, quoiqu'il fût mon proche parent. Effectivement, quiconque n'est pas capable d'aimer et de respecter la valeur dans son ennemi, ne peut avoir le

t
e
r
na
n
nt
de
n-
ta
n-
us
oit
u,
ous
u-
ce
per
on
us
ff-
ous
i à
n-
le
on
ue
r la
le





*M^r. Du Gua . Calne
Anglois.*

cœur bien fait ; un des plus sensibles chagrins que j'aie eu de ma vie , a été de n'avoir pu témoigner , comme je l'avois désiré , à ce valeureux baron de Wassenauer toute l'estime et toute la vénération que j'ai pour sa vertu.

Sur le compte que M. le comte de Pontchartrain , qui exerçoit , en survivance de M. son pere , la charge de secrétaire d'état de la marine , rendit de cette action au feu roi , il eut la bonté de me prendre à son service en qualité de capitaine de frégate légère : sensible à cette grace , autant que le peut être un sujet plein de zele et d'admiration pour son prince , je n'attendis pas le désarmement de mes vaisseaux délabrés , pour aller en remercier sa majesté ; je lui fus présenté dans son cabinet par M. le comte de Pontchartrain , et j'y reçus des marques de sa bonté et de sa satisfaction , qui touchèrent mon cœur d'autant plus vivement , qu'une forte inclination m'attachoit à ce grand roi. M. de Wassenauer eût aussi l'honneur de lui faire la révérence , quand il fut guéri de ses blessures ; et sa valeur lui fit recevoir de sa majesté des témoignages d'estime et de bienveillance tout à fait distingués. Il est vrai que personne ne connoissoit si bien quel est le prix de la vertu , et ne savoit mieux aussi la récompenser. L'aversion , que j'ai toujours eue pour le personnage de courtisan , ne m'empêchoit pas de lui faire

assidument ma cour, et de lui marquer mon attachement fidele et désintéressé, dont la connoissance n'échappa pas à sa pénétration : cependant comme ce n'étoit pas par cet endroit que je désirois le plus de me rendre digne de ses bontés, je sollicitai et j'obtins de sa majesté ses vaisseaux le *Solide* et l'*Oiseau*, pour aller faire la guerre à ses ennemis,

Avant que de me rendre à Brest pour les armer, je passai à Saint-Malo ; et j'engageai deux de mes amis à me venir joindre, avec deux autres vaisseaux de trente-six canons chacun. Ils les conduisirent à Brest, et nous étions sur le point d'en sortir pour aller croiser ensemble, quand le roi jugea à propos de donner la paix à l'Europe. La publication qui en fut faite, m'obligea de faire rentrer mes vaisseaux dans le port, et d'y désarmer.

Pendant les quatre années que dura cette paix, je passois les hivers à Brest, qui étoit mon département, et les étés à Saint-Malo, où depuis le bombardement de cette ville par les Anglois, le roi envoyoit tous les ans au printemps un corps d'officiers et de soldats de la Marine. Je m'occupois pendant ce tems-là à me perfectionner dans les sciences et dans les exercices qui avoient rapport à mon état.

Sur la fin de ces quatre années de paix je fus nommé capitaine en second, sur le vaisseau du roi la *Dauphine*, commandé

(1697) *de du Guay-Trouin.* 85

par M. le comte de Hautefort , aujourd'hui lieutenant-général des armées Navales de sa majesté. Mais la guerre s'étant déclarée, on me fit débarquer pour armer en course les frégates du roi la *Bellone* , de trente-huit canons , et la *Railleuse* , de vingt-quatre. Comme il n'y avoit point d'autres vaisseaux à Brest propres à croiser , je fus obligé de me borner à ces deux-là , et j'en engageai deux autres de quarante canons à venir me joindre de Saint-Malo à Brest.

L'un d'eux , commandé par monsieur Porée , qui s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme et très-entendu , par plusieurs actions distinguées , se rendit le premier à Brest , et l'autre tardant trop à arriver , nous mîmes ensemble à la voile ; et fûmes croiser sur les Orcades. Nous y primes trois vaisseaux-Hollandois , venant de Spitzberg ; mais une tempête qui nous sépara , fit périr deux de ces prises sur les côtes d'Ecosse : l'orage ayant cessé , et cherchant à rejoindre mes camarades , je découvris au lieu d'eux un vaisseau de guerre Hollandois de trente-huit canons , qui croisoit pour couvrir les pêcheurs de harengs ; j'arrivai sur lui , et ayant arboré mon pavillon , je fis prolonger ma civadiere afin de l'aborder plus aisément. Ce vaisseau se sentant aussi fort que moi , bien loin de plier , cargua ses deux basses voiles , et mit en panne avec son grand hunier sur

le mât, et le vent dans son petit ; j'étois prêt de le ranger sur le vent , et déjà mon beaupré étoit par le travers de sa poupe , quand il mit tout d'un coup son grand hunier en ralingue , appareilla sa misaine , et traversant ses voiles d'avant , il arriva si promptement que je ne pus l'empêcher de mettre mon beaupré dans ses grands haubans. Cette situation désavantageuse me fit essuyer le feu de toute son artillerie , sans pouvoir lui riposter , que deux canons de l'avant. J'étois perdu , si je n'avois à l'instant même pris le parti de faire sauter tout mon équipage à son bord : le plus jeune de mes freres , qui étoit mon lieutenant , s'y lança le premier , tua un des officiers à ma vue , et se distingua par des actions au desus de son âge. Cet exemple d'intrépidité anima si puissamment le reste de mes gens , qu'il ne resta dans mon vaisseau qu'un seul pilote avec quelques timonniers , et les mousses. Le capitaine Hollandois fut tué avec tous ses officiers , et son vaisseau fut enlevé en moins d'une demi-heure. J'avois déjà reçu deux coups de canon à eau , qui pénétroient dans ma fosse aux lions , quatre autres dans mes mâts de beaupré et de misaine , et trois dans mon grand mât , de maniere que toute son artillerie m'enfilant de l'avant à l'arriere , c'étoit une nécessité de vaincre brusquement , ou de périr sans ressource.

Nos deux vaisseaux se trouverent si mal-

traité de cet abordage , que je fus obligé , pour le rétablir , d'aller dans un port de l'île d'Island , nous y essayâmes un coup de vent très-violent , qui m'ayant mis dans un danger évident de périr à l'ancre , me força de remettre à la voile , et d'y laisser ma prise ; elle en sortit peu de tems après , et fit naufrage sur les côtes d'Ecosse. Je pris encore un autre vaisseau Hollandois , qui coula bas , et dont je ne pus sauver qu'une partie de l'équipage avec bien de peine et du péril.

Rebuté de ces tempêtes continuelles , et ne trouvant point mes camarades , je fis route pour aller terminer ma croisière à l'entrée de la Manche. La tempête opiniâtre m'y accompagna , et me démâta pendant la nuit de mon beaupré , de mon mât de misaine et de mon grand mât de hune. Cet accident me fit encore envisager la mort d'assez près. La providence seule me conserva , et me donna la force d'arriver dans le port de Brest , où je désarmai.

Mes deux camarades ne furent pas plus heureux ; M. Porée ayant de son côté rencontré un vaisseau de guerre Hollandois , et s'étant mis en devoir de l'aborder , il eut le bras emporté d'un boulet de canon , et reçut un moment après une autre blessure très-dangereuse au bas-ventre , dont il n'échappa que par un miracle.

La *Railleuse* , qui étoit montée par un de mes parens , fut contrainte de faire vent

arriere , au gré de l'orage , qui la poussa vers Lisbonne : elle y relâcha , et de là se rendit à Brest , sans avoir pu faire aucune prise.

L'année suivante , le roi m'accorda ses vaisseaux l'*Eclatant* , de soixante-six canons ; le *Furieux* , de soixante-deux , et le *Bienvenu* , de trente. Je montai le premier , sur lequel je ne mis que cinquante-huit canons , et sur le *Furieux* que cinquante-six , afin de les rendre plus légers. M. Desmarais - Herpain , lieutenant de port , monta ce dernier vaisseau , et le *Bienvenu* fut commandé par M. Desmarques , lieutenant de vaisseau du roi. Je fis joindre à ces vaisseaux deux frégates de Saint-Malo , de trente canons chacune , dans le dessein d'aller tous cinq détruire la pêche des Hollandois sur les côtes de Spitzberg.

Ces deux Frégates m'ayant joint à Brest , je mis à la voile et fis d'abord croiser sur les Orcades , sur l'avis que l'on m'avoit donné que quinze vaisseaux Hollandois , revenant des Indes Orientales , devoient y passer. Y étant arrivé , je découvris effectivement quinze vaisseaux que je ne pus bien distinguer à cause de la brume , qui étoit assez épaisse : l'attente où j'étois de pareil nombre de vaisseaux des grandes Indes , me fit croire que c'étoient eux. Dans cet espoir , je m'avançai pour les reconnoître de plus près ; mais le brouil-

lard se dissipant , nous connûmes que c'étoit une escadre de gros vaisseaux de guerre Hollandois , qui croisoient au devant de ceux que nous cherchions. Nous ne balançames point à mettre toutes nos voiles au vent , afin de les éviter. Cependant il se trouva parmi eux cinq à six vaisseaux nouvellement carenés , qui alloient si bien , contre l'ordinaire des Hollandois , qu'ils joignoient à vue d'œil le *Furieux* et le *Bienvenu*. Ce dernier vaisseau , sur-tout , étoit prêt de tomber entre leurs mains : je ne pus me résoudre à les voir prendre sans coup férir ; et comme l'*Eclatant* , que je montois , étoit le meilleur de ma petite escadre , je fis carguer mes basses voiles , et demeurai de l'arrière d'eux , afin de les couvrir , faisant en cette occasion l'office d'un bon pasteur , qui s'expose à périr pour sauver son troupeau. Dieu bénit mes soins , et permit que le vaisseau de soixante canons , qui vint me combattre à portée du pistolet , fut , en trois ou quatre bordées de canon et de mousqueterie données à bout touchant , démâté de tous ses mâts , et resta ras comme un ponton. Les quatre vaisseaux les plus près de lui , qui poursuivoient le *Furieux* et le *Bienvenu* , se lancèrent aussi-tôt sur moi , pour secourir leur camarade ; je les attendis sans me presser , les saluant l'un après l'autre de quelques volées de canon , dans le dessein de les attirer davantage. En effet , ils s'amuserent

alternativement à me canonner assez longtemps, pour donner lieu aux vaisseaux de mon escadre de les éloigner, et même de les perdre de vue, à la faveur d'un brouillard qui s'éleva. Les ennemis s'opiniâtèrent à me suivre, et à me combattre tant que je fus sous leur canon; mais je n'eus pas plutôt vu mes vaisseaux hors de péril, que je fis de la voile, et me mis hors de leur portée en assez peu de tems. Je revins ensuite du côté où j'avois remarqué que mes camarades avoient fait route, et je fus assez heureux pour les rejoindre avant la nuit.

M. le Chevalier de Courserac, lieutenant de vaisseau, qui étoit mon capitaine en second, me seconda de la tête et de la main dans cette occasion délicate, avec beaucoup de valeur et de sang froid. Nous n'eûmes qu'environ trente hommes hors de combat; c'est cependant de toutes les affaires où je me suis trouvé, celle dont je suis resté intérieurement le plus flatté, parce qu'elle m'a paru la plus propre à m'attirer l'estime des cœurs vraiment généreux.

La rencontre de cette escadre ennemie m'empêcha de croiser plus longtemps sur ses parages, et me fit aller droit aux côtes de Spitzberg. Nous y prîmes, rançonnâmes, ou brûlâmes plus de quarante vaisseaux baleiniers, la brume nous en fit manquer un très grand nombre d'autres : j'eus

avis qu'il y en avoit deux cents dans le port de Grouenhavé, je m'y présentai : et j'étois déjà engagé entre les pointes qui forment cette baie, quand il s'éleva un brouillard si épais, et un calme si grand que nos vaisseaux ne gouvernant plus, furent jetés par les courans jusques dans le nord de l'île de Vorland, par les quatre-vingt-un degrés de latitude nord, et si près d'un banc de glâces, qui s'étendoit à perte de vue, que nous eûmes bien de la peine à empêcher nos vaisseaux de donner dedans ; à la fin il vint un peu de vent qui nous mit au large et en état de retourner au port de Grouenhavé ; nous n'y trouvâmes plus les deux cents vaisseaux Hollandois ; nous apprîmes que pendant ce calme qui nous avoit poussés vers le nord, ils s'étoient fait remorquer par un grand nombre de bateaux dont ils sont pourvus pour la pêche de la baleine, et qu'ils avoient fait route sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre.

Les brumes sont si fréquentes dans ces parages, qu'elles nous firent tomber dans une erreur fort singulière, et qui m'a paru mériter d'être rapportée. On se sert dans les vaisseaux d'horloges de sable, qui durent une demi-heure : et les timoniers ont soin de les retourner huit fois, pour marquer le quart, qui est de quatre heures, au bout duquel la moitié de l'équipage relève celle qui est sur le pont. Or, il est

assez ordinaire que les timonniers , voulant chacun abrégér leur quart , sur-tout dans une contrée où le froid est si rigoureux , tournent cette horloge avant qu'elle soit entièrement éconlée. Ils appellent cela manger du sable ; l'erreur qui résulte de ce petit tour d'adresse , ne se peut corriger qu'en prenant la hauteur du soleil ; et comme la brume nous le fit perdre de vue pendant neuf jours entiers , et que d'ailleurs dans la saison , et par la latitude où nous étions , il ne fait que tourner au tour de l'horizon , de manière que les jours et les nuits sont également éclairés , il arriva que les timonniers , à force de manger du sable , étoient parvenus au bout de ces neuf jours , à faire du jour la nuit , et de la nuit le jour ; de sorte que tous les vaisseaux de l'escadre , sans exception , trouverent au moins onze heures d'erreur quand le soleil vint à reparoître. Cela avoit tellement dérangé les heures du repas et du sommeil , qu'en général nous avions envie de dormir quand il étoit question de manger , et de manger quand il falloit dormir. Nous n'y fîmes pas attention , et nous ne fûmes désabusés que par le retour du soleil.

Au bout de deux mois de croisiere sur ces parages , la saison nous obligea de faire route avec nos prises , pour retourner en France. Nous essayâmes , dans cette longue traversée , des coups de vents fort vifs et

fort fréquens , qui séparèrent une partie de nos prises : quelques-unes firent naufrage , quelqu'autres furent reprises par les ennemis , et nous n'en conduisîmes que quinze dans la rivière de Nantes , avec un vaisseau anglois chargé de sucre , que nous avions pris chemin faisant ; après quoi nous retournâmes à Brest , pour y désarmer.

A mon retour dans ce port , j'obtins du roi la permission d'y faire construire deux vaisseaux de cinquante-quatre canons chacun , dont l'un fut nommé le *Jason* , et l'autre l'*Auguste* , et une corvette de huit canons , appelée la *Mouche* , pour servir de découverte ; je montai le *Jason* , M. Desmarques , l'*Auguste* ; et M. du Bourgneuf-Gravé , la *Mouche*.

Ces vaisseaux étant prêts je mis à la voile , et j'établis ma croisiere sur les Sorlingues , îles fort fréquentées par des vaisseaux de guerre , parce qu'elles servent d'atterrage aux vaisseaux marchands , et aux flottes. J'y trouvai d'abord un garde-côte anglois de soixante-douze canons , nommé la *Revanche* , qui vint me reconnoître à portée du canon ; j'étois éloigné de trois lieues de mes camarades , mais cela ne m'empêcha pas de m'avancer avec ma civadiere prolongée , dans l'intention de l'aborder. Surpris de cette manœuvre , il prit chasse vers les Sorlingues , et je ne pus le joindre plus près que la portée du

fusil. Nous étions même si égaux de voiles, que sans perdre ni gagner un pouce de terrain, nous combattîmes pendant trois heures, et perdîmes de vue l'*Auguste* et la *Mouche*. Cependant je m'opiniâtrai à le poursuivre, et je combattis si vivement, que pour éviter l'abordage, où je m'efforçois de l'engager, il se réfugia dans le port des Sorlingues, ce qui m'obligea de revirer de bord pour rejoindre mes camarades.

Peu de jours après, la *Mouche* s'étant séparée de nous pendant la nuit, fut rencontrée par ce même vaisseau la *Revanche*, qui la joignit et s'en empara; il s'étoit fortifié de la compagnie du *Falmouth*, vaisseau de guerre Anglois de cinquante-quatre canons, à dessein de nous chercher, mon camarade et moi, et de nous combattre; du moins s'en vanta-t-il au capitaine de la *Mouche*, lorsqu'il s'en fut rendu maître.

Sur ces entrefaites nous découvrîmes pendant la nuit une flotte de trente voiles, qui sortoit de la Manche: nous la conservâmes jusqu'au jour, qui nous fit voir qu'elle étoit escortée par un vaisseau de guerre Anglois de cinquante-quatre canons, qui s'appelloit le *Conventry*. Je fis signal à l'*Auguste* de donner au milieu de la flotte, et je m'avançai vers le *Conventry* pour l'aborder: un peu trop d'ardeur me le fit dépasser de la portée du pistolet, et man-

quer ce premier abordage ; je revins aussitôt sur lui, et m'en rendis maître en moins de trois quarts-d'heure. Douze autres vaisseaux anglois de cette flotte furent pris, le reste se sauva à la faveur de la nuit, qui les déroba à notre poursuite.

En conduisant toutes mes prises à Brest, nous vîmes deux gros vaisseaux, avec une corvette qui arrivoient vent arriere, et qui mirent en travers une lieue au vent de nous. Je reconnus aisément la *Revanche* et le *Falmouth*, avec ma pauvre *Mouche*. Cet objet mit tout mon sang en mouvement ; et quoiqu'affoibli d'équipage et embarrassé de toutes ces prises, je mis, sans balancer, toutes mes voiles au vent pour les joindre, et leur livrer combat ; alors bien loin de soutenir la gageure, ils prirent honteusement la fuite. Nous les poursuivîmes jusqu'à la nuit, qui m'obligea de rejoindre mes prises, pour les mettre en sûreté dans le port de Brest.

Pendant cette relâche, j'obtins du roi la permission de faire construire une Frégate de vingt-six canons, qui fut nommée la *Valeur* ; j'en confiai le commandement à mon jeune frere, dont l'application et la bravoure donnoient de grandes espérances, et en attendant qu'elle fût achevée, je remis en mer avec mes deux vaisseaux, et deux frégates de vingt à vingt-six canons, qui se joignirent à moi ; je fis en leur compagnie trois prises Angloises, à

la vue du Cap-Lézard. J'avois fait mettre ma chaloupe à la mer avec deux officiers ; et soixante de mes meilleurs matelots, afin de les amariner , quand tout d'un coup il parut à la pointe du jour deux gros vaisseaux de guerre , qui arriverent sur nous avec tant de vîtesse , que je n'eus pas le loisir de reprendre une partie de mes gens, ni celui de me préparer au combat comme je l'aurois voulu. J'en fis cependant le signal à mes camarades , et courant à la rencontre du plus gros vaisseau ennemi , nommé le *Rochester* , de soixante-six canons , je me présentai pour l'aborder ; aussi-tôt qu'il me vit à portée du pistolet , prêt à le prolonger , il me lâcha sa bordée de canons chargés à mitrailles , qui me hacha toutes mes voiles d'avant , lesquelles se trouvant dénuées de bras de boulines , et d'escoutes , se coëffèrent sur les mâts , et firent prendre à mon vaisseau vent d'avant , malgré son gouvernail. Dans cette situation , l'ennemi eut le tems de me tirer une seconde bordée , qui m'enfiloit de l'arrière à l'avant , et qui me mit beaucoup de gens hors de combat. Tous mes mâts en furent endommages , et ma vergue du grand hunier ayant été coupée en deux , tomba par malheur sur ma grande voile , qu'elle perça à droite et à gauche , et qu'elle embarrassa tellement , que je ne pouvois absolument plus manœuvrer.

Dès qu'il me fut possible de mettre le
vent

vent dans les voiles de mon vaisseau , tout ce que je pus faire fut de donner ma bordée à l'ennemi , et de gouverner ensuite vent arriere , pour travailler à me remettre un peu en état ; j'étois obligé , en faisant cette manœuvre , d'aller ranger de fort près le second vaisseau ennemi , nommé le *Modéré* , de cinquante-six canons , contre lequel mon camarade canonnoit de loin. Nous nous tirâmes , en passant , nos deux bordées de canons et de mousqueterie , et je continuai de gouverner , vent arriere , afin de me joindre à l'*Auguste* , et de revenir ensemble à la charge , aussitôt que j'aurois pu remettre mes manœuvres un peu en ordre. Je voudrois pouvoir dissimuler ici que mon camarade , bien loin de courir à mon secours , ou du moins de m'attendre , mit des voiles pour s'eloigner de moi , pendant que les deux vaisseaux ennemis s'étant mis à droite et à gauche du mien , me combattoient avec une extrême vivacité ; je faisois aussi feu sur eux des deux bords , et je ne voulus pas permettre qu'on mît davantage de voiles , ni même que l'on coupât le cablot de ma chaloupe que j'avois à la remorque. Malgré cet exemple , l'*Auguste* fit encore appareiller son foch d'avant , qui étoit la seule voile qui lui restoit à mettre , et les deux frégates de leur côté ne firent pas le moindre mouvement pour venir me secourir. Je ne sais pas ; en vérité , si le

E

dessein des uns et des autres n'étoit point de me sacrifier , toutes les apparences y étoient ; mais il arriva que mon vaisseau , sans avoir de grand hunier , sans aucunes menues voiles , et traînant une chaloupe , alloit encore plus vite que l'*Auguste* , avec toutes ses voiles. Lassé cependant , et outré de cette indigne manœuvre , après lui avoir fait inutilement signal de venir me parler , je lui fis tirer un coup de canon à balle ; et ma résolution étoit prise de faire cesser mon feu sur les Anglois , et de pointer tous mes canons sur lui , s'il avoit tardé plus long-tems à obéir à mon signal. Il cargua enfin ses voiles , et les ennemis nous voyant joints , arriverent vent arrière , et cessèrent le combat , après avoir tiré chacun leur bordée à mon camarade ; cette distinction marquoit assez l'estime qu'ils faisoient de sa façon d'agir. Je passe aussi légèrement qu'il m'est possible sur l'ingratitude de cet officier , que j'avois préservé l'année précédente d'une escadre hollandoise , en m'exposant seul , comme je l'ai raconté , pour empêcher que le vaisseau du roi le *Bienvenu* , qu'il montoit alors , ne tombât au pouvoir des ennemis. J'éviterois même d'en parler , si je n'avois à me justifier de n'avoir pas pris ces deux vaisseaux anglois , lesquels ne m'auroient certainement pas échappé , si j'avois été passablement secondé. La manœuvre des deux frégates ne fut pas plus estimable que

celle de l'*Auguste* ; bien loin de se tenir à portée de nous jeter du renfort , si nous avions abordé les vaisseaux ennemis , comme c'étoit mon intention , elles s'éloignèrent avec nos prises , pour juger des coups en toute sûreté.

Après cette aventure , je me hâtai de retourner à Brest avec mes trois prises , impatient de faire tomber le commandement de l'*Auguste* à quelqu'autre officier de meilleure volonté ; mais celui-ci trouva tant de protection auprès du commandant du port , que je fus contraint de souffrir qu'il continuât de le monter pendant le reste de la campagne. Cette dure nécessité me piqua si vivement , que j'aurois abandonné le commandement de ces vaisseaux , et même entièrement quitté le service , si l'amour et le respect que j'avois pour la personne du roi , joints au desir ardent de mériter son estime , n'eussent été plus puissans que mon ressentiment. Ce chagrin fit que je me joignis au vaisseau du roi le *Prothée* , qui étoit prêt de mettre à la voile , sous le commandement de M. de Roquefeuille , aimant mieux servir sous les ordres d'un si brave homme , que de commander à gens sur lesquels je ne pouvois plus compter. Nous achevâmes la campagne à l'entrée de la Manche sans faire aucune rencontre digne d'attention , et je revins désarmer à Brest.

Les vaisseaux du roi le *Jason* et l'*Au-*

guste, y furent carénés de frais. Ce dernier fut monté par M. le Chevalier Nesmond ; et la Frégate la *Valeur* étant achevée, mon jeune frere en prit le commandement. Nous établîmes notre croisiere à l'entrée de la Manche, et sur les côtes d'Angleterre ; nous y trouvâmes deux vaisseaux de guerre anglois, l'*Elisabeth*, de soixante-douze canons, et le *Chatam*, de cinquante-quatre. Ils arriverent vent arriere sur nous, et nous leur épargnâmes la moitié du chemin : je m'avançai sur l'*Elisabeth*, et me presentai pour l'aborder du côté de babord ; nos bordées de canon et de mousqueterie furent tirées à bout touchant ; et au milieu de la fumée, son petit mât de hune tomba ; le grand feu qui sortoit des deux vaisseaux, m'empêcha de le remarquer, et fit que je ne pus modérer ma course assez à temps pour jeter mes grappins à son bord ; ainsi je le dépassai malgré moi, de la portée du pistolet. Il profita de cette occasion, arriva par ma poupe, et m'envoya sa bordée de tribord, qu'il n'avoit point encore tirée. J'arrivai comme lui, et lui ripostant de la mienne, je le tins sous le feu continuel de ma mousqueterie, faisant gouverner mon vaisseau de façon à ne plus manquer un second abordage. Le capitaine de l'*Elisabeth*, fit tous ses efforts pour l'éviter, mais je le serrai de si près que s'apercevant qu'il ne pouvoit plus se dispenser d'é-

tre accroché , et que son équipage , saisi d'épouvante de voir tous mes officiers et tous mes soldats le sabre à la main , rangés sur le platbord , prêts à se lancer dans son vaisseau , commençoit à abandonner les postes ; il fit baisser son pavillon , et se rendit après une heure et demie de résistance.

Dès le commencement de l'action , M. le chevalier de Nesmond et mon frere s'étoient présentés avec la même audace , et ils avoient tiré leurs bordées aux deux vaisseaux ennemis ; comme ils me virent attaché opiniâtement à l'*Elisabeth* , ils tournerent du côté du *Chatam* , pour l'aborder : leurs efforts furent vains par l'habileté du capitaine de ce vaisseau , qui avoit eu la précaution de se tenir assez au vent de son camarade , pour éviter l'abordage ; d'ailleurs son vaisseau allant mieux que ceux des autres , il étoit par conséquent le maître de combattre à telle distance qu'il vouloit. Quand il vit l'*Elisabeth* rendu , il mit toutes ses voiles au vent , pour s'échapper. Attentif à sa manœuvre , je m'apperçus , étant encore bord à bord de l'*Elisabeth* , de ce qu'il vouloit faire ; et comme mon vaisseau alloit infiniment mieux que l'*Auguste* et la *Valeur* , je ne balançai point à les charger du soin d'achever d'amariner le vaisseau pris. Je fis pousser en même tems au large , et toutes mes voiles furent mises au vent , pour

atteindre le *Chatam*, que je connoissois pour un excellent vaisseau. Je ne pus jamais l'approcher plus près que de la portée du fusil : il fut même assez heureux pour n'être ni démâté ni désarmé de toutes les bordées que je lui tirai ; je le poursuivis à coups de canons jusqu'à la vue des côtes d'Angleterre, et la nuit seule me fit cesser la chasse pour rejoindre l'*Elisabeth* et mes deux camarades.

Le lendemain il s'éleva une tempête qui nous sépara tous, et qui mit l'*Elisabeth* en grand danger de périr sur les côtes de Bretagne. Cet orage apaisé, je joignis l'*Auguste* et l'*Elisabeth* ; et nous fîmes route ensemble pour nous rendre dans le port de Brest. Chemin faisant, nous découvrimus sous le vent, deux corsaires Flessinguois, l'un de quarante canons, et l'autre de trente-six, qui nous attendirent assez témérairement. Je courus sur eux ; et ayant devancé mes camarades, je joignis ces deux vaisseaux, qui étoient demeurés en panne, à une portée de fusil l'un de l'autre. Je donnai, en passant toute ma bordée de canon et de mousqueterie au plus fort des deux, qui s'appeloit l'*Amazone*. Je comptois qu'il en seroit démâté ou désarmé, que le laissant à l'*Auguste*, qui s'avançoit à toutes voiles ; je pourrois rejoindre et réduire aisément son camarade ; mais le premier n'ayant pas été fort incommodé de ma

bordée, ces deux vaisseaux prirent aussitôt chasse, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, et je me trouvai dans le cas d'opérer. Je revins sur le plus fort, commandé par un déterminé corsaire, qui se défendit comme un lion pendant près de deux heures : il est vrai que dans le peu de tems que j'avois couru sur son camarade, il avoit eu l'habileté de gagner une portée de fusil au vent, et par cette raison, je ne me trouvois plus en situation de l'aborder. Un peu trop de confiance m'avoit même empêché de prendre les précautions nécessaires pour tenter ou soutenir l'abordage ; j'eus bientôt lieu de m'en repentir, puisqu'il eut l'audace d'arriver sur moi au milieu du combat, et de prolonger sa civadiere, dans l'intention de m'aborder moi-même, ou de m'obliger à plier. A l'instant je fis cesser le feu de mon canon et de ma mousqueterie, détachant au plus vite deux de mes sergens pour aller chercher des haches d'armes, des sabres, des pistolets et des grenades ; et tout d'un coup faisant border mon artimon, je poussai mon gouvernail à venir au vent, afin de seconder le dessein que l'ennemi paroissoit avoir de me joindre. Ce mouvement ralentit son ardeur, et le porta à retenir le vent, en sorte qu'il ne fit que toucher mon bossoir en passant, et poussa en même-tems au large ; dans cette situation, je lui lâchai toute ma bordée de

mousqueterie et de canons , que j'avois fait charger à double charge ; cette bordée fut suivie de trois autres coup sur coup , qui , données à bout touchant , le démâtèrent de tous ses mâts , et le raserent comme un ponton. Ce brave capitaine ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Je le remarquai dans le combat , se portant , le sabre à la main , la tête levée , de l'arrière à l'avant de son vaisseau , et essuyant une grêle de coups de fusils , dont ses habits et son chapeau furent percés en plusieurs endroits : aussi me fis-je un vrai plaisir de le traiter avec toute la distinction que méritoit sa valeur. Je suis même fâché d'avoir oublié le nom d'un homme si intrépide ; je n'aurois pas manqué de le mettre ici.

M. le chevalier de Nesmond , après avoir poursuivi pendant un assez longtemps l'autre corsaire Flessinguois , sans le pouvoir joindre , revint avec l'*Elisabeth* se rallier à moi ; et nous arrivâmes tous deux peu de jours après dans la rade de Brest , avec nos deux prises , l'*Elisabeth* et l'*Amazone*.

Mon frere s'étant trouvé séparé de nous par la tempête le lendemain de la prise de l'*Elisabeth* , rencontra un corsaire de Flessingue aussi fort d'équipage et de canons que la *Valeur*. Mon frere lui livra combat , et l'ayant démâté du mat de hune , il l'abordâ , et s'en rendit maître , après une défense opiniâtre. Il étoit occupé à faire

raccommoder sa prise dématée, et à se rétablir du désordre où cet abordage l'avoit mis, quand deux autres corsaires ennemis de trente-six canons chacun, attirés par le bruit du canon, fondirent tout à coup sur lui, le forcèrent d'abandonner sa prise, et le chassèrent jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où il se réfugia. Il en sortit peu de tems après, et prit un bon vaisseau anglois, chargé de sucre et d'indigo; il se mettoit en devoir de le conduire dans le port de Brest; où il comptoit me rejoindre, lorsqu'il eut le malheur de trouver en son chemin un autre corsaire ennemi de quarante-quatre canons, qui l'attaqua, et qui voulut lui faire abandonner sa prise. Quoique l'équipage de la *Valeur* fût considérablement diminué par les différens combats que cette frégate avoit rendus, mon frere soutint l'attaque, essaya deux abordages consécutifs sans plier, et se comporta avec tant de fermeté et de conduite, qu'au rapport de tout son équipage, il auroit enlevé le corsaire, si dans le dernier choc il n'eut pas été mortellement blessé d'une balle qui lui fracassa toute la hanche. Il reçut ce malheureux coup dans le tems même que le pont et le gaillard de l'ennemi étoient abandonnés et qu'une partie des plus déterminés soldats de la *Valeur* pénétoient à son bord. Ce funeste accident les obligea de se rembarquer précipitamment, et de

E 5

pousser la frégate du roi au large du vaisseau ennemi , qui n'eut jamais le courage de profiter de la consternation que ce malheur avoit causée ; en sorte que mon pauvre frere , après avoir mis sa prise en sûreté , arriva mourant à Brest. Je courus à son vaisseau avec autant d'inquiétude que d'empressement : je le fis mettre sur des matelas dans ma chaloupe , et je le transportai moi-même à terre , où je lui procurai tous les secours possibles. Mes soins et ma tendresse ne purent le sauver. Il expira peu de jours après avec une fermeté et une résignation exemplaires.

C'est ainsi que la mort m'enleva en peu de tems deux freres , l'un après l'autre : le caractere que je leur avois connu , dans un âge si tendre , promettoit infiniment ; et leur valeur m'auroit été d'une grande ressource dans toutes mes expéditions. Je les aimois tendrement ; et je demeurai d'autant plus accablé de la mort de ce dernier , qu'elle réveilla dans mon cœur l'idée du premier , qui avoit fini entre mes bras. Ce triste souvenir , malgré le tems et la raison , me pénètre encore d'une douleur très-amere et très-vive.

Dans ce même tems , il y avoit dix-sept vaisseaux de guerre dans la rade de Brest , sous le commandement de M. le marquis de Coëtlogon , lieutenant-général des armées navales ; et sur l'avis que l'on avoit eu que les Anglois avoient for-

mé de tous leurs gardes-côtes rassemblés une escadre de vingt-un vaisseaux de guerre , qui barroient l'entrée de la Manche , ce général plein de valeur et de zèle pour le service du roi et pour la gloire de la nation , brûloit d'envie de mettre à la voile , et de les aller combattre. Cette occasion d'honneur suspendit mon affliction et me fit presser la carene de mes deux vaisseaux. L'activité avec laquelle j'y fis travailler , me mit bientôt en état d'aller offrir mes services à M. de Coëtlogon ; je lui dis que je me faisois un devoir et un plaisir bien sensible de pouvoir servir sous ses ordres , dans une occasion où j'espérois me rendre digne de son estime , et que je l'attendrois aussi long - tems qu'il le jugeroit à propos. Ces offres furent reçues avec de grandes marques de reconnaissance ; mais cette bonne volonté demeura sans effet , par un conseil de guerre que tint là-dessus M. le comte de Château-Renaud , qui commandoit à Brest , dans lequel il fut jugé que les ennemis étoient trop supérieurs ; de manière qu'on arrêta que la plus grande partie des vaisseaux qui composoient cette escadre , rentreroient dans le port. Cette résolution me fut annoncée par M. le marquis de Coëtlogon , qui m'en parut mortifié ; et je le fus aussi extrêmement par l'intérêt que je prenois à la gloire des armes du roi , qui auroient certainement triom-

phé. J'en puis parler savamment, puisque je tombai peu de jours après, comme je le dirai bientôt, au milieu de ces vingt-un vaisseaux anglois. Ils étoient, il est vrai, supérieurs en nombre à ceux que commandoit M. de Coëtlogon; mais ils étoient moins forts. J'ai remarqué que le sort de presque tous les conseils qui ont été tenus dans la marine, a été de choisir le parti le moins honorable et le moins avantageux; ainsi je mourrai persuadé que dans les occasions où le péril est grand, et le succès incertain, c'est au commandant à décider sans assembler de conseil, et à prendre sur lui le risque des bons ou des mauvais événemens; autrement la nature, qui abhorre sa destruction, suggere imperceptiblement à la plupart des conseillers tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.

Quoi qu'il en soit, M. le marquis de Coëtlogon n'étant pas le maître de suivre les mouvemens de son courage, me pria de ne plus différer mon départ; ainsi je mis à la voile avec nos deux seuls vaisseaux.

Deux jours après étant à l'entrée de la Manche, pendant la nuit, un vaisseau vint passer entre nous deux; nous revîrâmes sur lui, et le conservâmes. A la pointe du jour, je me trouvai à portée du fusil, un peu au vent, et de l'arrière de lui. Mon

camarade se trouva sur le vent à peu près à même distance ; je ne tardai pas long-tems à reconnoître le *Chatam*, ce vaisseau qui m'avoit échappé lorsque l'*Elisabeth* fut pris. Le capitaine du *Chatam* reconnut aussi mon vaisseau, et cette reconnoissance le détermina à revirer tout d'un coup vent arriere. Nous en fîmes autant ; et le tenant entre nous deux, cette situation pressante l'obligea de commencer le combat avec l'*Auguste*, qui de son côté se mit à le canonner vivement. La crainte que j'avois que ce vaisseau ne m'échappât une seconde fois ; me rendit très-attentif sur tout ce qui pouvoit assurer le succès de mon abordage. J'avois ordonné à tous mes gens de se coucher sur le pont sans branler, mon dessein étant de l'aborder sans tirer un seul coup ; et j'étois sur le point de le prolonger, quand la sentinelle cria du haut des mâts, qu'il découvroit plusieurs vaisseaux venant à toutes voiles sur nous ; je me fis apporter mes lunettes d'approche, et reconnoissant que c'étoit l'escadre angloise en question, je revirai de bord sans balancer, et fis signal à mon camarade d'en faire autant. Il tarda un peu, à cause de la fumée qui l'empêchoit de distinguer mon signal ; aussi-tôt qu'il s'en aperçut, il revira de bord, et laissa le *Chatam* incommode au point d'être obligé de mettre à la bande, dès qu'il nous vit éloignés de la portée du canon. Nous pri-

mes chasse, et mêmes toutes nos voiles au vent ; mais cette escadre composée des meilleurs vaisseaux d'Angleterre , frais carénés , joignit à vue d'œil l'*Auguste* , que je ne voulois pas abandonner. L'affaire me paroissant des plus sérieuses , je conseillai à M. le chevalier de Nesmond de jeter à la mer ses ancres , sa chaloupe , ses mâts et ses vergues de rechange ; en un mot , de ne rien ménager pour sauver le vaisseau du roi de ce danger pressant.

Ces précautions furent vaines ; les ennemis qui portoient le premier vent avec eux , nous joignirent vers les cinq heures du soir , à portée du canon. Je réfléchis , mais un peu tard , que mon secours étoit fort inutile contre un si grand nombre de vaisseaux de guerre , qui tous alloient mieux que l'*Auguste* , et qu'il y avoit de la témérité à hasarder de perdre deux vaisseaux au lieu d'un. Dans cette vue , je fis signal à M. le chevalier de Nesmond de tenir un peu plus le vent , ayant remarqué que c'étoit la situation où il alloit le moins mal ; de mon côté , je pris le parti d'arriver un peu davantage : mon idée en cela , étoit que l'escadre ennemie ne voudroit pas se séparer , par la crainte qu'elle auroit de celle de M. le marquis de Coëtlogon , qui , la trouvant dispersée , auroit pu lui faire un mauvais parti. Toutes ces réflexions me faisoient espérer qu'un de nous deux , au moins , se sauveroit. Je me flattois mé-

(1705) *de du Guay-Trouin.* 111

me que s'ils s'attachoient au *Jason* seul, qui étoit un excellent vaisseau, nous pourrions fort bien leur échapper tous deux. Ce raisonnement fut déconcerté par leur manœuvre; six d'entr'eux se détachèrent sur l'*Auguste*, et quinze autres me poursuivirent. L'un d'eux, nommé le *Honster*, de soixante-quatre canons, me joignit avec une vitesse extrême. A peine eus-je le tems de me disposer au combat, et de ranger chacun à son poste, que ce vaisseau fut à portée du pistolet sur moi. La précipitation avec laquelle mes gens se préparèrent, fit que les canonniers de la première batterie jetterent à la mer une partie des avirons de mon vaisseau, n'ayant pas le tems de les rattacher aux bancs du second pont. J'eus la curiosité, avant que de commencer le combat, de savoir le nom d'un vaisseau si surprenant par sa légèreté, et je le lui fis demander par un interprete. Cette interrogation déplut au capitaine, qui, pour réponse, m'envoya toute sa bordée de canons et de mousqueterie, tirée à bout touchant. Tous ces coups donnerent dans le corps de mon vaisseau; et la mer étant fort unie, j'aurois eu beaucoup de monde hors de combat, sans cette précaution que j'avois eue d'ordonner à tous mes gens, et même aux officiers de se coucher le ventre sur le pont, et de ne se relever qu'au signal que je leur en ferois moi-

même , avec ordre de pousser en se relevant un cri de *Vive le Roi* , et de pointer tous les canons les uns après les autres , sans se presser. Cet ordre fut exécuté très-régulièrement , et réussit à souhait. Je n'eus que deux hommes de tués , et trois de blessés ; et de ma seule décharge de canons et de mousqueterie , je mis près de cent hommes sur le carreau dans le *Honster*. Le désordre y fut si grand , que je n'aurois pas manqué de l'enlever d'emblée , s'il n'avoit pas arrivé tout à coup vent arriere , et s'il n'eut pas été soutenu de près par plusieurs gros vaisseaux , lesquels me seroient tombés sur le corps , avant que j'eusse pu débarrasser le mien d'un pareil abordage. Cependant il fut près de trois quarts-d'heure sans oser m'approcher de plus près que la portée du fusil. Sur ces entrefaites le vent cessa , et les ennemis , après m'avoir harcelé jusqu'à minuit , m'entourerent de toutes parts , et me laisserent en repos. Ils étoient bien persuadés que je ne leur échapperois pas , et qu'à la pointe du jour ils se rendroient maîtres de mon vaisseau avec moins de risque et beaucoup plus de facilité ; j'en étois moi-même si bien convaincu , que j'assemblai tous mes officiers pour leur déclarer que ne voyant aucune apparence de sauver le vaisseau du roi , il falloit au moins soutenir la gloire de ses armes , jusqu'à la dernière extrémité ;

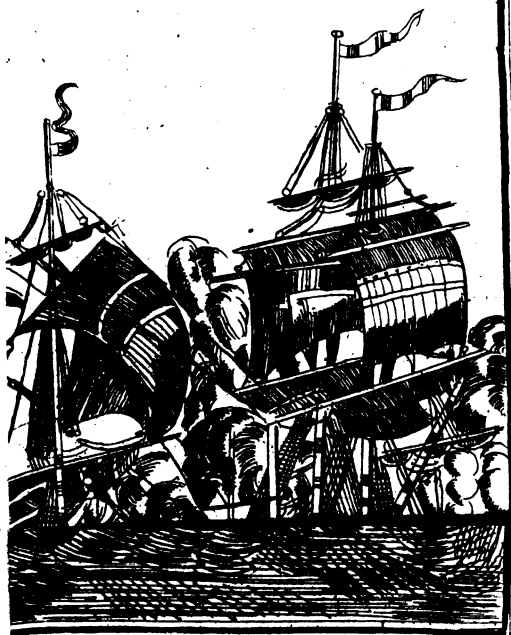
et que la meilleure forme , à mon sens , d'y procéder , étoit d'essuyer , sans tirer , le feu des vaisseaux qui nous environnoient , et d'aller tête baissée aborder , debout au corps , le commandant ; que pour plus grande sûreté , je me tiendrois moi-même au gouvernail du vaisseau , jusqu'à ce qu'il fût accroché au bord de l'ennemi , lequel ne s'attendant point à un pareil abordage , et n'ayant pas par conséquent le tems de faire les dispositions nécessaires pour le soutenir , nous donneroit peut-être occasion de faire une action brillante avant que de succomber sous le nombre ; qu'à toute aventure , et de quelque manière que la chose tournât , il étoit au moins bien certain que le pavillon du roi ne seroit jamais baissé , tant que je vivrois , par d'autres mains que par celles de ses ennemis.

M. de la Jaille , et M. de Bourgneuf-Gravé , mes deux principaux officiers , parurent charmés de ma résolution , et tous unanimement assurèrent qu'ils périroient eux-mêmes , plutôt que de m'abandonner. Quand j'eus donné mes ordres pour rendre cette scène plus vive et plus éclatante , je me sentis plus tranquille , et voulus prendre sur mon lit une heure de repos ; mais il me fut impossible de fermer l'œil : et je revins sur mon gaillard , où j'étois tristement occupé à regarder les uns après les autres tous les vaisseaux dont

j'étois entouré , entr'autres celui du commandant , qui étoit remarquable par ses trois feux à poupe , et par un quatrième dans sa grande hune. Au milieu de cette morne occupation , je crus m'appercevoir , demi-heure avant le jour , qu'il se formoit une noirceur à l'horison , par le travers de notre bossoir , et que cette noirceur augmentoit peu à peu. Je jugeai que le vent alloit venir de ce côté là , et comme j'avois mes basses voiles carguées , et mes deux huniers tous bas , à cause du calme , je le fis rappareiller sans bruit , et orienter en même-tems toutes les autres , pour recevoir la fraîcheur qui s'avançoit : j'employai aussi ce qui me restoit d'avirons à gouverner mon vaisseau , afin qu'il prêtât le côté au vent lorsqu'il viendrait. Il vint en effet , et trouva mes voiles bien brasseyées , et disposées à le recevoir , il le fit tout d'un coup aller avant. Les ennemis qui dormoient en toute confiance , n'avoient point songé à se mettre dans le même état. Dans leur surprise , ils prirent tous vent d'avant , et perdirent un tems considérable à mettre toutes leurs voiles , et à revirer vent arriere pour me rejoindre. Toute cette manœuvre me fit gagner sur eux une bonne portée de canon d'avance ; et alors le vent augmentant insensiblement , mon vaisseau qui alloit très - bien quand il venoit un peu frais , avança de maniere que l'escadre ennemie , n'eut plus , à beaucoup



Le Maure t



le Royal-oak

Mugnier Sc.

près, sur moi le même avantage qu'elle avoit eu. Le seul *Honster* me joignit encore à portée du fusil, et se remit à me canonner dans la hanche ; mais je lui ripostois si vivement, que chaque bordée l'obligeoit à culer, et le rebutoit. Cette chasse dura jusqu'à midi ; et comme le vent augmentoit toujours, je m'éloignai de plus en plus de tous les vaisseaux de cette escadre ; le *Honster* même commença à rester aussi de l'arrière de nous. Ce fut pour lors que je me regardai comme un homme vraiment ressuscité, ayant cru fermement que j'allois m'ensevelir sous les ruines du pauvre *Jason*. Je me prosternai pour en rendre grâces à Dieu, et je continuai ma route, pour aller relâcher au plutôt dans le premier port de France ; car j'avois été obligé, pour sauver le vaisseau du roi, de jeter à la mer, non-seulement toutes mes ancres, à l'exception d'une, mais aussi tous les mâts et toutes les vergues de rechange.

Je trouvai le lendemain, à la pointe du jour, un corsaire de Flessingue de vingt canons, nommé le *Paon*. L'état où j'étois ne m'empêcha pas de le poursuivre jusqu'à la vue de Belle-Ile ; et m'en étant rendu maître, je le conduisis au Port-Louis. J'y trouvai trois vaisseaux du roi, mouillés sous l'île de Grois ; c'étoit l'*Elisabeth*, que j'avois pris sur les Anglois la campagne précédente, avec l'*Achille* et

le *Fidèle*, tous trois sous le commandement de M. de Riberette, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour retourner à Brest. Je pris au Port-Louis une seconde ancre, et un mât de hune de rechange, et comme j'avois donné un rendez-vous à M. le chevalier de Nesmond, en cas que nous puissions échapper de l'escadre ennemie, je crus devoir m'y rendre, et ne pas laisser un vaisseau du roi plus long-tems exposé à tomber au pouvoir des Anglois, d'autant plus que je savois qu'il n'alloit pas bien, et d'ailleurs que leurs vaisseaux gardes-côtes s'étoient mis sur le pied de croiser, au moins deux ou trois ensemble. Quelques envieux voulurent donner à cette résolution un air de témérité, et me blâmerent hautement d'avoir remis en mer avec un vaisseau aussi délabré que l'étoit le *Jason*. Il est vrai qu'il étoit fort maltraité dans ses œuvres mortes, et que sa poupe étoit criblée; mais d'ailleurs il ne faisoit point d'eau, et ses mâts étoit en assez bon état: ainsi ce délabrement de poupe ne pouvoit que me causer personnellement un peu d'incommodité, chose que je sacrifiois volontiers à mon devoir.

Je mis donc à la voile avec les trois vaisseaux du roi qui s'en alloient à Brest, et les ayant quittés sur Pennemarch, je fus droit à mon rendez-vous, et j'y croisai pendant quinze jours sans découvrir l'*Auguste*. J'en tirai un sinistre augure; à son

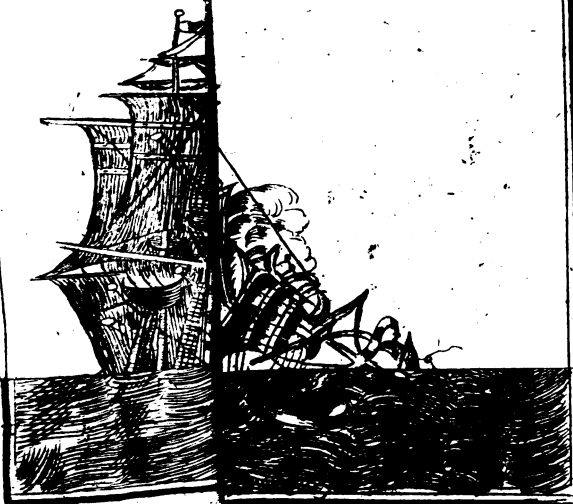
défait, je trouvai le Flessinguois l'*Amazone*, que j'avois pris la campagne précédente, et qu'un de mes amis avoit armé pour me venir joindre, nous prîmes ensemble deux assez bons vaisseaux hollandois venant de Curaçao, chargés de cacao et de quelque argent : il en conduisit un à Saint-Malo, et je me rendis avec l'autre dans le port de Brest. J'appris, en y arrivant, la prise de l'*Auguste*, dont voici les principales circonstances.

Ce vaisseau, après avoir exécuté le signal que je lui avois fait de tenir plus de vent, avoit été poursuivi par six vaisseaux détachés de l'escadre angloise. L'un d'eux le joignit et lui livra combat, à peu près dans le tems que je fus attaqué par le *Honster*. M. le chevalier de Nesmond se défendit fort vigoureusement, et le vent ayant cessé, il se servit de ses avirons qu'il avoit conservés, car nous en avions chacun trente, pour s'éloigner des ennemis. Il fut en cela favorisé du calme, qui dura toute la nuit; et à la pointe du jour, il se trouvoit déjà éloigné de cinq lieues des vaisseaux qui le poursuivoient; mais le vent s'étant levé, ils le rejoignirent vers les cinq heures du soir, le combattirent l'un après l'autre, le démantèrent, et enfin s'en rendirent maîtres le second jour.

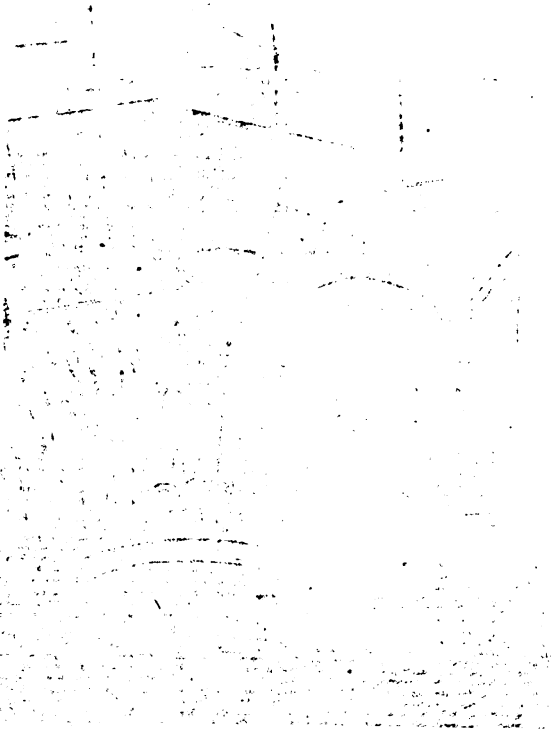
La frégate la *Valeur*, sur laquelle mon frere avoit été tué, eut la même destinée. Elle étoit sortie de Brest peu de jours

après nous , sous le commandement de M. de Saint-Auban , auquel j'avois donné ordre de me venir joindre sur les parages que je lui avois marqués ; mais il eut le malheur de trouver en son chemin le *Honster* , qui l'atteignit , le désempara , et l'obligea de céder à la force supérieure.

Par la prise de ces deux vaisseaux , il ne me restoit que le *Jason*. Tous les autres du port de Brest étoient employés pour le service du roi ; ainsi je remis en mer avec ce seul vaisseau , et fus croiser les côtes d'Espagne , dans le dessein de joindre l'armée navale du roi , commandée par M. le comte de Toulouse , amiral de France. Je n'eus pas le bonheur de la découvrir. Je pris en chemin un vaisseau anglois , à l'entrée de la rivière de Lisbonne ; de là m'étant posté à l'ouverture du détroit de Gibraltar , j'y trouvai deux frégates angloises venant du levant , l'une de trente canots en guerre , et l'autre de vingt-six en marchandises. Elles résisterent trois quarts-d'heure , et ne baisserent leur pavillon , que lorsqu'elles me virent sur le point de les aborder. J'interrogeai les officiers et les équipages de ces deux prises ; et sur l'assurance qu'ils me donnerent tous , qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de l'armée navale de France , je jugeai à propos d'aller escorter mes prises jusqu'à Brest. En faisant cette route , je pris à la



Le Commandant le Chester. ^{Mannier Sculp}



hauteur de Lisbonne , un autre vaisseau anglois , de cinq cents tonneaux , chargé de poudre pour l'armée ennemie. Je fis encore une cinquieme prise , de même nation , que je trouvai vers le cap de Finistère ; et je conduisis le tout à Brest.

L'année suivante j'armai le *Jason* et le *Paon* , ce Flessinguois , de vingt canons , que j'avois pris l'année précédente. J'en donnai le commandement à M. de la Jaille , qui avoit servi avec moi de lieutenant et de capitaine en second , toujours avec un zèle très-distingué. L'*Hercule* , vaisseau du roi , de cinquante-quatre canons , commandé par M. de Ruis , lieutenant de vaisseau , eut ordre de venir du Port-Louis se joindre à nous dans la rade de Brest , et j'y reçus une lettre de sa majesté , qui m'ordonnoit d'aller me jeter dans Cadix , qui étoit menacé d'un siege , et d'y servir avec ces trois vaisseaux et leur équipage , sous les ordres de M. le marquis de Valdecagnas , capitaine-général et gouverneur de la place. Le roi avoit eu la bonté de me faire capitaine de vaisseau à la dernière promotion ; et c'étoit pour moi un motif de redoubler de zèle pour son service.

L'*Hercule* tardant trop , à se rendre à Brest. Je mis à la voile avec le *Paon* , pour l'aller chercher au Port-Louis. Chemin faisant , je rencontrai un vaisseau Flessinguois , de trente-six canons , nommé le

Marlboroug, dont je m'emparai. Je trouvai ensuite l'*Hercule*, mouillé sous l'île de Grois; et après avoir fait entrer ma prise dans le Port-Louis, nous mîmes tous trois à la voile pour aller à notre destination.

Etant à la hauteur de Lisbonne, environ quinze lieues au large, nous découvrîmes une flotte de deux cents voiles, venant du Bresil, escortée par six vaisseaux de guerre Portugais, depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt canons. Cette flotte occupoit un très-grand espace, et ayant remarqué un peloton de vingt navires marchands, avec un des vaisseaux de guerre, qui étoient trois lieues au vent, et séparés du corps de la flotte, je compris que nous pourrions accoster assez aisément ce peloton, sous pavillon anglois, et qu'en amusant le vaisseau de guerre par cette enseigne trompeuse, j'aurois le tems de l'aborder, et de prendre ensuite quelques-uns des vaisseaux marchands, avant qu'ils pussent être secourus du reste de la flotte.

La frégate le *Paon* étoit alors quatre lieues derriere nous, mais le tems étoit trop précieux pour l'attendre; et il ne convenoit pas de donner de défiance aux ennemis, en temporisant davantage. Je dis donc à M. de Ruis qu'il falloit qu'il coupât ce peloton séparé, et que j'allois aborder le vaisseau de guerre, tandis qu'il se

se rendroit maître des navires marchands qu'il pourroit joindre. Aussi-tôt nous arborâmes pavillon anglois ; et je m'avancai vers le vaisseau de guerre portugais , comme si j'avois eu intention de lui parler en passant , et de lui demander des nouvelles. Il mit en panne pour m'attendre ; mais comme il étoit à l'encontre de nous , et qu'il n'étoit pas possible d'exécuter avec succès mon abordage dans une situation semblable , je jugeai à propos de carguer mes basses voiles , et de le ranger sous le vent , afin de l'empêcher d'arriver sur la flotte. Dans cette idée , je ne fis mettre mon pavillon blanc que lorsque je fus à portée du pistolet ; et aussitôt je lui fis tirer toute ma bordée de canons et de mousqueterie. Ce vaisseau surpris ne me répondit que de cinq ou six coups de canon , et le feu continuel de ma mousqueterie l'empêchant de pouvoir manœuvrer ses voiles d'avant , j'eus le tems de revirer de bord sur mes deux huniers , et de le prolonger pour exécuter mon abordage. Déjà mes grappins étoient prêts à l'accrocher , quand l'*Hercule* vint passer à toutes voiles sous notre beaupré , et tirant sa bordée , peu nécessaire , il s'approcha si près de nous deux , que pour éviter d'être brisés tous les trois dans ce triple abordage , je fus contraint de mettre promptement mes voiles sur le mât , et ensuite d'arriver. Cet accident ,

F

ou plutôt cette manœuvre inconsidérée, m'ayant fait manquer mon abordage, et le vaisseau portugais ne paroissant plus faire aucune résistance, je crus qu'il n'y avoit plus d'inconvénient à laisser le soin de l'amariner à mon camarade, d'autant plus que mon vaisseau allant bien mieux que le sien, je pouvois joindre plus vite quelques-uns de ces vaisseaux marchands, avant qu'ils fussent secourus. Cependant comme dès les premiers coups que j'avois tirés, ils avoient tous arrivé vent arrière sur la flotte, et que d'un autre côté tous les vaisseaux de guerre venoient à toutes voiles à eux, je me trouvai à portée du canon de ces vaisseaux de guerre, avant que d'avoir pu atteindre un seul vaisseau marchand. Pour comble d'infortune M. de Ruis, auquel j'avois laissé le soin d'amariner ce premier vaisseau de guerre, au lieu de l'aborder, et de jeter à son bord quelques-uns de ses gens pour s'en emparer promptement, prit le parti d'y envoyer sa chaloupe; mais les Portugais, un peu revenus de leur premier trouble, n'eurent pas plutôt tiré quelques coups de fusil pour l'empêcher d'aborder, que M. de Ruis la fit revenir, et se mit à canonner ce vaisseau si vivement, qu'il hacha sa mâture en pièces, de façon qu'après l'avoir soumis, le mât de misaine tomboit, lorsqu'il y renvoya sa chaloupe.

Pendant que cela se passoit, j'étois occu-

pé à combattre de loin les autres vaisseaux de guerre pour les retarder , en les obligeant à me canonner de même , et pour donner par cette diversion , tout loisir à M. de Ruis de bien amariner le vaisseau pris. A la fin , jugeant qu'il avoit eu pour cela un tems plus que suffisant , je revirai de bord sur lui , et voyant ce vaisseau démâté , je fis préparer un cablot pour le prendre sur le champ à la remorque. Ma surprise fut extrême , quand j'appris de M. de Ruis qu'il avoit été contraint de l'abandonner , parce qu'il alloit incessamment couler bas , et qu'il avoit eu beaucoup de peine à en retirer nos gens. Lorsqu'il me tint ce discours , le jour alloit finir , et les autres vaisseaux de guerre portugais n'étant plus qu'à portée du fusil de nous , le mal me parut sans remède ; et je fus obligé de m'en rapporter , bien malgré moi , à ce qu'il me disoit.

Cependant je conservai toute la nuit cette flotte ; à la pointe du jour j'aperçus ce vaisseau pris la veille , qui bien loin d'avoir coulé bas , s'étoit remâté avec des mâts de hune , et avoit bravement pris sa place en ligne avec les autres. Cette apparition , à laquelle je ne devois pas m'attendre , m'engagea à faire venir M. de Ruis , et deux de ses principaux officiers à bord de mon vaisseau , pour savoir les raisons qui les avoient portés à me dire si

affirmativement que ce vaisseau alloit incessamment disparoître, et en même tems pour m'informer s'il ne s'étoit pas assuré, en retirant ses gens, du capitaine, ou de quelqu'autre officier portugais. Tout ce que je pus tirer de M. de Ruis, fut qu'il avoit été si pressé de sauver son équipage, à cause de l'approche des autres vaisseaux portugais, et dans l'impatience où il étoit de venir me seconder, qu'il n'avoit pas pensé à retirer aucun prisonnier, d'autant plus qu'on lui disoit à chaque instant que le vaisseau alloit couler bas.

Je compris à ce discours que la cause de ce malheur venoit du pillage que ses matelots avoient fait dans ce riche vaisseau, et que ces coquins, voyant d'un côté qu'il étoit démâté, et s'appercevant de l'autre que ses camarades accouroient à son secours, avoient eu peur de tomber au pouvoir des ennemis avec leur butin, et que pour l'éviter, ils n'avoient point trouvé de meilleur expédient que celui de crier que le vaisseau alloit couler bas, et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se sauver. Alors persuadé qu'il y avoit dans la conduite de M. de Ruis plus de malheur que de mauvaise volonté, et qu'ainsi il étoit inutile de lui faire des reproches, je crus qu'il convenoit au contraire de lui fournir l'occasion de réparer son tort par une action éclatante, en le mettant pour cet effet dans la nécessité d'aller aborder le

(1706) *de du Guay-Trouin.* 125
commandant portugais, et en me chargeant de le couvrir du feu de tous les autres vaisseaux, pendant qu'il exécuteroit son abordage. Je l'avertis que pour y bien réussir, il falloit ne pas tirer un coup, que ses grappins ne fussent jetés de l'avant et de l'arrière, et nommer pour sauter à bord la moitié de ses officiers, le tiers de ses soldats et de ses manœuvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que les postes restassent passablement garnis. Je lui dis encore que je donnerois ordre à M. de la Jaille, capitaine du *Paon*, de venir aborder l'*Hercule* aussi-tôt qu'il le verroit accroché au commandant portugais, de lui jeter tout son équipage pour remplacer ceux qui auroient sauté de son bord, et le mettre, par ce renfort, en état de combattre comme auparavant; qu'au moyen de ces précautions, j'étois sûr qu'il enleveroit ce gros vaisseau, dont l'entrepont étoit fort embarrassé de marchandises, et dont l'équipage, composé de différentes nations, devoit être très-peu aguerri. Je fis en même tems sentir à M. de Ruis, que si je ne me chargeois pas de cet abordage, c'étoit parce que la manœuvre que j'aurois à faire pour le bien couvrir, étoit la plus délicate et la plus dangereuse; mais que je comptois bien, que quand il auroit enlevé ce gros vaisseau, il viendrait me rendre le même service que je lui aurois rendu, en me cou-

F 3

vrant à son tour quand j'irois aborder le vice-amiral portugais.

Ces précautions prises , et les ordres donnés , nous arrivâmes sur les vaisseaux de guerre ennemis , qui nous attendoient en ligne au vent de leur flotte. Nous essuyâmes , sans tirer , leurs premières bordées ; et M. de Ruis aborda le commandant , monté de quatre-vingts canons , avec toute l'audace et la valeur possible : il jeta ses grappins à son bord , et lui donna dans le ventre toute sa bordée de canons , chargés à double charge. La mousqueterie et les grenades jetterent la mort et la terreur dans ce grand vaisseau ; et je ne doute nullement qu'il n'eût été facilement enlevé d'emblée , si M. de Ruis avoit eu autant d'attention à sa manœuvre , qu'il avoit marqué d'intrépidité : mais le commandant ennemi , un instant avant que d'être accroché , avoit appareillé sa misaine et sa civadiere , et poussé son gouvernail à arriver. Ainsi ces deux vaisseaux liés ensemble , prirent lof pour lof en l'autre bord , de maniere que le vent prit sur toutes les voiles du Portugais , et se conserva dans celles de l'*Hercule*. Il arriva de là que les voiles de l'un étant orientées à courir de l'avant , et celles de l'autre à caler , les grappins rompirent , et que les deux vaisseaux se séparèrent , avant que les gens de l'*Hercule* eussent pu sauter dans le vaisseau ennemi. J'étois alors à portée du pisto-

let sous le vent , et je leur criois de toutes mes forces de brasséyer leurs voiles ; mais dans le bruit et la confusion d'un abordage , je n'étois pas entendu ; et d'ailleurs j'étois moi-même occupé à combattre et à soutenir le feu des deux matelots du commandant , qui me chamoilloient rudement. Cependant voyant ce gros vaisseau , quoique manqué à l'abordage , si maltraité , qu'il ne pouvoit presque plus tirer , je voulus tenter de l'accrocher à mon tour ; mais je ne pus jamais y parvenir , parce que j'étois un peu trop sous le vent. D'un autre côté M. de la Jaille , qui s'étoit avancé à portée de jeter tout son équipage à bord de l'*Hercule* , ainsi que je l'avois ordonné , le voyant désaccroché , prit le parti de retenir le vent , et se démêla comme il put du milieu de tous ces vaisseaux , au moindre desquels le sien n'étoit pas capable de prêter le côté.

L'*Hercule* se trouvant désemparé , après son abordage , voulut s'écarter pour se raccōmoder plus aisément ; et faisant de la voile , il passa par le travers de deux vaisseaux de guerre portugais , qui le maltraiterent encore davantage.

Au moyen de tout cela , je me trouvai seul au milieu des ennemis. Toutes mes voiles et mes manœuvres étoient hachées , le vent ayant cessé , mon vaisseau avoit bien de la peine à gouverner. Heureusement les Portugais avoient encore moins

de facilité à se remuer , à cause de leur pesanteur ; l'un d'eux n'avoit pu revirer comme les autres sur le commandant , et étoit resté en panne , assez loin de ses camarades. Je trouvai le moyen de revirer de bord sur lui , à l'aide de mes avirons , et je fis tous mes efforts pour le doubler au vent , dans la résolution de l'aborder. Mais toutes mes manœuvres d'avant étant coupées , il me fut impossible de le ranger plus près que la demi-portée du fusil sous le vent ; et comme j'avois d'ailleurs beaucoup de mes gens hors de combat , et que le corps de mon vaisseau étoit fort maltraité , je me contentai de lui donner en passant toute ma bordée , et je continuai ma route , pour me tirer hors de portée des autres vaisseaux , qui ne cessoient de me canonner.

Dès que je fus débarrassé , je fis signal à l'*Hercule* et au *Paon* de me venir joindre , ils obéirent ; et M. de Ruis me représenta les raisons qui l'avoient obligé de s'écarter de moi , et qu'il n'étoit pas en état de recommencer , ayant un aussi grand nombre de ses gens de tués ou blessés. Je lui répondis qu'il falloit encore donner un coup de collier , et que les ennemis étant à proportion plus incommodés que nous , j'étois résolu de les poursuivre jusqu'à l'extrémité ; en effet , je ne tardai pas à arriver sur eux , et mes deux camarades me suivirent , sans balancer.

.. Nous commencions à découvrir les côtes du Portugal, et le vent ayant augmenté, la flotte ennemie s'efforçoit d'en profiter, pour entrer avant la nuit dans le port de Lisbonne. La vitesse de mon vaisseau me fit gagner deux lieues sur l'*Hercule* et sur le *Paon*; en sorte que je joignis vers la fin du jour les vaisseaux de guerre portugais, qui étoient restés un peu de l'arrière, pour couvrir leur flotte; ils étoient si incommodés, et si rebutés de la besogne, qu'ils m'abandonnerent ce vaisseau de guerre qui avoit été démâté, et pris le jour précédent par M. de Ruis. Je me pressois de le joindre pour m'en emparer, avant que la nuit, qui s'avançoit, fut fermée; et pour plus grande précaution, j'avois mis ma chaloupe à la mer, prête à l'amariner en cas que mon abordage eût manqué par quelque événement imprévu, quand je découvris les brisans des écueils nommés Arcatophes, à portée du fusil sous le vent. Ce vaisseau, dont j'étois sur le point de me rendre le maître, toucha dessus, et alla échouer entre le fort de Gascais, et celui de Saint-Julien. Il s'en fallut très-peu que je ne fisse aussi naufrage sur ces brisans, n'ayant eu précisément que le tems de revirer tout d'un coup à l'autre bord.

C'est ainsi que par une infinité de circonstances des plus malheureuses, et des moins attendues, je perdis une des plus

belles occasions de ma vie. La fortune refusa de m'enrichir par la prise de ce vaisseau , qui tout seul étoit d'une valeur immense. Au milieu du combat trois boulets consécutifs passerent entre mes jambes ; mon habit et mon chapeau furent percés de plusieurs coups de fusils , et je fus blessé, mais légèrement , de quelques éclats. Il sembloit que les boulets et les balles vinsent me chercher par - tout où je portois mes pas.

Après cette aventure malheureuse , je rejoignis mes deux camarades , et nous fîmes route pour nous rendre à Cadix, suivant les ordres du roi. M. le marquis de Valdecagnas parut fort aise de notre arrivée ; il me chargea du soin de garder les pontals. Je fis entrer nos trois vaisseaux en dedans. Je disposai les canonniers et les matelots qui me parurent nécessaires pour servir l'artillerie des deux forts de l'entrée , et je fis travailler le reste de nos équipages à perfectionner la batterie de Saint-Louis , qui n'étoit pas achevée. J'ajoutai à ces précautions celle d'avoir des chaloupes armées de soldats , toutes prêtes à servir en cas de besoin ; je fis aussi armer sur mon crédit , le gouverneur ne voulant donner aucun fonds , un vaisseau , que je fis équiper en brûlot par mes canonniers , pour le placer avec un va-et-vient dans la passe du pontal , la plus aisée à forcer. En un mot , je ne négligeai rien

de tout ce qui pouvoit contribuer à la sûreté des postes qui m'étoient confiés , sans que pour cela j'assistasse moins régulièrement à tous les conseils que tenoit M. de Valdecagnas.

J'appris qu'il n'y avoit pas pour quinze jours de vivres dans Cadix , quoique le gouverneur eût, sous ce prétexte, exigé de grosses contributions de tous les négocians. Je crus de mon devoir de lui représenter fortement , qu'il étoit absolument nécessaire d'y pourvoir incessamment, s'il ne vouloit se trouver exposé , par ce défaut , à rendre la place à l'armée navale ennemie, quel'on savoit être arrivée sur les côtes de Portugal. Mes représentations réitérées lui déplurent , aussi profita-t-il du premier prétexte qu'il put trouver de me mortifier ; et il l'entreprit , contre la règle et le respect qu'il devoit au roi , qui m'avoit honoré de ses ordres. Il sera aisé d'en juger par le récit que j'en ferai incessamment.

On reçut , dans ce tems-là ; à Cadix des nouvelles de Lisbonne , au sujet de mon dernier combat avec la flotte portugaise. Elles portoient , que le marquis de Sainte-Croix , amiral de cette flotte , avoit été tué , et beaucoup d'autres officiers ; que cinq de ces vaisseaux de guerre étoient entrés à Lisbonne fort délabrés , et que le sixieme ayant été démâté et poursuivi de près , s'étoit échoué entre les forts de

Gascais et de Saint-Julien ; mais qu'on avoit sauvé une partie de ses effets. On ajoutoit que ce dernier vaisseau , qui revenoit de Goa , avoit relâché au Brésil , où il s'étoit joint à la flotte ; qu'il étoit riche de plus de deux millions de piastres , et que le pillage fait dessus par les gens de *Hercule* , étoit estimé à deux cents mille écus ; qu'il étoit même resté dans le vaisseau portugais quatorze matelots françois , que le trop de précipitation avoit empêché d'en retirer , lesquels avoient été mis au cachot en arrivant à Lisbonne. On apprit aussi , par la même voie , que l'armée navale des ennemis avoit quitté les côtes d'Espagne , et qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle pût désormais entreprendre le siege de Cadix.

Sur ces nouvelles , je pris l'agrément de M. de Valdecagnas , pour faire sortir nos vaisseaux des pontals ; et ayant su qu'il y avoit dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie , je formai le dessein d'y aller avec le brûlot que j'avois fait équiper à mes dépens , et de les brûler. Je l'aurois exécuté d'autant plus facilement , qu'ils n'étoient soutenus d'aucun vaisseau de guerre , mais j'eus beau répondre du succès à M. de Valdecagnas , et lui faire là-dessus toutes les instances imaginables , il ne voulut jamais y consentir ; et comme j'avois ordre exprès de lui

obéir, il ne me resta que le regret de voir échapper une occasion qui auroit été si avantageuse au service des deux couronnes.

Lorsque nos vaisseaux mouillèrent dans la rade de Cadix, j'avois ordonné que nos chaloupes allant à terre, ne fussent point armées, et qu'il y eût seulement un officier pour en contenir l'équipage, afin d'éviter toute discussion avec les Espagnols. Il arriva que les barques de la douane, abusant de ma discrétion, insultèrent nos chaloupes à diverses reprises, et même les visiterent contre le droit de la nation françoise. J'en fis mes plaintes par le canal de M. le chevalier Renaud, françois, et lieutenant-général au service d'Espagne, qui résidoit à Cadix. Je le priai d'en parler au gouverneur, afin que l'on punit les coupables d'une pareille violence, et qu'on y remédiât à l'avenir, puisque je ne pouvois ni ne devois souffrir qu'on donnât atteinte aux privileges de la nation, et qu'on insultât des vaisseaux du roi. J'ajoutai que le tort des Espagnols étoit d'autant plus grand, que nous n'étions-là que pour les secourir et les protéger. M. de Valdecagnas ne fit aucune attention à tout ce que lui représenta M. Renaud, et négligea entièrement de pourvoir aux inconvéniens qui pourroient arriver; de sorte que deux jours après une barque de la douane insulta une seconde fois la

chaloupe de l'*Hercule*, et en maltraita l'officier, qui vouloit s'opposer à la visite. M. de Ruis, capitaine de ce vaisseau, vint à huit heures du soir m'en porter ses plaintes, et me représenter qu'ayant l'honneur de commander dans la rade de Cadix pour le service des deux couronnes, il étoit de mon devoir d'envoyer sur le champ arrêter cette barque, et d'en demander hautement justice, si je ne voulois m'exposer aux reproches d'avoir le premier souffert des nouveautés injurieuses à la nation, et contraires au respect qu'on devoit au roi. J'eus la précaution de me faire rendre compte par l'officier et par l'équipage de la chaloupe, des circonstances de cette insulte, et les ayant trouvées très-graves, je détachai deux chaloupes sous le commandement de M. de la Jaille, pour aller arrêter cette barque, avec ordre exprès de ne point tirer, et de n'user d'aucune violence, qu'à la dernière extrémité. La barque en question s'étoit mêlée parmi plusieurs autres, et il eut quelque peine à la trouver; à la fin l'ayant démêlée, il s'avancça sur elle; aussi-tôt elle prit chasse, et tira la première des coups de pierriers et de fusils sur nos chaloupes. Deux de nos soldats en furent blessés, et deux autres tués, et M. de la Jaille eut le devant de son habit emporté d'un coup de pierrier. Alors se conformant à mes ordres, il aborda cette barque, s'en rendit maître,

(1706) *de du Guay-Trouin.* 135

et la conduisit à bord de mon vaisseau. Cet abordage ne put se faire sans effusion de sang ; les Espagnols tirant à toute outrance sur nos gens , ceux-ci ne purent être retenus , et leur tuèrent trois hommes , ils en blessèrent trois autres , que j'eus soin de faire panser par nos chirurgiens.

Le lendemain matin je crus devoir descendre à terre avec MM. de Ruis et de la Jaille , pour informer le gouverneur du fait , et pour lui en demander raison ; mais bien loin de vouloir m'écouter , il me fit arrêter dans son anti-chambre par le major de la place ; et je fus conduit en prison à la tour de Sainte-Catherine. M. Renaud , averti d'un procédé si surprenant , courut lui en représenter toutes les conséquences ; et le trouvant mal disposé , il dépêcha un exprès au marquis de Villadarias , gouverneur d'Andalousie , et beau-frère de M. de Valdecagnas , le conjurant de venir interposer son autorité , pour arrêter les suites périlleuses d'une pareille conduite. M. de Villadarias se rendit le jour suivant à Cadix , et dans un conseil qu'il assembla à ce sujet , il fut simplement décidé , que l'armée navale des ennemis s'étant retirée , et le secours des vaisseaux françois ne paroissant plus nécessaire à la conservation de la place , on me feroit sortir de prison , et que je pourrois mettre à la voile quand bon me sembleroit. Cela fut exécuté , et je fus conduit à bord

de mon vaisseau. J'y arrivai, outré de l'indigne procédé du marquis de Valdecagnas, pour récompense des soins et des mouvemens que je m'étois donnés avec autant de zèle que si j'avois été personnellement chargé de conserver Cadix. Toute ma consolation étoit l'espérance que le roi, bien informé du fait, en tiendroit une satisfaction authentique. En effet, sa majesté s'en étant fait rendre compte, exigea du roi d'Espagne, que le gouvernement de Cadix seroit ôté à M. de Valdecagnas, et celui de l'Andalousie à M. de Villadarias, qui s'étoit donné la licence d'écrire là-dessus en termes très-peu convenables au profond respect qu'un particulier, comme lui, devoit à un si grand monarque, aïeul de son maître.

Impatient de quitter cette terre, je mis à la voile dès le lendemain, et je fis route pour me rendre à Brest. J'eus en chemin connoissance d'une flotte de quinze vaisseaux anglois, escortée par le *Gaspard*, frégate de trente-six canons. Je fis signal à mes camarades de donner dans la flotte, et j'allai aborder le *Gaspard*. Celui qui la commandoit se défendit très-valeureusement, et soutint mon abordage tout autant qu'il lui fut possible. M. de Fossieres, officier plein d'ardeur, qui étoit mon capitaine en second, y fut tué; j'eus encore un autre officier blessé, et nous prîmes douze vaisseaux de cette flotte que nous conduisîmes à Brest.

J'avois marqué, pendant la route, toutes sortes de prévenances à l'Anglois, capitaine de ce *Gaspard*, et je m'étois empressé à lui faire connoître tout le cas que je faisois de sa valeur et de sa fermeté. Il fut assez injuste pour attribuer mes politesse à la crainte de tomber à mon tour entre les mains des Anglois, et il poussa l'indiscrétion jusqu'à m'en faire confidence en mangeant à ma table, entre le dessert et la fin du repas. Cette insolence me mit dans la nécessité d'en user, contre mon inclination, avec autant de dureté que je lui avois auparavant témoigné d'estime et d'amitié, afin de lui faire bien comprendre que si je considérois la valeur dans les ennemis du roi, lorsqu'ils étoient vaincus, je savois aussi domter leur orgueil et braver toutes sortes d'événemens, quand il étoit question de combattre pour ma patrie.

Le roi m'ayant fait l'honneur de me nommer chevalier de l'ordre de Saint-Louis, je me fis un devoir d'aller recevoir l'accolade de la main même de ce grand prince. Je me rendis à Versailles, où sa majesté voulut bien me faire connoître qu'elle étoit satisfaite de mon zele et de mes services. Elle m'en donna des preuves, en m'accordant ses vaisseaux le *Lis*, de soixante-quatorze canons, l'*Achille*, de soixante-six, le *Jason*, de cinquante-quatre, la *Gloire*, de quarante, l'*Amazone*,

de trente-six , et l'*Astrée* , de vingt-deux. Je partis promptement pour Brest ; et je choisis pour commander ces vaisseaux MM. de Beauharnois , de Courserac , de la Jaille , de Nesmond , et de Kerguelin ; et ayant mis à la voile , je fus me placer à la hauteur de Lisbonne , espérant d'y rencontrer la flotte du Brésil , qu'on attendoit incessamment. Je ne pus parvenir à en avoir des nouvelles. Je m'emparai cependant de deux vaisseaux anglois assez riches , qui sortoient du détroit de Gibraltar. De là m'étant porté à l'entrée de la Manche , je fis quatre autres prises de la même nation , chargées de tabac ; et je ramenai le tout à Brest , où je fis caréner les vaisseaux de mon escadre.

Je trouvai dans ce port M. le comte de Forbin , chef d'escadre , avec six vaisseaux de guerre qu'il commandoit. Nous y reçûmes en même tems l'un et l'autre une lettre de M. le comte de Pontchartrain , qui nous avertissoit qu'il y avoit aux Dunes d'Angleterre une flotte considérable , chargée de troupes et de munitions de guerre , prête à faire voile pour le Portugal , et pour la Catalogne. Ce ministre nous marquoit qu'il étoit d'une extrême conséquence que nous allassions , sans différer , croiser ensemble quelque tems au devant de cette flotte , et que nous rendrions un service des plus importans à l'état , si nous pouvions la joindre et la détruire.

J'avois sous mes ordres le même nombre de vaisseaux que M. le comte de Forbin , parce que le *Maure* , vaisseau de cinquante canons , commandé par M. de la Moinerie-Miniac , de Saint-Malo , s'étoit venu joindre à moi , à la place de l'*Astrée* qui restoit dans le port. Nous partîmes donc tous ensemble de Brest , et nous allâmes nous poster à l'ouverture de la Manche. Après avoir resté trois jours sans rien rencontrer , il me parut que M. de Forbin , faisoit route du côté de Dunkerque , lieu de son désarmement. Il étoit déjà éloigné de moi environ de quatre lieues , lorsque je remarquai qu'il changeoit sa manœuvre et sa route. Je jugeai qu'il avoit fait quelque découverte , et courant de ce côté , j'aperçus effectivement une flotte , qui me parut être de deux cents voiles , et vraisemblablement celle dont M. le comte de Pontchartrain nous avoit avertis. Le jour commençoit alors à paroître ; je crus devoir m'approcher de M. de Forbin , pour concerter ensemble la manière d'attaquer cette flotte , et je me pressois de le joindre ; mais ayant vu , chemin faisant , qu'il avoit arboré pavillon de chasse , je mis aussi-tôt toutes mes voiles au vent , et chassai sur la flotte. La légèreté de mon escadre , carénée de frais , me fit devancer M. de Forbin d'environ une lieue , et je n'étois plus qu'à une bonne portée de canon de cette flotte , quand il

s'avisa , au grand étonnement de tous , de venir en travers , et prendre un ris dans ses huniers , par un tems où nous aurions pu porter perroquets sur perroquets. L'esprit de subordination , dont j'ai toujours été plus jaloux que qui que ce soit , me fit , contre mon gré , imiter cette manœuvre , qui seule nous fit manquer l'entière destruction de cette importante flotte. Elle étoit rassemblée sous le vent de cinq gros vaisseaux anglois , qui nous attendoient rangés sur une ligne. Le vaisseau le *Cumberland* , de quatre-vingt-deux canons , qui étoit le commandant , s'étoit placé au milieu ; le *Devonshire* , de quatre-vingt-douze canons , à la tête ; et le *Royal-Oak* , de soixante-seize , à la queue ; le *Chester* , et le *Ruby* , de cinquante-six à cinquante-quatre canons chacun , étoient matelots de l'avant et de l'arrière du *Cumberland*. Ils nous prirent d'abord , à ce qu'il nous ont dit depuis , pour une troupe de corsaires rassemblés , dont ils ne faisoient pas grand cas. Mais nous n'eûmes pas plutôt mis en travers , qu'ils connurent qui nous étions , à la séparation des mâts de nos vaisseaux , et à la hauteur de leurs œuvres mortes. L'affaire leur parut sérieuse ; et le commandant fit signal dans l'instant aux bâtimens de transport de se sauver comme ils pourroient par différentes routes ; d'où il est aisé de conclure , que si nous les eussions attaqués , sans nous amuser inutile-

ment à prendre des ris , ils étoient tous indubitablement perdus , et que par conséquent les projets formés par les puissances alliées contre la maison de France , pour achever de conquérir l'Espagne , se seroient trouvés dès-lors entièrement renversés ; d'autant plus que l'archiduc et le roi de Portugal attendoient , avec la plus grande impatience , ce convoi que la reine d'Angleterre leur envoyoit , pour les soulager un peu dans l'extrême détresse où ils étoient , et sur-tout le premier , depuis la bataille d'Almanza qu'il avoit perdue quelques mois auparavant.

Impatient de voir que M. Forbin ne se pressoit pas d'arriver , et réfléchissant que la journée s'avançoit beaucoup , puisqu'il étoit près de midi , et que nous étions à la fin du mois d'octobre , je fis signal à tous les vaisseaux de mon escadre de venir me parler les uns après les autres. J'ordonnai à M. le chevalier de Beauharnois d'aborder le *Royal-Oak* , à M. le chevalier de Courserac d'aborder le *Chester* , à M. de la Moinerie - Miniac d'aborder le *Ruby* ; et comme je me réservois le commandant , je donnai ordre à M. de la Jaille de me suivre avec la *Gloire* , et de venir me jeter une partie de son équipage , aussi-tôt qu'il m'y verroit accroché , afin de me trouver , par ce renfort , plus en état de secourir les vaisseaux de mon escadre que je verrois pressés , ou même

ceux de l'escadre de M. de Forbin qui pourroient être assez hardis pour oser se mesurer avec le *Devonshire*. Mais aussi , comme il y avoit de l'équité à songer un peu aux intérêts de mes armateurs , et prévoyant que nous trouverions assez de difficulté à soumettre les vaisseaux de guerre, pour n'être pas en état de prendre et d'armer les vaisseaux de transport ; je chargeai M. le chevalier de Nesmond , qui commandoit la frégate l'*Amazone* , la meilleure de mon escadre , de donner au milieu de la flotte , pourvu cependant qu'aucun des vaisseaux du roi ne se trouvât dans le cas d'avoir un besoin pressant de son secours.

Ces ordres donnés , j'arrivai sur les ennemis , et faisant coucher tout mon équipage sur le pont , je donnai mon attention à bien manœuvrer. J'essayai d'abord , sans tirer , la bordée du *Chester* , matelot de l'arrière du *Cumberland* , ensuite celle du *Cumberland* même , qui fut des plus vives. Je feignis dans cet instant de vouloir plier , il donna dans le piège ; et ayant voulu arriver pour me tenir sous son feu , je revins tout à coup au vent , et par ce mouvement son beaupré se trouva engagé dans mes grands haubans , avant que de lui avoir riposté d'un seul coup de canon , en sorte que toute mon artillerie , chargée à double charge , et ma mousqueterie l'enfilant de l'avant à l'arrière , ses ponts

et ses gaillards furent dans un instant jonchés de morts. Aussi-tôt M. de la Jaille, mon fidele compagnon d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour exécuter ce que je lui avois ordonné ; mais ne pouvant m'aborder que très-difficilement par rapport à la disposition où il me trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même de long en long. Il est vrai qu'il rompit son beau-pré sur la poupe de mon vaisseau, dans le même moment que l'ennemi achevoit de rompre le sien dans mes grands hau-bans. Alors ceux de mes gens que j'avois nommés pour sauter à l'abordage du *Cumberland*, s'efforcèrent de pénétrer à son bord, mais très-peu y réussirent, à cause de son beau-pré rompu ; qui rendoit l'approche de ce vaisseau aussi difficile que dangereuse. MM. de la Calandre, de Blois, et Dumenaye, officiers sur la *Gloire*, furent les premiers qui s'élan-cerent dedans, à la tête de quelques vail-lans hommes. Ils tuerent et mirent en fuite ce qui restoit d'Anglois sur le pont et sur les gaillards, et se rendirent les maîtres du vaisseau. Alors voyant qu'il me faisoient signe avec leurs mouchoirs, et que l'on baissoit le pavillon anglois, je fis cesser le feu, et j'empêchai qu'il ne sautât un plus grand nombre de mes gens à bord. Au même instant je fis pousser au large pour me porter dans les lieux où je pourrois être de quelque utilité.

M. le chevalier de Beauharnois , qui montoit l'*Achille* , avoit abordé de son côté , avec toute l'audace possible , le *Royal-Oak* ; et ses gens s'étant présentés pour sauter à l'abordage , il étoit prêt de s'en rendre maître , lorsque le feu prit dans son vaisseau à des gargousses pleines de poudre. Ses ponts et ses gaillards en furent enfoncés , et plus de cent hommes y perdirent la vie. Il fit pousser au large , et fut assez heureux pour éteindre cet embrasement , après bien du travail ; mais pendant ce tems-là le *Royal - Oak* , dont le beaupré se trouvoit rompu , avoit profité de l'occasion , et s'étoit servi de toutes ses voiles pour se sauver.

M. le chevalier de Courserac , qui commandoit le *Jason* , aborda aussi le *Chester* ; et ses grappins s'étant rompus , les deux vaisseaux se séparèrent. M. le chevalier de Nesmond , qui le suivoit sur l'*Amazone* , voulut en profiter , et aborder à son tour ce vaisseau anglois : mais n'ayant pas modéré sa course assez à tems , il le dépassa malgré lui ; alors M. de Courserac revint dessus , et l'enleva à ce dernier abordage , ce qui fit prendre à M. de Nesmond le parti d'exécuter l'ordre que je lui avois donné de fondre au milieu de la flotte , et il s'empara d'un assez grand nombre de ces bâtimens de transport.

Le *Maure* , commandé par M. de la Moinerie-Miniac , avoit , suivant sa destination ,

(1707) *de du Guay-Trouin.* 145
nation , abordé le *Ruby* ; et dans le temps même qu'il y étoit accroché , M. le comte de Forbin vint à toutes voiles donner de son beaupré sur la poupe de cet Anglois qui se rendoit. M. de Forbin prétendit que c'étoit à lui qu'il s'étoit rendu , quoiqu'il n'eût pas jeté un seul homme à son bord. Cette prétention lui fit d'autant moins d'honneur , que le témoignage des Anglois ne lui étoit pas favorable , et que ce brave général auroit pu trouver , s'il l'avoit voulu , des occasions plus glorieuses d'exercer son courage.

Aussi-tôt que j'eus fait pousser mon vaisseau au large du *Cumberland* , j'examinai , avec attention , la face du combat : et ma première pensée fut de courir sur le *Royal Oak* , que je voyois fuir en très-mauvais état , et que j'aurois certainement enlevé d'emblé , sans beaucoup de danger et sans effusion de sang. Cette action m'auroit peut-être fait plus d'honneur que le combat sanglant que je rendis contre le *Dévonshire*. Je crois pouvoir avancer hardiment que dans cette occasion l'intérêt de ma gloire particulière céda à un motif plus généreux. Je vis que M. le chevalier de Tourouvre , qui commandoit le *Blak-Owal* , vaisseau de cinquante-quatre canons , de l'escadre de M. de Forbin , osoit attaquer ce *Dévonshire* , qui en portoit quatre-vingt-douze , et que suivi du *Salisburys* monté par M. Bart , il s'avan-

G

çoit pour l'aborder avec une intrépidité héroïque. Je remarquai même qu'il avoit déjà brisé son beaupré sur la poupe de ce gros vaisseau, dont le feu, infiniment supérieur, et l'artillerie formidable, ha-choit en pieces ces deux pauvres vaisseaux. Touché de cet exemple de valeur, je volai au secours de ce brave chevalier, et je pris la résolution d'aborder de long en long le *Dévonshire*. J'avois déjà plongé ma civadiere, et j'étois sur le point de l'accrocher, quand je vis sortir de sa poupe une fumée si épaisse, que la crainte de brûler avec lui, me le fit battre à portée du pistolet, jusqu'à ce que j'eusse vu ce commencement d'incendie éteint. Il me seroit difficile de tracer une peinture sensible du feu terrible du canon et de mousqueterie que j'en essayai pendant trois quarts-d'heures, attendant toujours que la fumée de sa poupe, fût un peu ralentie pour l'aborder. Il me mit dans cette attente plus de trois cents hommes hors de combat. Enfin désespéré de voir périr tous mes gens l'un après l'autre, je me résolus à tout événement de l'accrocher, et fis pousser mon gouvernail à bord. Déjà nos vergues commençoient à se croiser, lorsque M. de Burgnon, l'un de mes lieutenans, qui commandoit la mousqueterie et le manœuvre, vint précipitamment me faire remarquer le feu, qui s'étant fomenté dans la poupe du

Dévonshire, se communiquoit à ses haubans et à ses voiles de l'arrière. Frappé d'un danger si pressant, je fis à l'instant changer la barre de mon gouvernail, et appareiller tout ce qui me restoit de voiles, détachant des officiers pour aller sur le bout des vergues couper avec des haches mes manœuvres, qui étoient embarrassées avec celles de l'ennemi. A peine m'en étois-je éloigné de la portée du pistolet, que le feu se communiqua de l'arrière à l'avant de ce gros vaisseau, avec tant de violence, qu'il fut consumé en moins d'un quart-d'heure. Tout son équipage périt au milieu des flammes et des eaux, à l'exception de trois de ses matelots, qui se trouverent, après l'affaire, à bord de mon vaisseau, où ils étoient passés de vergues en vergues, lorsqu'ils s'aperçurent du motif qui me faisoit abandonner mon abordage avec tant de précipitation. Ils m'assurèrent qu'il y avoit plus de mille hommes dans ce vaisseau, lequel portoit, outre son équipage, plus de trois cents officiers ou soldats passagers. Je n'eus pas de peine à le croire, vu la vivacité avec laquelle son canon et sa mousqueterie étoient servis.

Après ce sanglant combat, mon vaisseau resta tellement délabré, que je fus deux jours entiers sans pouvoir remuer. Le corps du vaisseau, les mâts, les voiles, les manœuvres, tout étoit hachés le

gouvernail étoit de même par deux balles barrées de trente-six livres ; je demeurai dans cette perplexité , ne sachant ce que les autres vaisseaux étoient devenus. Chacun d'eux avoit pris le parti de se railler , ou de poursuivre les débris de cette flotte ; je savois seulement que le *Royal-Oaks* étoit sauvé , ayant bien remarqué que M. de Forbin n'avoit pas jugé cette conquête digne de son attention. J'avoue que si j'eusse été capable de me repentir d'une bonne action , et si je n'avois pas eu présente l'utilité qui devoit en revenir au roi d'Espagne , j'aurois eu quelque regret d'avoir laissé échapper un si beau vaisseau , qui étoit , pour ainsi dire , en mes mains , et d'avoir été me faire hacher en pièces , pour avoir la douleur de voir périr mille infortunés , d'un genre de mort si affreux. Le souvenir de ce spectacle effroyable me fait encore frémir d'horreur.

Avant que de finir le récit de ce combat , je ne puis m'empêcher de parler de l'action d'un de mes contre-mâtres , qui sauta le premier à bord du *Cumberland* , par-dessus son beaupré rompu , et qui pénétra à son pavillon de poupe pour le baisser ; il étoit occupé à en couper la drisse , quand il vit quatre soldats anglois , qui s'étoient tenus ventre à terre s'avancer sur lui le sabre haut. Dans ce péril imprévu , il conserva assez de jugement pour

jeter à la mer le pavillon Anglois , et pour s'y lancer ensuite lui même ; il eut aussi la présence d'esprit de ramasser le pavillon dans l'eau , et de gagner à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque ; il en coupa le cablot , et se servant d'une qu'il trouva en dedans , il arriva vent arriere , et se rendit dans cet équipage à bord de l'*Achile* , qui étoit resté en travers sous le vent , pour se rétablir du désordre où son abordage l'avoit mis. Le pavillon , dont je parle ici , fut porté dans l'église de notre-dame à Paris , avec ceux des autres vaisseaux de guerre anglois. Et sur le compte que je rendis de cette action à M. le comte de Ponchartrain , le roi , sur son rapport , voulut le récompenser d'une médaille d'or , et faire maître d'équipage ce vaillant homme. Il s'appeloit Honnorat-Toscan , et naviguoit en 1712 , en sa qualité de maître , avec M. le chevalier de Fourgeray , lorsqu'il fut pris par le *South-Seas-Castel*. Les matelots ou soldats anglois , ayant su que c'étoit lui qui avoit fait la belle action dont je viens de parler , lui firent essuyer mille indignités. Je n'ais pas voulu passer sous silence ni cette action , ni la récompense que ce brave soldat en reçut du roi. Ce grand prince n'apprenoit jamais une action de valeur du moindre de ses sujets qu'il ne lui en fît connoître sa satisfaction par quelque grace.

Tous les vaisseaux de mon escadre , et de celle de M. de Forbin , arriverent deux jours avant moi dans la rade de Brest , avec le *Cumberland* , le *Chester* et le *Rub*. Le *Cumberland* étoit mené à la remorque en triomphe , par le vaisseau de ce général , de la même manière que s'il en avoit été personnellement le vainqueur.

Outre les vaisseaux de transport , dont j'ai dit que l'*Amazone* s'étoit emparés , et qu'elle conduisit à Brest , il y en eut plusieurs autres qui furent pris par différens corsaires , qui se trouverent à portée de profiter de la dérouté ; et qui les firent entrer dans d'autres ports de France. (*)

M. le comte de Forbin dépêcha à son arrivée M. le chevalier de Tourouvre , pour porter au roi la nouvelle de ce combat. J'appris dans la suite que ce dernier m'avoit rendu , auprès de sa majesté , toute la justice que je pouvois attendre d'un caractère aussi généreux que le sien ; je la lui rendis aussi toute entière , quand j'eus l'honneur d'entretenir à mon tour le roi , sur les circonstances de cette action.

Je reçus alors une lettre très-obligeante de M. le comte de Pontchartrain , qui me témoignoit la satisfaction que sa majesté

* Rapin-Thoyras , ou son continuateur , convient , page 184 duXII. Tome de son histoire d'Angleterre , que ce convoi dissipé , fit presque autant de tort aux affaires de l'archiduc qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

avoit de mes services , en considération desquels elle vouloit bien m'accorder une pension de mille livres sur son trésor royal. J'eus l'honneur de l'en remercier très-humblement ; mais je lui demandai en grace de faire tomber cette pension à M. de Saint-Auban , mon capitaine en second , qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland* , et qui avoit plus besoin de pension que moi. J'ajoutai que je me trouverois trop récompensé , si je pouvois , par mes très-humbles supplications , obtenir l'avancement des officiers qui m'avoient si valeureusement secondé ; mais que si le roi me jugeoit digne de quelque grace particuliere , j'espérois de sa bonté qu'il voudroit bien m'accorder des lettres de noblesse pour mon frere aîné et pour moi , puisque je devois à son secours et à ses soins tout ce que j'avois fait d'estimable , et l'honneur que j'avois d'être connu de sa majesté , par les occasions qu'il m'avoit procurées de servir sans discontinuation. M. le comte de Pontchartrain trouva quelque difficulté à m'obtenir cette grace , ou plutôt il jugea à propos de me la réserver pour récompense de quelque nouvelle action , croyant sans doute que cet objet me rendroit encore plus ardent ; mais il est certain que je n'avois pas besoin d'être éguillonné , et que le desir que j'avois de mériter les bontés du roi , et d'être utile à l'état , étoit

seul plus capable de m'animer , que toutes les récompenses. Aussi ne m'étois-je porté à lui demander cette grace , que par rapport aux grandes obligations que j'avois à mon frere , dont le zele pour le service du roi étoit égal au mien. Malgré tous ces motifs , je n'insistai pas , et crus devoir me rendre auprès de sa majesté , pour lui représenter de vive voix les services des officiers qui s'étoient distingués sous mes ordres. Elle eut la bonté d'en avancer plusieurs , entr'autres M. le chevalier de Beauharnois , M. le chevalier de Couserac , M. de la Jaille , M. de Saint-Auban , et quelques autres.

Ce fut alors qu'ayant le bonheur d'entretenir le roi du détail de mon dernier combat , je profitai avec empressement de l'occasion , pour lui faire connoître toute la valeur de M. le chevalier de Tourouvre. Je lui fis une peinture si vive de l'intrépidité de cet officier , que sa majesté se tournant vers M. de Busca , lieutenant des gardes-du-corps , qui avoit l'honneur de servir auprès d'elle , lui demanda si feu Ruyter , son bon ami , en auroit fait autant. Il lui répondit qu'on ne pouvoit rien ajouter au portrait que je venois de faire du mérite et de la bravoure de M. de Tourouvre , et qu'il n'en étoit pas surpris , ayant connu deux de ses freres dans les troupes de terre de sa majesté , qui n'étoient pas moins valeureux que celui-

(1707) *de du Guay-Trouin* 153
ci. M.] le maréchal de Villars, qui étoit
aussi présent, prit la parole, et ajouta
des particularités de leurs services très-
avantageuses, et qui faisoient connoître
que la valeur et la probité étoient hérédi-
taires dans la maison de Tourouvre. Il
pouvoit encore y joindre la modestie ; car
je n'ai de mes jours vu de guerrier, qui
joignit à un si haut point, cette dernière
vertu à tant d'intrépidité. J'ai été bien aise
de faire connoître, en rapportant tous ces
détails, que l'émulation, entre gens d'ho-
neur, ne les empêche point de se rendre
réciproquement justice, avec une satisfac-
tion intérieure que les faux braves ne con-
noissent pas. (1708)

J'étois si pénétré des bontés et des dis-
tinctions dont le roi avoit daigné m'hon-
orer, et j'avois un desir si pressant de
m'en rendre digne de plus en plus, que
je quittai bien-tôt le séjour de Versailles,
pour aller chercher à combattre ses enne-
mis. J'avois demandé, et j'obtins de sa
majesté un plus grand nombre de ses vais-
seaux, que je destinois à une expédition,
dont je ne fis confidence à personne, parce
que le succès dépendoit d'un profond se-
cret. Il s'agissoit d'aller attendre la nom-
breuse flotte du Bresil. J'avois reçu avis
que les ennemis avoient envoyé sept vais-
seaux de guerre au-devant d'elle, et qu'ils
croisoient sur les îles des Açores, où elle
devoit passer nécessairement pour s'y ra-

G 5

fraîchir, et y prendre escorte. Ainsi mon entreprise paroissoit immanquable à cet atterrage ; si je pouvois armer assez à temps pour me rendre sur ces côtes, avant qu'elle y fût arrivée.

Je ne tardai donc pas à prendre congé du roi ; et je me rendis en poste à Brest, où je fis diligemment équiper les vaisseaux le *Lys*, et le *Saint-Michel*, de soixante-quatorze canons chacun, l'*Achille*, de soixante-six, la *Dauphine*, de cinquante-six, le *Jason*, de cinquante-quatre, la *Gloire*, de quarante, l'*Amazone*, de trente-six, et l'*astrée*, de vingt-deux. Ces vaisseaux furent montés par M. de Géraldin, M. le chevalier de Courserac, M. le chevalier de Nesmond, M. le chevalier de Goyon, M. de Miniac, M. de Couserac l'ainé, M. de la Jaille, et M. de Kerguelins. Presque tous avoient déjà servis sous mes ordres avec distinction. Je joignis à cette escadre une corvette de structure angloise, de huit canons, pour servir de découverte. Je la confiai à un jeune homme de mes parens ; et j'engageai une autre frégate de Saint-Malo, de trente canons, nommée le *Desmaretz*, à venir me joindre dans la rade.

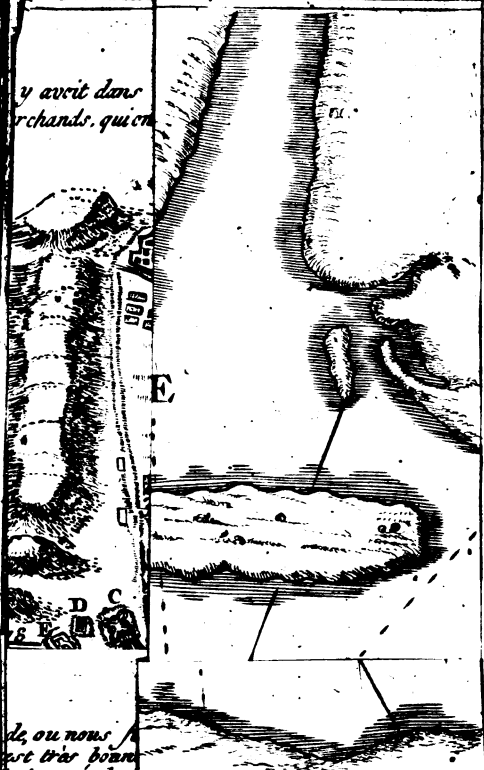
Nous mîmes à la voile, et nous fûmes nous placer à la hauteur de Lisbonne. Le capitaine d'un vaisseau suédois, qui en sortoit, me confirma ce que j'avois appris de la flotte du bresil, et me dit que les sept vaisseaux de guerre que le roi de Por-

Il y avoit dans
les rchands, qui en



de, ou nous
est très bon
de la pris de
de bon voyage

de
Gouverneurs de France
Anglois de 50
à Fleur d'eau
à l'entrée du
nous mima



2 L.

tugal envoyoit au-devant d'elle , étoient partis depuis deux mois pour l'attendre sur les îles de Açores. Nous cinglâmes de ce côté , et passant hors de la vue de ces îles , nous fûmes nous placer à l'Ouest à quinze lieues d'elles, vers l'endroit où devoit passer la flotte , pour éviter que ces sept vaisseaux Portugais, ou les habitans des îles n'eussent connoissance de notre escadre , et n'envoyassent quelques vaisseaux d'avis au-devant de cette flotte , pour lui faire prendre une autre route. Je détachai en même temps ma corvette angloise , pour aller faire le tour des îles , et reconnoître les sept vaisseaux en question , avec ordre des les bien examiner , et de venir me rendre compte de leurs forces , et des parages où ils croiseroient. Elle les trouva à l'Ouest du port de la Tercere , qui couroient bord à terre , et bord à la mer. Le capitaine me rapporta que cette escadre étoit composée de trois vaisseaux Portugais , trois Anglois , et un Hollandois; qu'un des Portugais étoit à trois ponts , et tous les autres depuis cinquante jusqu'à soixante-dix canons.

Nous demeurâmes constamment près de trois mois sur ces parages fort étonnés de ne pas voir paroître la flotte ; et renvoyant tous les quinze jours la corvette faire le tour des îles , elle me rapportoit toujours la même chose des sept vaisseaux de guerre. Enfin , nous découvrîmes un vaisseau venant de l'Ouest , qui faisoit route

pour se rendre aux îles , nous le poursuivîmes , et nous ne pûmes le joindre à cause d'un brouillard et de la nuit qui survint. Je ne doutai pas qu'il n'informât les vaisseaux ennemis de notre croisiere . et que ceux-ci ne se déterminassent à dépêcher un vaisseau d'avis au-devant de la flotte , pour la détourner de sa route ; et que par conséquent elle ne s'éloignât des îles pour éviter d'être exposée à notre insulte. Cependant nos provisions d'eau commençoient à manquer , en sorte que nous ne pouvions demeurer plus de quinze jours à croiser sur ces parages. Cette considération me porta à assembler un conseil composé de tous les capitaines de l'escadre , auxquels je tâchai de faire connoître la nécessité où nous étions d'aller attaquer , sans différer les sept vaisseaux de guerre ennemis , dans lesquels nous devions vraisemblablement trouver de l'eau , et assez de vivres pour prolonger notre croisiere jusqu'à l'arrivée de la flotte. J'ajoutois que ces vaisseaux , même seuls , suffisoient pour payer l'armement , les Portugais étant dans l'usage d'avoir beaucoup de canons de fonte ; et j'insistois sur ce qu'il étoit presque impossible, qu'ils n'eussent été informés de notre croisiere , par ce dernier vaisseau , que la nuit nous avoit fait manquer de maniere que si nous tardions davantage à les aller chercher , il étoit indubitable que nous ne les trouverions plus , et que

nous tomberions dans le cas de nous voir forcés, par la disette d'eau, à retourner en France, sans avoir rien fait, et ainsi à prendre notre armement entier.

Ce raisonnement étoit naturel ; mais quelque démon, envieux de mon bonheur, empêcha tous les capitaines de l'escadre, sans exception, de le goûter. Ils se laisserent aller à l'avis de M. Géraldin, qui étoit d'attendre constamment la flotte sur cette croisière. Ils disoient, pour leurs raisons, que cette flotte ne pouvoit manquer d'arriver incessamment, le vent étant bon pour l'amener ; qu'en attaquant les sept vaisseaux, il n'étoit pas douteux qu'ils ne nous attendissent de pied ferme, étant pour le moins aussi fort que nous ; que le sort des armes étoient incertain ; que supposant même que nous les réduisissions, cela ne pourroit se faire sans que plusieurs de nos vaisseaux se trouvassent désarmés, et peut-être hors d'état de tenir à la mer ; enfin qu'au pis aller, nous serions toujours à portée de les attaquer ; ils ajoutoient que mes armateurs auroient lieu de me reprocher d'avoir préféré, dans cette occasion, ma gloire particulière à leurs intérêts. Enfin, ils m'ébranlèrent de façon, que pour ne pas paroître entier dans mes sentimens, je crus devoir leur accorder quelques jours ; mais cette condescendance ne m'empêchoit pas de sentir que je m'exposois, par leur conseil, à un mal-

heur sans remède. C'est le seul conseil que j'ai tenu de ma vie , pour savoir s'il étoit à propos de combattre ; et si j'en suis le maître , ce sera le dernier.

Cependant je leur laissai un ordre de combat dans lequel étoient marqués les vaisseaux que chaque capitaine devoit aborder , leur recommandant à tous de se tenir préparés et de me suivre au premier signal que je ferois. Chaque jour que je différois d'aller aux ennemis , me paroissoit une année ; et j'avois toujours dans l'esprit les suites malheureuses de notre retardement , que je regardois comme inévitables. Enfin , au bout de quatre jours , n'y pouvant plus tenir , je mis le signal de combat , et fis route pour les îles. Aussitôt M. de Géraldin me dépêcha un officier pour me demander encore trois jours en grace , et les officiers de mon vaisseau , qui m'étoient les plus affidés , séduits par l'attente de la riche flotte du bresil , et par l'espoir d'un butin immense , y joignirent des prières si pressantes que j'eus la foiblesse d'y consentir.

Ces trois jours expirés , je fis route pour aller chercher les ennemis , et ne le trouvai plus , ainsi que je l'avois prévu. Mon embarras devint extrême ; je ne savois si la flotte n'avoit point passé à la faveur de la nuit , et si après avoir joint les vaisseaux de guerre , elle n'avoit point continué sa route pour Lisbonne , sans s'arrêter

aux îles. Pour m'en éclaircir , je résolus d'y faire une descente ; et pour cet effet ayant passé entre les îles de Fayal , de Pico , et de Saint-George , je remarquai , en rangeant cette dernière , un port , au fond duquel étoit une assez jolie ville , et quelques forts qui dominoient sur la marine. Cet endroit me parut très-propre à mon dessien ; et j'ordonnai un détachement de toutes nos chaloupes , chargées de sept cents soldats sous le commandement de M. le comte d'Arquien , mon capitaine en second , avec ordre de descendre à terre et de se rendre maître de la ville. Avant que de faire partir ces chaloupes , j'avois envoyé tous nos canots faire une fausse attaque de l'autre côté , pour y attirer une partie de ces insulaires. La véritable descente se fit ; et ceux des ennemis qui voulurent s'y opposer furent mis en fuite et poursuivis si chaudement , que nos troupes entrèrent presque aussitôt qu'eux dans la ville , qui étoit la capitale de l'île de Saint-George. La plupart des habitans l'avoit déjà abandonnée , les religieuses même s'étoient sauvées , et avoient gagné les montagnes. Alors je fis porter à terre un grand nombre de futailles pour les remplir d'eau ; et je fis en même temps enlever tout ce qui m'étoit nécessaire en grains et en vins , dont les magasins de cette ville regorgeoient.

Les prisonniers Portugais que l'on fit ;

me dirent que les sept vaisseaux de guerre , ayant eu avis par ce vaisseau que nous avions manqué , et de notre croisiere , et de nos forces , avoient quitté ces parages depuis trois jours ; et étoient retournés à Lisbonne ; mais que la flotte du Bresil n'étoit pas encore passée , et qu'on ne savoit ce qui pouvoit la retarder si long-temps. Ce rapport me donna une lueur d'espérance qui s'évanouit bientôt. Nos vaisseaux furent pris tout-à-coup d'une tempête qui me mit plusieurs fois en danger de périr contre ces îles , et tous dans la nécessité de gagner le large. Cette tempête continua si long-temps que j'eus beaucoup de peine à retirer les troupes de cette ville , dont nous nous étions emparés , et que je me vis forcé d'abandonner nos fustilles , pour faire promptement route vers les côtes d'Espagne. Mon unique espoir étoit de gagner le port de Vigo , assez à temps pour y faire de l'eau , et pour revenir attendre la flotte du Bresil , à la hauteur de Lisbonne. J'y donnai rendez-vous à tous les vaisseaux de l'escadre , en cas de séparation ; mais nous fûmes si contrariés par les vents , et si pressés de la soif , que chaque vaisseau chercha à gagner le port qui parut le plus à sa portée ; la *Dauphine* , le *Desmaretz* et la corvette se séparèrent les premiers de l'escadre et retournerent en France , le *Saint-Michel* , le *Jason* , la *Gloire* , et l'*Amazone* furent à Cadix , et

(1708) *de du Guay-Trouin.* 161
pour moi , j'arrivai à Vigo avec mon seul
vaisseau et l'*Achille*.

Cette flotte du Bresil avoit atterré aux
îles des Açores huit jours après que j'en
étois parti ; et c'est une chose bien surpre-
nante que mon escadre , composée d'ex-
cellens vaisseaux , ayant ces huit jours d'a-
vance sur une flotte qui n'alloit pas bien ,
n'ait pu , malgré tous mes efforts , arriver
devant elles sur les côtes de Portugal ; car
la plus grande partie de la flotte étoit en-
trée dans Lisbonne ou dans les ports voi-
sins , à peu près dans le même temps que
j'entrois dans celui de Vigo. J'étois occu-
pé à y faire de l'eau , lorsqu'un vaisseau de
cette flotte , poussé par la tempête , vint
échouer à quatre lieues de nous dans le
port de Pontenedro , et fut pris par les
Espagnols. Je sortis de Vigo le plus promp-
tement qu'il me fut possible , et je fis deux
petites prises de cette même flotte ; tout
le reste étoit déjà rentré dans ses ports ,
comme je viens de le dire. Ainsi mon ar-
mement fut entièrement perdu , et mes
vivres étant consommés , je revins désar-
mer à Brest , avec le *Lys* et l'*Achille*.

M. de Géraldin , qui , par notre sépara-
tion se trouva commandant des vaisseaux
le *Saint-Michel* , le *Jason* , la *Gloire* et
l'*Amazone* , étant arrivé dans Cadix , et s'y
étant muni d'eau et de vivres , fit en re-
tournant à Brest trois autres petites prises
Angloises , qui ne payerent pas la dépense
de sa relâche.

La perte entière de cet armement, dans lequel nous avions risqué, mon frère et moi, une bonne partie de notre petite fortune, nous mit hors d'état de continuer des armemens aussi considérables. (1709)

Cependant je remis en mer avec le vaisseau l'*Achille* et les Frégates l'*Amazone*, la *Gloire* et l'*Astrée*, montées par M. le chevalier de Courserac, M. de la Jaille, et M. de Kerguelin. J'étois informé qu'une flotte de soixante voiles devoit bientôt sortir de Kinhsal, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre Anglois de soixantedix, soixante, et cinquante-quatre canons, pour se rendre en différens ports d'Angleterre. J'aillai croiser sur son passage, et je la découvris à la vue du cap Lézard. La mer étoit trop agitée, et le vent trop fort pour hazarder de les aborder, d'un autre côté les ennemis étoient si supérieurs en artillerie, qu'il y auroit eu de la témérité à prétendre de les réduire par le canon. Cependant je considérai que pareilles occasions ne se rencontrant pas fréquemment, il falloit les saisir, quand elles se présentoient; que la fortune aidoit souvent la valeur un peu téméraire; et qu'enfin le vent pourroit s'appaiser pendant l'action.

Ces réflexions faites, je fis signal à l'*Astrée* de donner dans la flotte; et je m'avançai avec l'*Achille*, l'*Amazone*, et la *Gloire*, pour livrer le combat aux trois vaisseaux qui m'attendoient en ligne au

vent de leur flotte. Je donnai en passant ma bordée de canon, et de mousqueterie au vaisseau de l'arrière du commandant ; et poussant ma pointe, j'abordai ce dernier de long en long. L'agitation des vagues ne me permit pas de jeter un seul homme à son bord ; et même les deux vaisseaux abordés se séparèrent, malgré mes précautions. Je revins jusqu'à trois fois tenter cet abordage, sans pouvoir y tenir, ni faire sauter personne de mon équipage dans ce vaisseau ; mais le feu de mon canon, de ma mousqueterie, et d'un très-grand nombre de grenades, fut exécuté si vivement, que ses ponts et ses gaillards furent couverts de morts, et même abandonnés ; ces vergues de misaine et de petit hunier coupées ; en un mot, je le mis hors d'état de manœuvrer et de se défendre.

Dans cet intervalle, l'*Amazone* et la *Gloire* combattoient de leur côté les deux autres vaisseaux Anglois : elles étoient trop foibles pour les aborder par un si mauvais temps, sans courir un risque évident de périr. Ce combat d'ailleurs étoit trop désavantageux pour elles au canon ; aussi furent-elles fort maltraitées, et elles l'auroient été bien davantage, si je ne les avois secourues par intervalles, en partageant mon feu sur les vaisseaux qui les combattoient. Cette attention ne put empêcher que la *Gloire* ne demeurât tout à fait désarmée, avec perte d'un grand

nombre d'hommes. M. de la Jaille qui la commandoit, vint me passer à poupe, et me pria de le couvrir, afin qu'il pût travailler à se rétablir.

Je n'étois guere moins maltraité, ayant reçu entr'autres un boulet qui traversoit ma soute aux poudres, lesquelles commençoient à se mouiller. L'inquiétude que j'en devois avoir, ne m'empêcha pas de répondre à mon camarade qu'il eût à se placer à une portée de fusil sous le vent de mon vaisseau, et qu'il pourroit travailler en sûreté à se bien rétablir. En effet, les trois vaisseaux ennemis étoient battus et délabrés, de façon à n'en devoir rien craindre. Comme l'*Amazone* me parut encore en assez bon état, je fis signal à M. le chevalier de Courserac qui la montoit, de donner dans la flotte. Il le fit et amarina cinq bons vaisseaux chargés de tabac, sans que les vaisseaux de guerre ennemis osassent faire aucun mouvement pour l'en empêcher. J'étois à demi portée de canon d'eux, avec la frégate la *Gloire*, prêt à donner dessus, s'ils avoient branlés. J'eus même l'audace de faire baisser les voiles à quatorze navires marchands de leur flotte que je plaçai entre la *Gloire* et moi, à dessein de les amariner aussitôt que nos chaloupes, criblées de coups de canon, pourroit se trouver un peu rajustés. Mais il survint tout à coup un si violent orage, que la *Gloire* en fut démâ-

tée , et mon vaisseau couché le plat bord à l'eau , en danger évident d'être abymé , si les écoutes de mes huniers ne s'étoient pas rompues. Au moyen de cet incident les quatorze vaisseaux que j'avois à ma disposition , ne balancerent pas à arriver vent arriere sur la côte d'Angleterre , et passerent sous mon beaupré , sans que je pusse les en empêcher. Les trois vaisseaux de guerre les imiterent ; et ce qu'il y eut de plus fâcheux , c'est que l'*Astrée* , qui dès le commencement avoit donné dans la flotte , avoit brisé sa chaloupe en la mettant à la mer , et n'avoit pu , à cause de la grosse vague , aborder une seule de plusieurs prises qu'elle avoit arrêtées , ainsi ces prises n'étant pas amarinéés , profiterent de l'orage , et se sauverent avec les autres. Après ce combat , la tempête devint encore plus affreuse , et nous sépara tous. Deux de nos prises arriverent à Saint-Malo avec l'*Amazonne* et l'*Astrée* ; une autre se sauva dans Calais ; et deux firënt naufrage sur la côte d'Angleterre. Je fus aussi sur le point de périr , et j'eus toutes les peines du monde à gagner le port de Brest , avec la frégate la *Gloire* , tous deux en fort mauvais état.

Après les y avoir fait raccommoder , nous retournâmes en croisiere à l'entrée de la manche , et nous y vîmes , comme la nuit se formoit , un gros vaisseaux qui pouroit , vent arriere , vers les côtes

d'Espagne. J'observai sa manœuvre , et réglant les miennes dessus , je le joignis à onze heures du soir ; je le conservai toute la nuit , et mis un feu à poupe , afin que la *Gloire* , qui n'alloit pas si bien que mon vaisseau , ne me perdît pas de vue. Dès que le jour parut , je m'avançai sur ce vaisseau étranger , il abora pavillon Anglois ; et ayant établi une batterie de six canons à l'arrière de sa poupe , j'en essayai plusieurs décharges , qui tuèrent quantité de mes gens , et incommodèrent fort mes mâts et mes voiles , parce que fuyant toujours , et allant aussi-bien que moi , je fus assez long-temps sans pouvoir le joindre à portée du pistolet. Quand il me vit prêt à l'aborder , il brasseyait tout d'un coup les voiles de l'arrière ; et bordant son artimon , poussa son gouvernail à venir au vent , dans la vue de mettre mon beau-pré dans ses grands haubans. Attentif à sa manœuvre et à son gouvernail , je fis orienter mes voiles avec la même promptitude , et venant aussi tout d'un coup au vent , j'évitai cet abordage dangereux , et je l'abordai lui même de long en long. Mes grappins furent accrochés au milieu de nos bordées de canon , de mousqueterie et de grenades , et ce vaisseau fut enlevé en moins de trois quarts-d'heure ; mais par le mouvement qu'il avoit fait de mettre mon beau-pré dans ses haubans , et par celui que j'avois fait moi-même pour

l'éviter, il étoit arrivé que les deux vaisseaux, en présentant le côté au vent, avoient plié davantage, de maniere que tous les canons se trouverent pointées à couler bas ; et mes cannoniers n'ayant pas le temps d'en laisser tomber la culasse, tous leurs coups donnerent dans la carene du vaisseau ennemi. Quand son pavillon fut baissé, je fis pousser au large ; et un instant après il vint passer à ma poupe, pour m'avertir qu'il alloit couler bas, si je ne lui envoyois un prompt secours. Je fis mettre sur-le-champ la chaloupe à la mer, avec deux bons officiers, et un nombre suffisant de calfats et de charpentiers pour sauver ce vaisseau, qui étoit de soixante canons, et tout neuf : il s'appeloit le *Bristol*.

Dans ce même instant la *Gloire* me joignit, et se mit en devoir d'envoyer aussi sa chaloupe ; mais au milieu de cette occupation, il parut tout d'un coup une escadre de quatorze vaisseaux de guerre Anglois à trois lieues sur nous, avec tant de vitesse, que je n'eus pas le temps de retirer mes gens du *Bristol* ; il fut dans un moment entouré d'ennemis, et coula bas au milieu d'eux. La moitié des François et des Anglois qui étoient dedans fut noyée, le reste fut sauvé par les chaloupes des Anglois. M. de Sabrevois, premier lieutenant de mon vaisseau, officier plein de mérite, fut du nombre des mal-

heureux ; et MM. de Cussy et de Noilles , enseignes , se sauverent à la nage. Outre cette perte , j'eus dans cette action quatre-vingt hommes hors de combat ; V. de la Harteloire , fils du lieutenant général de ce nom , jeune homme plein de valeur , fut tué en se présentant des premiers à l'abordage , et il y eut encore deux autres officiers blessés.

Du moment que j'eus connoissance de cette escadre , j'arrivai vent arriere avec la *Gloire* ; mes mâts et mes voiles étoient fort maltraités , mes deux vergues de civadiere brisées , mon grand mât de hune percé de deux boulets , et mes basses voiles si hachées , que je fus obligé de les charger , en présence des ennemis. Ils nous joignirent bientôt à portée du canon ; M. de la Jaille , qui connoissoit la situation où sa frégate alloit le mieux , jugea à propos de prendre chasse entre les deux escoutes. La connoissance que j'avois aussi de mon vaisseau , m'engagea à tenir un peu le vent. Notre sort fut bien différent tout délabré que j'étois , j'eus le bonheur d'échapper aux ennemis ; mais trois ou quatre de leurs vaisseaux les plus vîtes joignirent la *Gloire* ; M. de la Jaille résista jusqu'à l'extrémité , et remplit tous ses devoirs avec sa valeur ordinaire : il fut enfin contraint de céder à des forces si supérieures. Le lendemain de ce combat et de cette chasse , je trouvai une frégate
angloise

angloise qui sortoit de la Manche, je m'en rendis maître, et la conduisis dans le port de Brest, où je désarmai.

A peu près dans ce tems-là le feu roi, satisfait de la continuation de mon zele, se porta de lui-même à nous accorder, à mon frere et à moi, des lettres de noblesse les plus distinguées, et cette grace nous fit d'autant plus de plaisir, que nous n'osions presque plus nous y attendre. Nous avions même pris des mesures pour recouvrer des titres et des papiers, que mon frere avoit été obligé de laisser en s'enfuyant avec précipitation de Malaga en Espagne, où il étoit consul de France, lors de la déclaration de la guerre en 1689. Ce consulat avoit été possédé de pere en fils par ma famille pendant plus de deux cents ans; et nous nous flattions de trouver dans ces papiers de quoi prouver et faire renaître la noblesse de notre extraction dont j'avois souvent entendu parler dans mon enfance. Quoi qu'il en soit, la bonté du roi nous épargna des soins, peut-être inutiles; et nous nous tenons plus glorieux, mon frere et moi, d'avoir pu mériter notre noblesse de la bonté d'un si grand monarque, que si nous la devions à nos ancêtres, d'autant plus que sa majesté voulut qu'on insérât dans ces lettres les services de mon frere, et la plupart des miens. Je ne tardai pas à me rendre auprès d'elle, pour lui en rendre

H

mes très-humbles actions de grace , et pour avoir l'honneur de lui faire en même tems ma cour ; mais cela ne m'empêcha pas de faire armer le *Jason* , l'*Amazone* et l'*Astrée* , sous le commandement de M. de Courserac , qui s'en acquitta fort dignement , fit plusieurs prises et revint désarmer à Brest.

Mon séjour à Versailles ne fut pas long. J'étois persuadé qu'en chargeant les ennemis du roi , je lui faisois infiniment mieux ma cour , qu'en faisant le personnage de courtisan , auquel je n'étois pas propre ; ainsi je pris congé de sa majesté , et je retournai à Brest , où je fis armer le *Lys* , l'*Achille* , la *Dauphine* , le *Jason* et l'*Amazone*. Je montai le *Lys* ; et les quatre autres furent montés par M. le comte d'Aquien , M. le chevalier de Courserac , M. de Courserac l'ainé , et M. de Kerguelin.

J'avois reçu avis que cinq vaisseaux Anglois , venant des Indes orientales , devoient aborder à la côte d'Irlande , sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre de soixante-dix canons. La richesse immense de ces cinq vaisseaux avoit porté l'amirauté d'Angleterre à en faire partir deux autres de soixante-six canons chacun , pour aller au-devant d'eux. Je mis à la voile avec ces instructions , et j'établis ma croisière un peu au large de la côte d'Irlande. Je ne tardai pas à y rencontrer un des vais-

(1710) *de du Guay-Trouin.* 171
seaux dépêchés par l'amiral d'Angleterre ;
je le joignis avant qu'aucun de mes ca-
marades pût arriver à sa portée , et je
m'en rendis maître en moins d'une heure
de combat. Ce vaisseau , nommé le *Glo-*
cester , que je trouvai effectivement monté
de soixante - six canons , comme on me
l'avoit marqué , étoit tout neuf , et com-
me il alloit fort bien , il me parut propre
à croiser avec nous. Je choisis , pour le
commander , M. de Nogent , capitaine
en second sur mon vaisseau , officier de
mérite et de valeur , s'il en fût jamais ,
et je le fis armer d'un bon nombre d'offi-
ciers , et de soldats et de matelots , afin
qu'il fût en état de combattre avec nous
dans l'occasion. J'avois trouvé dans ce
vaisseau les instructions de l'amiral d'An-
gleterre touchant sa destination.

Peu de jours après je vis son camarade ,
que je poursuivis , et qui se sauva à la fa-
veur de la nuit. Ce début me fit espérer
que ces riches vaisseaux des Indes ne m'é-
chapperoient pas ; mais j'eus le malheur
de tomber malade d'une dyssenterie qui
me mit à l'extrémité. Pour comble d'in-
fortune , nous essuyâmes pendant quinze
jours un brouillard si épais , que tous les
vaisseaux de l'escadre ne se voyant plus ,
étoient obligés de se conserver par des
signaux continuels de canons , de fusils ,
de cloches et de tambours. Les vaisseaux
des Indes furent assez heureux pour passer

H 2

justement dans ce tems-là , de sorte que nous n'en eûmes aucune connoissance. Le pressentiment que j'en avois , me tourmentoit encore plus que mon mal. Dès que ce malheureux brouillard fut dissipé , je courus à toutes voiles sur les côtes d'Irlande , et j'arrivai précisément à la vue du cap de Clare , le même jour que les vaisseaux des Indes atterreioient à cette côte. Nous les vîmes du haut de nos mâts, qui entroient dans les ports de Cork et de Kingsal. Il étoit même resté de l'arrière d'eux un vaisseau de guerre de trente-six canons, que le *Jason* approcha à la portée du canon ; il lui tira plusieurs bordées , sans pouvoir l'empêcher de se réfugier parmi les écueils , qui nous étoient inconnus , et de pénétrer dans le fond d'un port , dont l'entrée paroissoit très-dangereuse. Tant de contre - tems nous ayant fait manquer une si belle occasion , le reste de la campagne se passa à peu près de même ; je fis seulement une prise chargée de tabac , et mes vivres étant finis , j'allai désarmer à Brest. On m'y débarqua mourant , et je fus très-long-tems sans pouvoir me rétablir ; enfin la nature surmonta le mal , et me remit en état d'aller à Versailles pour y faire ma cour au roi.

Ce fut dans ce voyage que je commençai à former une entreprise sur la colonie de Rio-Janeiro , l'une des plus riches et des plus puissantes du Brésil , M. du Clerc ,

capitaine de vaisseau , avoit déjà tenté cette expédition avec cinq vaisseaux du roi , et environ mille soldats des troupes de la marine , mais ces forces n'étant pas à beaucoup près , suffisantes pour exécuter un tel projet , il y étoit demeuré prisonnier avec six ou sept cents hommes , le surplus avoit été tué à l'assaut qu'il avoit donné à la ville et aux forteresses de Rio-Janeiro.

Depuis ce tems-là , le roi de Portugal en avoit fait augmenter les fortifications , et y avoit envoyé en dernier lieu quatre vaisseaux de guerre de cinquante-six à soixante-quatorze canons , et trois frégates de trente-six à quarante canons , chargés d'artilleries , de munition de guerre , et de cinq régimens composés de soldats choisis , sous le commandement de dom Gaspard d'Acosta , afin de mettre cet important pays absolument hors d'insulte.

Les nouvelles par lesquelles on avoit appris la défaite de M. du Clerc et de ses troupes , disoient que les Portugais ; insolens vainqueurs , exerçoient envers ces prisonniers toutes sortes de cruautés , qu'ils les faisoient mourir de faim et de misere dans des cachots , et même que M. du Clerc avoit été assassiné , quoiqu'il se fût rendu à composition. Toutes ces circonstances , jointes à l'espoir d'un butin immense , et sur-tout à l'honneur qu'on pouvoit acquérir dans une entreprise si

difficile, firent naître dans mon cœur le desir d'aller porter la gloire des armes du roi jusque dans ces climats éloignés, et d'y punir l'inhumanité des portugais par la destruction de cette florissante colonie. Je m'adressai pour cela à trois de mes meilleurs amis, qui de tout tems m'avoient aidé de leurs bourses et de leurs crédit dans les différentes expéditions que j'avois formées. C'étoit M. de Coulange, aujourd'hui maître-d'hôtel ordinaire du roi, et contrôleur-général de la maison de sa majesté; MM. de Beauvais et de la Sandre-le-Fer, de Saint-Malo, tous trois fort estimés et très-accrédités. Je leur confiai mon entreprise, et les engageai à être directeurs de cet armement. Mais l'importance et l'étendue de l'expédition exigeant des fonds très-considérables, nous fûmes obligés de nous confier à trois autres riches négocians de Saint-Malo, qui étoient MM. de Belle-Isle-Pepin, de l'Epine-Danican, et de Chapelaine; ce qui faisoit, y compris mon frere, sept directeurs. Je leur fis voir un état des vaisseaux, des officiers, des troupes, des équipages, des vivres, et de toutes les munitions nécessaires, suivant lequel la mise hors de cet armement, non compris les salaires payables au retour, devoit monter à douze cents mille livres.

M. de Coulange vint me joindre à Versailles; afin d'arrêter un traité en for-

(1711) de du Guay-Trouin. 175
me, et d'obtenir du ministre les conditions essentiellement nécessaires au succès de mon projet. Il eut besoin d'une patience à l'épreuve, et d'une grande dextérité, pour lever toutes les difficultés qui s'y opposoient. A la fin, y il réussit ; et M. le comte de Toulouse, amiral de France, ne dédaigna pas d'y prendre un assez gros intérêt ; en sorte que sur le compte que ce prince et M. de Pontchartrain en rendirent au roi, sa majesté l'approuva, et voulut bien me confier ses vaisseaux et ses troupes, pour aller porter le nom françois dans un nouveau monde.

Aussi - tôt que cette résolution eut été prise, nous nous rendîmes à Brest, mon frere et moi, et nous y fîmes diligemment équiper les vaisseaux le *Lys* et le *Nagnanime*, de soixante-quatorze canons chacun ; le *Brillant*, l'*Achille*, et le *Glorieux*, tous trois de soixante-six canons ; la frégate l'*Argonaute*, de quarante-six canons ; l'*Amazone* et la *Bellone*, autres frégates, de trente-six canons chacune ; la *Bellone* étoit équipée en galiote avec deux gros mortiers, l'*Astrée*, de vingt-deux canons, et la *Concorde*, de vingt. Cette dernière étoit de quatre-cents tonneaux, et devoit servir de vivandier à la suite de l'escadre ; elle étoit principalement chargée de futailles pleines d'eau.

Je choisis pour monter les vaisseaux, M. le chevalier de Goyon, M. le che-

H 4

valier de Courserac, M. le chevalier de Beauve, M. de la Jaille, et M. le chevalier de Bois-de-la-Motte. M. de Kerguelin monta la frégate l'*Argonaute*, et les trois autres furent confiées à M. de Chenais-le-Fer, de Rogon, et de Pradel-Daniel, tous trois de Saint-Malo, et parens des principaux directeurs de l'armement.

Je fis en même tems armer à Rochefort le *Fidèle*, de soixante canons, sous le commandement de M. de la Moinerie-Miniac, sous prétexte d'aller en course, comme il lui étoit ordinaire. L'*Aigle*, frégate de quarante canons, y fut aussi équipée et montée par M. de la Maré-Deccan, comme pour aller aux îles de l'Amérique; et je fis préparer sous main deux traversiers de la rochelle, équipés en galiotes, avec chacun deux mortiers.

Le vaisseau le *Mars*, de cinquante-six canons, fut pareillement armé à Dunkerque, et monté par M. de la Cité-Danican, sous prétexte d'aller en course dans les mers du nord, comme il faisoit ordinairement; me servant pour tous ces armemens de personnes que je faisois agir indirectement.

Je donnai toute mon attention à faire préparer de bonne heure, avec tout le secret possible, les vivres, les munitions, tentes, outils, enfin tout l'attirail nécessaire pour camper, et pour former un

(1711) *de du Guay-Trouin.* 177

siège. J'eus soin aussi de m'assurer d'un bon nombre d'officiers choisis , pour mettre à la tête des troupes , et pour bien armer tous ces vaisseaux. M. de Saint-Germain , major de la marine à Toulon , fut nommé par la cour pour servir de major sur l'escadre ; son activité jointe à son intelligence , me fut d'un secours infini pendant cette expédition.

Indépendamment de ces préparatifs , et de tous les vaisseaux que nous faisons armer , mon frere et moi , nous engageâmes deux autres de Saint-Malo , qui étoient relâchés aux rades de la rochelle , le *Chancelier* , de quarante canons , monté par M. Danican - du - Rocher , et la *Glorieuse* , de trente , par M. de la Perche. Les soins que nous prîmes pour accélérer toutes choses , furent si vif et si bien ménagés , que malgré la disette où étoient les magasins du roi , tous les vaisseaux de Brest et de Dunkerque se trouverent prêts à mettre à la voile dans deux mois , à compter du jour de mon arrivée à Brest.

J'avois eu avis qu'on travailloit en Angleterre à mettre en mer une forte escadre ; et ne doutant pas que ce ne fût pour venir me bloquer dans la rade de Brest , je changeai le dessein où j'étois d'y attendre le reste de mon escadre , en celui de l'aller joindre aux rades de la Rochelle , ne voulant pas même donner à mes vais-

H 5

seaux le tems d'être entièrement prêts. En effet , je mis à la voile le trois du mois de juin ; et deux jours après il parut à l'entrée du port de Brest une escadre de vingt vaisseaux de guerre anglois , dont quelques-uns s'avancerent jusque sous les batteries , et prirent deux bateaux de pêcheurs , qui les imformèrent de ma sortie ; d'où il est aisé de juger que sans l'extrême diligence qui fut apportée à cet armement , et le parti que je pris de mettre tout d'un coup à la voile , l'entreprise étoit échouée.

J'arrivai le sixieme aux rades de la rochelle ; j'y trouvai le *Fidelle* , les deux traversiers à bombes , et les deux frégates de Saint-Malo prêtes à me suivre.

Le neuvieme du mois je mis à la voile avec tous les vaisseaux rassemblés , à l'exception de la frégate l'*Aigle* , qui avoit besoin d'un soufflage pour être en état de tenir la mer ; je lui donnai rendez-vous à l'une des îles du Cap-Verd , où je devois , suivant les mémoires que l'on m'avoit donnés , faire aisément de l'eau et trouver des rafraîchissemens.

Le vingt-un , je fis une petite prise angloise sortant de Lisbonne , que je jugeai propre à servir à la suite de l'escadre.

Le deux juillet , je mouillai à l'île Saint-Vincent , l'une de celles du Cap-Verd , où la frégate l'*Aigle* vint me rejoindre. J'y trouvai beaucoup de difficulté à faire de l'eau , et très-peu d'apparence d'y

avoir des rafraîchissemens ; ainsi je remis à la voile le sixieme , avec le seul avantage d'avoir mis toutes les troupes à terre , et de leur avoir fait connoître l'ordre et le rang qu'elles devoient observer à la descente.

Je passai la ligne le onze du mois d'août , après avoir essuyé pendant plus d'un mois des vents si contraires et si frais , que tous les vaisseaux de l'escadre , les uns après les autres , démârerent de leur mât de hune.

Le dix-neuf , j'eus connoissance de l'île de l'Ascension , et le vingt-sept me trouvant à la hauteur de la Baye de tous les saints , j'assemblai un conseil , dans lequel je proposai d'y aller prendre ou brûler , chemin faisant , ce qui s'y trouveroit de vaisseaux ennemis ; pour cette effet , je me fis rendre compte de la quantité d'eau qui restoit dans tous les vaisseaux de l'escadre ; mais il s'en trouva si peu , qu'à peine suffisoit elle pour nous rendre à Rio-Janeiro ; aussi il fut décidé que nous continuerions notre route pour aller en droiture à notre destination.

Le onze septembre on trouva fond , sans avoir cependant connoissance de terre. Je fis mes remarques là-dessus , et sur la hauteur que l'on avoit observée ; après quoi profitant d'un vent frais , qui s'éleva à l'entrée de la nuit , je fis forcer de voiles à tous les vaisseaux de l'escadre , malgré la brune et le mauvais tems , afin d'arri-

ver , comme je fis , à la pointe du jour , précisément à l'entrée de la baye de Rio-Janeiro. Il étoit évident que le succès de cette expédition dépendoit de la promptitude , et qu'il ne falloit pas donner aux ennemis le tems de se reconnoître. Sur ce principe , je ne voulus pas m'arrêter à envoyer à bord de tous les vaisseaux les ordres que chacun devoit observer en entrant , les momens étoient trop précieux : j'ordonnai donc à M. le chevalier de Gourserac , qui connoissoit un peu l'entrée de ce port , de se mettre à la tête de l'escadre , et MM. de Goyon et de Beauve , de le suivre. Je me mis après eux , me trouvant de cette façon dans la situation la plus convenable pour observer ce qui se passoit à la tête et la queue , et pour y donner ordre. Je fis en même tems signal à MM. de la Jaille et de la Moinerie-Miniac , et ensuite à tous les capitaines de l'escadre , suivant le rang et la force de leurs vaisseaux , de s'avancer les uns après les autres. Ils exécuterent cet ordre avec tant de régularité , que je ne puis assez élever leur valeur et leur bonne conduite : je n'en excepte pas même les maîtres des deux traversiers , et de la prise angloise , qui sans changer de route , essuyerent le feu continuel de toutes les batteries , tant est grande la force du bon exemple. M. le chevalier de Courserac , sur-tout , se couvrit dans cette journée d'une gloire écla-

tante par sa bonne manœuvre , et par la fierté avec laquelle il nous fraya le chemin, en essuyant le premier feu de toutes les batteries.

Nous forçâmes donc de cette manière l'entrée de ce port , qui étoit défendue par une quantité prodigieuse d'artillerie , et par les quatre vaisseaux et les trois frégates de guerre , que j'ai marqué ci-dessus avoir été envoyés par le roi de Portugal pour la défense de la place. Ils s'étoient tous traversés à l'entrée du port ; mais voyant que le feu de leur artillerie , soutenu de celui de tous leurs forts , n'avoit pas été capable de nous arrêter , et que nous allions bientôt être à portée de les aborder et de nous emparer d'eux , ils prirent le parti de couper leurs cables, et de s'échouer sous les batteries de la ville. Nous eûmes dans cette action environ trois cents hommes hors de combat ; et afin qu'on puisse juger sainement du mérite de cette entrée, j'exposerai ici quelle est la situation de ce port , et j'y joindrai celle de la ville et de ses forteresses.

La baie de Rio-Janeiro est fermée par un goulet , d'un quart plus étroit que celui de Brest : au milieu de ce détroit est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée du fusil des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite est le fort de Sainte-Croix ,

garni de quarante-huit gros canons , depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de balle , et une autre batterie de huit pieces , qui est un peu en dehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean , et deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canons qui font face au fort de Sainte-Croix.

Au dedans , à l'entrée à droite , est le fort de Notre-Dame de Bon-Voyage , situé sur une presqu'île , et muni de seize pieces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balle.

Vis-à-vis est le fort de Villegagnon , où il y a vingt pieces du même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théodose , de seize canons , qui battent la plage. Les Portugais y ont fait une demi-lune.

Après tous ces forts on voit l'île des Chevres , à portée du fusil de la ville , sur laquelle est un fort à quatre bastions , garni de dix pieces de canon , et sur un plateau au bas de l'île , une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette île , à une des extrémités de la ville , est le fort de la Miséricorde , muni de dix-huit pieces de canon , qui s'avance dans la mer ; il y a encore d'autres batteries de l'autre côté de la rade , dont je n'ai pas retenu le nom : enfin les Portugais avertis , avoient placé du canon , et élevé des retranchemens par-tout où

ils avoient cru qu'on pouvoit tenter une descente.

La ville de Rio-Janeiro est bâtie sur le bord de la mer , au milieu de trois montagnes qui la commandent , et qui sont couronnées de forts et de batteries. La plus proche , en entrant , est occupée par les jésuites ; celle qui est à l'opposite , par les bénédictins , et la troisieme par l'évêque du lieu.

Sur celle des jésuites est le fort de Saint-Sébastien , garni de quatorze pieces de canon , et de plusieurs pierriers : un autre fort nommé Saint - Jacques , garni de douze pieces de canon , et le troisieme , nommé de Sainte-Aloysie , garni de huit , et outre cela une batterie de douze autres pieces de canon.

La montagne occupée par les bénédictins est aussi fortifiée de bons retranchemens , et de plusieurs batteries qui voient de tous côtés.

Celle de l'évêque , nommée la Conception , est retranchée par une haie vive , et munie , de distance en distance , de canons qui en occupent le pont.

La ville est fortifiée par des redans et par des batteries dont les feux se croisent ; du côté de la plaine elle est défendue par un camp retranchée , et par un bon fossé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens , il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cents hommes en

bataille. C'étoit en cet endroit que les ennemis tenoient le fort de leurs troupes qui consistoient en douze ou treize mille hommes au moins , en y comprenant cinq régimens de troupes réglées , nouvellement amenées d'Europe par dom Gaspard d'Acosta , sans compter un nombre prodigieux de Noirs disciplinés.

Surpris de trouver cette place dans un état si différent de celui dont on m'avoit flatté , je cherchai à m'instruire de ce qui pouvoit y avoir donné lieu , et j'appris que la reine Anne d'Angleterre avoit fait partir un paquebot , pour donner avis de mon armement au roi de Portugal , lequel n'ayant aucun vaisseau prêt pour en aller porter la nouvelle au Brésil , avoit dépêché le même paquebot pour Rio-Janeiro , et que le hazard l'avoit si bien favorisé , qu'il y étoit arrivé quinze jours avant moi. C'est sur cet avertissement que le gouverneur avoit fait de si grands préparatifs.

Toute la journée s'étant passée à forcer l'entrée du port , je fis avancer pendant la nuit , la galiote et les deux traversiers à bombes , pour commencer à bombarder ; et à la pointe du jour , je détachai M. le chevalier de Goyon avec cinq cents hommes d'élite , pour aller s'emparer de l'île des Chevres. Il l'exécuta dans le moment , et en chassa les Portugais si brusquement , qu'à peine eurent-ils le tems d'enclouer

quelques pieces de leurs canons. Ils coulerent à fond , en se retirant , deux gros navires marchands , entre la montagne des Bénédictins et l'île des Chevres , et firent sauter en l'air deux de leurs vaisseaux de guerre , qui étoient échoués sous le fort de la Miséricorde. Ils voulurent en faire autant d'un troisieme , échoué sous la pointe de l'île des Chevres ; mais M. le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes commandées par MM. de Vauréal et de Saint-Osman , lesquels , malgré tout le feu des batteries de la place et des forts , s'en rendirent maîtres , et y arborerent le pavillon du roi. Ils ne purent cependant mettre ce vaisseau à flot , parce qu'il s'étoit rempli d'eau par les ouvertures que le canon y avoit faites.

M. le chevalier de Goyon m'ayant rendu compte de la situation avantageuse de l'île des Chevres , j'allai visiter ce poste ; et le trouvant tel qu'il me l'avoit dit , j'ordonnai à MM. de la Rufiniere , de Kerguelin et Elian , officiers d'artillerie , d'y établir des batteries de canons et de mortiers. M. le marquis de Saint-Simon , lieutenant de vaisseau , fut chargé du soin de soutenir les travailleurs , avec un corps de troupes que je lui laissai : les uns et les autres y servirent avec tout le zele et toute la fermeté que je pouvois souhaiter , quoiqu'ils fussent exposés à un feu continu et très-vif de canon et de mousqueterie.

Cependant nos vaisseaux manquant d'eau , il n'y avoit pas un moment à perdre pour descendre à terre , et pour s'assurer d'une aiguade. J'ordonnai pour cet effet à M. le chevalier de Bauve , de faire embarquer la plus grande partie des troupes dans les frégates l'*Amazon*e , l'*Aigle* , l'*Astrée* et la *Concorde* , et je le chargeai de s'emparer de quatre vaisseaux marchands Portugais , mouillés près de l'endroit où je comptois faire ma descente. Cet ordre fut exécuté pendant la nuit si ponctuellement , que le lendemain matin notre débarquement se fit sans confusion et sans danger. Il est vrai que j'avois tâché d'en ôter la connoissance aux ennemis par d'autres mouvemens , et par de fausses attaques , qui attirerent toute leur attention.

Le quatorze septembre , toutes nos troupes , au nombre de deux mille deux cents soldats , et sept à huit cents matelots , armés et exercés , se trouverent débarqués , ce qui forma , y compris les officiers , les gardes de la marine , et les volontaires , un corps d'environ trois mille trois cents hommes. Nous avions , outre cela , près de cinq cents hommes atteints du scorbut , qui débarquerent en même temps : ils furent au bout de quatre ou cinq jours en état d'être incorporés avec le reste des troupes.

De tout cela joint ensemble , je composai trois brigades de trois bataillons

chacune, celle qui servoit d'avant-garde étoit commandée par M. le chevalier de Goyon ; celle de l'arrière-garde , par M. le chevalier de Courserac ; et je me plaçai au centre avec la troisième , dont je donnai le détail à M. le chevalier de Beauve. Je formai en même temps une compagnie de soixante caporaux , choisis dans toutes les troupes , avec un certain nombre d'aides-de-camp , de gardes de la marine , et de volontaires , pour me suivre dans l'action , et se porter avec moi dans tous les lieux où ma présence pourroit être nécessaire.

Je fis aussi débarquer quatre petits mortiers portatifs , et vingt gros pierriers de fonte , afin d'en former une espèce d'artillerie de campagne. M. le chevalier de Beauve inventa à ce sujet des chandeliers de bois à six pattes ferrées , qui se fichoient en terre , et sur lesquels les pierriers se plaçoient assez solidement. Cette artillerie marchoit dans le centre , au milieu du plus gros bataillon ; et quand on jugeoit à propos de s'en servir , le bataillon s'ouvroit.

Toutes nos troupes et toutes nos munitions étant débarquées , je fis avancer M. le chevalier de Goyon , et M. le chevalier de Courserac , tous deux à la tête de leurs brigades , pour s'emparer de deux hauteurs , d'où l'on découvroit toute la campagne , et une partie des mouvemens

qui se faisoient dans la ville. M. d'Auber-ville, capitaine des grenadiers de la brigade de Goyon, chassa quelques parties des ennemis, d'un bois où ils étoient embusqués pour nous observer, après quoi nos troupes camperent dans cet ordre. La brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardoit la ville. Celle de Courserac s'établit sur la montagne à l'opposite, et je me plaçai au milieu avec la brigade du centre. Par cette situation, nous étions à portée de nous soutenir les uns et les autres, et nous demeurions les maîtres du bord de la mer, où les chaloupes faisoient de l'eau et apportotent continuellement de nos vaisseaux les munitions de guerre et de bouche dont nous avions besoin. M. de Ricouart, intendant de l'escadre, avoit soin de ne nous en point laisser manquer, et de faire fournir tous les matériaux nécessaires à l'établissement de nos batteries.

Le quinze septembre, voulant examiner si je ne pourrois pas couper la retraite aux ennemis, et leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, j'ordonnai que toutes les troupes se missent sous les armes, et je les fis avancer dans la plaine, détachant, jusqu'à la portée du fusil de la ville, des partis qui tuèrent des bestiaux, et pillèrent des maisons, sans trouver d'opposition, et même sans que les ennemis fissent aucun mouvement. Leur

dessein étoit de nous attirer dans leurs retranchemens , qui étoient les mêmes où ils avoient engagé et défait M. du Clerc. Je pénétrai sans peine ce dessein , et voyant qu'ils continuoient d'être immobiles , je fis retirer les troupes en bon ordre. Cependant je donnai toute mon attention à bien reconnoître le terrain ; je la trouvai si impraticable , que quand j'aurois eu quinze mille hommes , il m'auroit été impossible d'empêcher ces gens-là de sauver leurs richesses dans les bois et dans les montagnes. Je fus encore mieux convaincu , lors qu'ayant remarqué un parti ennemi au pied d'une montagne , et ayant fait couler des troupes à droite et à gauche pour le couper , elles trouverent un marais et des broussailles qui les arrêterent tout court , et les forcèrent de revenir sur leurs pas.

Le seize , un de nos détachemens s'étant avancé , les ennemis firent jouer un fourneau avec tant de précipitation , qu'il ne nous fit aucun mal. Le même jour , je chargeai MM. de Beauve et de Blois d'établir une batterie de dix canons sur une presqu'île qui prenoit à travers les batteries et une partie des retranchemens de la hauteur des Bénédictins.

Le dix-sept , les ennemis brûlerent quelques magasins qu'ils avoient au bord de la mer , et qui étoient remplis de caisses de sucre , d'agrêts et de munitions.

Ils firent aussi sauter en l'air le troisieme vaisseau de guerre , qui étoit demeuré échoué sous les retranchemens des Bénédictins. Ils brûlerent aussi les deux frégates du roi de Portugal.

Dans l'intervalle de tous ces mouvemens , quelques pastis ennemis , connoissant les routes du pays , se coulerent le long des défilés et des bois qui bordoient notre camp ; et après avoir tenté quelques attaques du jour , ils surprirent pendant la nuit trois de nos sentinelles , qu'ils enleverent sans bruit. Il y eut aussi quelques-uns de nos maraudeurs qui tomberent entre leurs mains , cela leur fit naître l'idée d'un stratagème assez singulier.

Un Normand nommé du Bocage , qui dans les précédentes guerres avoit commandé un ou deux bâtimens François armés en course , avoit depuis passé au service du Portugal. Il s'y étoit fait naturaliser , et il étoit parvenu à monter de leurs vaisseaux de guerre ; il commandoit à Rio-Janeiro le second de ceux que nous y avons trouvés , après l'avoir fait sauter , il s'étoit chargé de la garde des retranchemens des Bénédictins. Il s'en acquitta si bien , et fit servir ses canons si à propos , que nos traversiers à bombe en furent très-incommodés , et plusieurs de nos chaloupes furent très-maltraitées ; une entr'autres , chargée de quatre gros canons de fonte , fut percée de deux boulets , et

elle alloit couler bas , si je ne m'en fusse apperçu par hazard , en revenant de l'île des Chevres , et si je ne l'avois pas prise à la remorque avec mon canot. Ce du Boscage voulant faire parler de lui , et gagner la confiance des Portugais , auxquels , comme François , il étoit toujours un peu suspect , imagina de se déguiser en matelot , avec un bonnet , un pourpoint , et des culottes goudronnées. Dans cet équipage , il se fit conduire par quatre soldats Portugais à la prison où nos maraudeurs et nos sentinelles enlevés étoient enfermés. On le mit aux fers avec eux ; et il se donna pour un matelot de l'équipage d'une des frégates de Saint-Malo , qui s'étant écarté de notre camp , avoit été pris par un parti Portugais. Il fit si bien son personnage , qu'il tira de nos pauvres François , trompés par son déguisement , toutes les lumières qui pouvoient lui faire connoître le fort et le foible de nos troupes ; sur quoi les ennemis prirent la résolution d'attaquer notre camp.

Ils firent pour cet effet sortir de leurs retranchemens , avant que le jour parût , quinze cents hommes de troupes réglées , qui s'avancerent , sans être découvertes , jusqu'au pied de la montagne occupée par la brigade de Goyon. Ces troupes furent suivies par un corps de milices qui se posta à moitié chemin de notre camp , à couvert d'un bois , et à portée de sou-

tenir ceux qui nous devoient attaquer.

Le poste avancé qu'ils avoient dessein d'emporter , étoit situé sur une éminence à mi-côte , où il y avoit une maison crenelée qui nous servoit de corps-de-garde ; et quarante pas au dessus regnoit une haie vive fermée par une barriere. Les ennemis firent passer , lorsque le jour commença à paroître , plusieurs bestiaux devant cette barriere. Un de nos sergens , et quatre soldats avides les ayant apperçu , ouvrirent , pour s'en saisir , la barriere , sans en avertir l'officier ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas , que les Portugais embusqués firent feu sur eux , tuerent le sergent et deux des soldats ; ils entrèrent ensuite et monterent vers le corps-de-garde ; M. de Liesta , qui gardoit ce poste avec cinquante hommes , quoique surpris et attaqué vivement , tint ferme , et donna le temps à M. le chevalier de Goyon d'y envoyer M. de Bouteville , aide major , avec les compagnies de M. de Droualin et d'Auberville. Il me dépêcha en même temps un aide-de-camp pour m'informer de ce qui se passoit ; et en attendant mes ordres , il fit mettre toute sa brigade sous les armes et prête à charger. A l'instant je fis partir deux cents gens à cheval par un chemin creux , avec ordre de prendre les ennemis en flanc , aussi-tôt qu'ils verroient l'action engagée , et je fis mettre toutes les autres troupes en mouvement.

ment. Je courus ensuite vers le lieu du combat avec ma compagnie de caporaux ; j'y arrivai assez à tems pour être témoin de la valeur et de la fermeté avec laquelle MM. de Liesta, de Droualin, et d'Auberville soutenoient sans s'ébranler, tous les efforts des ennemis. A l'approche des troupes qui me suivoient, ils se retirèrent précipitamment, en laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs soldats tués, et quantité de blessés. J'interrogeai ces derniers, et apprenant d'eux les circonstances que je viens de rapporter, je ne jugeai pas à propos de m'engager dans ce bois et dans ces défilés. Ainsi je fis faire halte aux grenadiers et à toutes les autres troupes qui étoient en marche. En prenant un autre parti, je donnois au milieu de l'embuscade, où le corps des milices étoit posté.

M. de Pontlo de Coëtlogon, aide-de-camp de M. le chevalier de Goyon, fut blessé en cette occasion, et nous eûmes trente soldats tués ou blessés. Ce même jour la batterie, dont j'avois laissé le soin à MM. de Beauve et de Blois, commença à tirer sur les retranchemens des Bénédictins.

Le dix-neuf, M. de la Ruffiniere, commandant de l'artillerie, me manda qu'il avoit sur l'île des Chevres, cinq mortiers, et dix-huit pièces de canon, de vingt-quatre livres de balle, prêtes à battre en

breche , et qu'il attendoit mes ordres pour démasquer les batteries , je crus qu'il étoit temps de sommer le gouverneur , et j'envoyai un tambour lui porter cette lettre :

“ Le roi mon maître , voulant , Mon-
» sieur , tirer raison de la cruauté exer-
» cée envers les officiers et les troupes
» que vous fîtes prisonniers l'année der-
» nière , et sa majesté étant bien informée
» qu'après avoir fait massacrer les chirur-
» giens , à qui vous aviez permis de des-
» cendre de ses vaisseaux pour panser les
» blessés , vous avez encore laissé périr de
» faim et de misere une partie de ce qui
» restoit de ces troupes , les retenant
» toutes en captivité , contre la teneur du
» cartel d'échange , arrêté entre les cou-
» ronnées de France et de Portugal. Elle
» m'a ordonné d'employer ses vaisseaux
» et ses troupes à vous forcer de vous
» mettre à sa discrétion , et de me rendre
» tous les prisonniers françois , comme
» aussi de faire payer aux habitans de cette
» colonie des contributions suffisantes
» pour les punir de leurs cruautés , et qui
» puissent dédommager amplement sa
» majesté de la dépense qu'elle a faite
» pour un armement aussi considérable.
» Je n'ai point voulu vous sommer de vous
» rendre , que je ne me sois vu en état de
» vous y contraindre , et de réduire votre
» pays et votre ville en cendres , si vous

(1711) *de du Guay-Trouin.* 195

» ne vous rendez à la discrétion du roi
» mon maître , qui m'a commandé de ne
» point détruire ceux qui se soumettront
» de bonne grace , et qui se repentiront
» de l'avoir offensé dans la personne de
» ses officiers et de ses troupes. J'apprends
» aussi , Monsieur , que l'on a fait assas-
» siner M. du Clerc , qui les comman-
» doit ; je n'ai point voulu user de repré-
» sailles sur les Portugais qui sont tombés
» en mon pouvoir ; l'intention de sa ma-
» jesté n'étant point de faire la guerre d'u-
» ne façon indigne d'un roi très-chrétien ;
» et je veux croire que vous avez trop
» d'honneur pour avoir eu part à cet hon-
» teux massacre ; mais ce n'est pas assez ,
» sa majesté veut que vous m'en nommiez
» les auteurs , pour en faire une justice
» exemplaire. Si vous différez d'obéir à sa
» volonté , tous vos canons , toutes vos
» barricades , ni toutes vos troupes ne
» m'empêcheront pas d'exécuter ses or-
» dres , et de porter le fer et le feu dans
» toute l'étendue de ce pays. J'attends ;
» Monsieur , votre réponse ; faites - la
» promptement et décisive ; autrement
» vous connoîtrez que , si jusqu'à présent
» je vous ai épargné , ce n'a été que pour
» m'épargner à moi-même l'horreur d'en-
» velopper les innocens avec les coup-
» ables. Je suis , Monsieur , etc.

Le gouverneur renvoya mon tambour
avec cette réponse :

„ J'ai vu , Monsieur , les motifs qui
„ vous ont engagé à venir de France en
„ ce pays. Quant au traitement des prison-
„ niers françois , il a été suivant l'usage
„ de la guerre ; il ne leur a manqué ni
„ pain de munition , ni aucun des autres
„ secours , quoiqu'ils ne le méritassent
„ pas , par la manière dont ils ont atta-
„ qué ce pays du roi mon maître , sans
„ en avoir de commission du roi très-
„ chrétien , mais faisant seulement la cour-
„ se. Cependant je leur ai accordé la vie
„ au nombre de six cents hommes , com-
„ me ces mêmes prisonniers le pourront
„ certifier. Je les ai garantis de la fureur
„ des noirs qui les vouloient tous passer
„ au fil de l'épée ; enfin , je n'ai manqué
„ en rien de tout ce qui les regarde , les
„ ayant traités suivant les intentions du
„ roi mon maître. A l'égard de la mort
„ de M. du Clerc , je l'ai mis , à sa solli-
„ citation , dans la meilleure maison de
„ ce pays , où il a été tué. Qui l'a tué ?
„ C'est ce qu'on n'a pu vérifier , quelques
„ diligences que l'on ait faites , tant de
„ mon côté que de celui de la justice. Je
„ vous assure que si l'assassin se trouve ,
„ il sera châtié comme il le mérite. En tout
„ ceci il ne s'est rien passé qui ne soit de
„ la pure vérité , telle que je vous l'expo-
„ se. Pour ce qui est de vous remettre ma
„ place , quelques menaces que vous me
„ fassiez , le roi mon maître me l'ayant

(1711) *de du Guay-Trouin.* 197

» confiée , je n'ai point d'autre réponse
» à vous faire , sinon , que je suis prêt à
» la défendre jusqu'à la dernière goutte
» de mon sang. J'espere que le Dieu des
» armées ne m'abandonnera pas dans une
» cause aussi juste que celle de la défense
» de cette place , dont vous voulez vous
» emparer , sur des prétextes frivoles , et
» hors de saison. Dieu conserve votre sei-
» gneurie. Je suis , Monsieur , etc. Signé
» Dom FRANCISCO DE CASTRO-MO-
» RAIS. »

Sur cette réponse , je résolus d'attaquer vivement la place , et j'allai avec M. le chevalier de Beauve tout le long de la côte , pour reconnoître les endroits par où nous pourrions le plus aisément forcer les ennemis. Nous remarquâmes cinq vaisseaux portugais , mouillés par des Bénédictins , qui me parurent propres à servir d'entrepôt aux troupes que je pourrois destiner à l'attaque de ce poste. Je fis avancer par précaution le vaisseau le *Mars* entre nos deux batteries et ces cinq vaisseaux , afin qu'il se trouvât tout porté pour les soutenir quand il en seroit question.

Le vingt , je donnai ordre au *Brillant* de venir mouiller près du *Mars*. Ces deux vaisseaux et nos batteries firent un feu continuel , qui rasa une partie des retranchemens , et je disposai toutes choses pour livrer l'assaut le lendemain à la pointe du jour.

Pour cet effet , aussi-tôt que la nuit fut fermée , je fis embarquer dans des chaloupes les troupes destinées à l'attaque des retranchemens des Bénédictins , avec ordre de s'aller loger , avec le moins de bruit qu'il seroit possible , dans les cinq vaisseaux que nous avions remarqués. Elles se mirent en devoir de le faire ; mais un orage qui survint , les ayant fait appercevoir , à la lueur des éclairs , les ennemis firent sur ces chaloupes un très-grand feu de mousqueterie. Les dispositions que j'avois vues dans l'air , m'avoient fait prévoir cet inconvenient , et pour y remédier , j'avois envoyé ordre , avant la nuit , au *Brillant* et au *Mars* , et dans toutes nos batteries , pointer de jour tous leurs canons sur les retranchemens , et de se tenir prêts à tirer dans le moment qu'ils verroient partir le coup d'une piece de la batterie où je m'étois posté. Ainsi , dès que les ennemis eurent commencé à tirer sur nos chaloupes , je mis moi-même le feu au canon qui devoit servir de signal , lequel fut suivi dans l'instant d'un feu général et continuel des batteries et des vaisseaux , qui joint aux éclats redoublés d'un tonnerre affreux , et aux éclairs qui se succédoient les uns aux autres , sans laisser presque aucun intervalle , rendoit cette nuit épouvantable. La consternation fut d'autant plus grande parmi les habitans , qu'ils crurent que j'allois leur donner assaut au milieu de la nuit.

Le vingt-un , à la petite pointe du jour , je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque du côté de la Conception ; et j'ordonnai à M. le chevalier de Goyon de filer le long de la côte avec sa brigade et d'attaquer les ennemis par un autre endroit. J'envoyai en même temps ordre aux troupes portées dans les cinq vaisseaux , de donner l'assaut aux retranchemens des Bénédictins.

Dans le moment que tout alloit s'ébranler , M. de la Salle , qui avoit servi à M. du Clerc d'aide-de-camp , et qui étoit resté prisonnier dans Rio-Janerio , parut , et vint me dire que la populace et les milices effrayées de notre grand feu , dès qu'il avoit commencé , et ne doutant point qu'il fût question d'un assaut général , avoient été frappé d'une terreur si grande , que dès ce temps-là même elles avoient abandonné la ville , avec une confusion , que la nuit et l'orage avoient rendue extrême , et que cette terreur s'étant communiquée aux troupes réglées , elles avoient été entraînées par le torrent ; mais qu'en se retirant , elles avoient mis le feu aux magasins les plus riches , et laissé des mines sur le fort des Bénédictins et des Jésuites , pour y faire périr du moins une partie de nos troupes. Qu'ayant vu de quelle importance il étoit de m'en avertir à temps , il n'avoit rien négligé pour cela ,

et qu'il avoit profité du désordre pour s'échapper.

Toutes ces circonstances qui me parurent d'abord incroyables, et qui pourtant se trouverent bien vraies, me firent presser ma marche. Je me rendis maître, sans résistance, mais avec précaution, des retranchemens de la Conception, et de ceux des Bénédictins; ensuite m'étant mis à la tête des grenadiers, j'entrai dans la place, et je m'emparai de tous les forts, et des autres postes qui méritoient attention. Je donnai en même temps ordre d'éventer les mines; après quoi j'établis la brigade de Courserac sur la montagne des Jésuites, pour en garder tous les forts.

En entrant dans cette ville abandonnée, je fus surpris de trouver d'abord sur ma route les prisonniers qui étoient restés de la défaite de M. du Clerc. Ils avoient dans la confusion brisé les portes de leurs prisons, et s'étoient répandus de tous côtés dans la ville pour piller les endroits les plus riches. Cet objet excita l'avidité de nos soldats, et en porta quelques-uns à se débander; j'en fis faire, sur-le-champ même, un châtiment sévère qui les arrêta; et j'ordonnai que tous ces prisonniers fussent conduits et consignés dans le fort des Bénédictins.

J'allois, après cela, rejoindre MM. de Goyon et de Beauve, auxquels j'avois laissé le commandement du reste des trou-

pes étant bien aise de conférer avec eux sur les mesures que nous avions à prendre, afin d'empêcher, ou tout au moins, afin de diminuer le pillage dans une ville ouverte, pour ainsi dire, de toutes parts. Je fis ensuite poser des sentinelles, et établir des corps-de-gardes dans tous les endroits nécessaires, et j'ordonnai que l'on fit jour et nuit des patrouilles, avec défense, sous la peine de la vie, aux soldats et aux matelots d'entrer dans la ville. En un mot, je négligeai aucune de toutes les autres précautions praticables : mais la fureur du pillage l'emporta sur la crainte du châtimement. Ceux qui composoient les corps-de-gardes et les patrouilles furent les premiers à augmenter le désordre pendant la nuit : en sorte que le lendemain matin les trois quarts des magasins et des maisons se trouverent enfoncés, les vins répandus, les vivres, les marchandises, et les meubles épars au milieu des rues et de la fange, tout enfin dans un désordre et dans une confusion inexprimable. Je fis, sans rémission, casser la tête à plusieurs qui se trouverent dans le cas du ban publié ; mais tous les châtimens réitérés n'étant pas capables d'arrêter cette fureur, je pris le parti, pour sauver quelque chose, de faire travailler les troupes, depuis le matin jusqu'au soir, à porter dans des magasins tous les effets que l'on put ramasser, et M. de Ricouart y plaça des

écrivains et des gens de confiance.

Le ving-trois, j'envoyai sommer le fort de Sainte-croix, qui se rendit.. M. de Beau-ville, aide-major général, en prit possession, ainsi que des forts de Saint-Jean et de Villeganon, et des autres de l'entrée. Il fit, par mon ordre, enclouer tous les canons de batteries qui n'étoient pas fermées.

Sur ces entrefaites, j'appris par différens noirs transfuges, que le gouverneur de la ville, et Dom Gaspard d'Acosta. Commandant de la flotte, avoient rassemblé leurs troupes dispersées, et qu'ils s'étoient retranchés à une lieue de nous, où ils attendoient un puissant secours des mines, sous la conduite de Dom Antoine d'Albuquerque, général d'un grand renom chez les Portugais. Ainsi je trouvai à propos de me précautionner contre eux. J'établis, pour cet effet, la brigade de Goyon à la garde des retranchemens qui regardoient la pleine, et je me plaçai avec la brigade du centre sur les hauteurs de la Conception, et des Bénédictins, me mettant par-là à portée de donner du secours à ceux qui en auroient besoin. La brigade de Courserac étoit déjà postée, comme je l'ai dit, sur la montagne des Jésuites.

Ayant l'esprit tranquille de ce côté-là, je donnai mon attention aux intérêts du roi, et à ceux des armateurs. Les Por-

tugais avoient sauvé leur or dans les bois , brûlé , ou coulé à fond leur meilleurs vaisseaux , et mis le feu à leurs magasins les plus riches , tout le reste étoit en proie à l'avidité des soldats , que rien ne pouvoit arrêter ; d'ailleurs il étoit impossible de garder cette place à cause du peu de vivres que j'avois trouvés , et de la difficulté de pénétrer dans les terres pour en recouvrer. Tout cela bien considéré , je fis dire au gouverneur ; que s'il tardoit de racheter sa ville par une contribution , j'allois la mettre en cendres , et en saper jusqu'aux fondemens. Afin de lui rendre même cet avertissement plus sensible , je détachai deux compagnies de grenadiers pour aller brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue à la ronde. Ils exécutèrent cet ordre ; mais étant tombés dans un corps de Portugais fort supérieur , ils auroient été taillés en pièces , si je n'eusse eu la précaution de les faire suivre par deux autres compagnies commandées par MM. de Brugnon et de Chéridan ; lesquels , soutenues de ma compagnie de caporaux , enfoncerent les ennemis , en tuèrent plusieurs , et mirent le reste en fuite. Leur commandant , nommé Amara , homme en réputation parmi eux , demeura sur la place , M. de Brugnon me présenta ses armes et son cheval , l'un des plus beaux que j'ai vu. Cet officier s'étoit fort distingué dans cette

action ; ils avoient , lui et M. de Chéridan , percé les premiers , la bayonnette au bout du fusil. Cependant comme je vis que l'affaire pouvoit devenir sérieuse , par rapport au voisinage du camp des ennemis , je fis avancer deux bataillons sous le commandement de M. le chevalier de Beauve. Il pénétra plus avant , brûla la maison qui servoit de demeure à ce commandant , et se retira.

Après cet échec , le gouverneur m'envoya le présidant de la chambre de justice , avec un de ses mestres-de-camp , pour traiter du rachat de la ville. Ils commencerent par me dire que le peuple les ayant abandonnés , pour transporter ses richesses bien avant dans les bois et dans les montagnes , il leur étoit impossible de trouver plus de six cents mille cruzades , encore demandoient-ils un assez long terme pour faire venir l'or appartenant au roi de Portugal , qu'ils disoient aussi avoir été porté très-loin dans les terres. Je rejetai la proposition , et congédiai ces députés , après leur avoir fait voir que je faisois ruiner tous les lieux que le feu ne pourroit pas entièrement détruire.

Ces gens partis , je n'entendis plus parler du gouverneur , j'appris au contraire par de negres déserteurs , que cet Antoine d'Albuquerque s'approchoit , et devoit le joindre incessamment avec un puissant secours , et qu'il lui avoit dépêché un ex-

près pour l'en avertir. Inquiet de cette nouvelle, je compris la nécessité où j'étois de faire un effort avant leur jonction, si je voulois tirer parti d'eux. Ainsi j'ordonnai que toutes mes troupes, que j'avois recrutées, d'environ cinq cents hommes, restés de la défaite de M. du Clerc, décampassent, et se missent en marche sans tambour, et à la sourdine, quand la nuit seroit un peu avancée. Cet ordre fut exécuté malgré l'obscurité et la difficulté des chemins, avec tant d'ardeur et de régularité, que je me trouvai à la pointe du jour, en présence des ennemis. L'avant-garde, commandée par M. le chevalier de Goyon, ne fit halte qu'à demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupoient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille; elles avoient été renforcées de douze cents hommes arrivés depuis peu du quartier de l'Isle-Grande. Je fis ranger tous nos bataillons en front de bannière, autant que le terrain put le permettre, prêt à leur livrer combat; et j'eus soin de faire occuper les hauteurs et les défilés, détachant en même tems divers petits corps pour aller faire un assez grand tour, avec ordre de tomber sur le flanc des ennemis, aussi-tôt qu'ils auroient connoissance que l'action seroit engagée.

Le gouverneur surpris, envoya un jésuite, homme d'esprit, avec deux de ses

principaux officiers , pour me représenter qu'il avoit offert pour racheter sa ville tout l'or dont il pouvoit disposer , et que dans l'impossibilité où il étoit d'en trouver davantage , tout ce qu'il pouvoit faire , étoit d'y joindre dix mille cruzades de sa propre bourse , cinq cents caisses de sucre , et tous les bestiaux dont je pourrois avoir besoin pour la subsistance de nos troupes. Que si je refusois d'accepter ces offres , j'étois le maître de les combattre , de détruire la ville et la colonie , et de prendre tel autre parti que je jugerois à propos.

J'assemblai le conseil là-dessus , lequel conclut unanimement que , si nous passions sur le ventre de ces gens-là , bien loin d'en tirer avantage , nous perdriens l'unique espoir qui nous restoit de les faire contribuer , et qu'il ne falloit pas balancer d'accepter cette proposition. J'en compris aussi la nécessité ; je me fis donner en conséquence sur-le-champ douze des principaux officiers pour ôtage ; et je pris une soumission de payer les cinq cents mille cruzades dans quinze jours , et de me fournir tous les bestiaux dont j'aurois besoin. On arrêta en même temps qu'il seroit permis à tous les marchands Portugais de venir à bord de nos vaisseaux et dans la ville , pour y racheter les effets qui leur conviendroient , en payant comptant

Le lendemain onze octobre , Dom

Antoine d'Albuquerque arriva au camp des ennemis, avec trois mille hommes de troupes réglées, moitié cavalerie et moitié infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avoit fait mettre l'infanterie en croupe, et il s'étoit fait suivre par plus de six mille noirs bien armés, qui arriverent le jour suivant. Ce secours, quoique venant un peu tard, étoit trop considérable pour que je ne redoublasse pas mes attentions; je me tins donc continuellement sur mes gardes, d'autant plus que les noirs qui se rendoient à nous, assuroient que malgré les ôtages livrés, les Portugais vouloient nous surprendre et nous attaquer pendant la nuit; mais cela ne m'empêcha pas de faire travailler à porter dans nos vaisseaux toutes les caisses de sucre, et à remplir nos magasins de ce que l'on put rassembler d'autres effets. La plus grande partie n'étant propre que pour la mer du Sud, auroit tombé en pure perte, si on les avoit apportés en France. La difficulté étoit d'avoir des bâtimens capables d'entreprendre un tel voyage; il ne s'en trouva qu'un seul, de six cents tonneaux, en état d'y aller, encore ne pouvoit-il contenir qu'une partie des marchandises; de manière que pour sauver le reste, nous jugeâmes à propos, M. de Ricouart et moi, d'y joindre la *Concorde*.

J'ordonnai en conséquence qu'on travaillât jour et nuit à charger ces deux

vaisseaux , et comme il restoit encore cinq cents caisses de sucre , je les fis mettre dans la moins mauvaise de nos prises , que chaque vaisseau contribua à équiper , et dont M. de la Ruffiniere prit le commandement ; les autres vaisseaux pris furent vendus aux Portugais , ainsi que les marchandises gâtées , dont on tira le meilleur parti que l'on put.

Le quatre novembre , les ennemis ayant achevé leur dernier paiement , je leur remis la ville , et fis embarquer les troupes , gardant seulement le fort de l'île des Chevres et celui de Villegagnon , ainsi que ceux de l'entrée , afin d'assurer notre départ.

Je fis ensuite mettre le feu au vaisseau de guerre portugais que l'on n'avoit pu relever , et à un autre vaisseau marchand que l'on n'avoit pas trouvé à vendre.

Dès le premier jour que j'étois entré dans la ville , j'avois eu un très-grand soin de faire rassembler tous les vases sacrés , l'argenterie et les ornemens des églises , et je les avois fait mettre , par nos aumôniers , dans de grands coffres , après avoir fait punir de mort tous les soldats ou matelots qui avoient eu l'impiété de les profaner , et qui s'en étoient trouvés saisis. Lorsque je fus sur le point de partir , je confiai ce dépôt aux jésuites , comme aux seuls ecclésiastiques de ce pays-là , qui m'avoient paru dignes de ma confiance ,

et je les chargeai de les mettre à l'évêque du lieu. Je dois rendre à ces pères la justice de dire qu'ils contribuèrent beaucoup à sauver cette florissante colonie, en portant le gouverneur à racheter sa ville, sans quoi je l'aurois rasée de fond en comble, malgré l'arrivée d'Antoine d'Albuquerque, et de tous ses noirs. Cette perte, qui auroit été irréparable pour le roi de Portugal, n'auroit été d'aucune utilité à mon armement.

Avant que de parler de mon retour en France, il est bien juste de témoigner ici que le succès de cette expédition est dû à la valeur des officiers en général, et à celle des capitaines en particulier; mais sur-tout à la fermeté et à la bonne conduite de MM. de Goyon, de Couserac, de Beauve et de Saint-Germain. Ces quatre officiers me furent d'une ressource infinie dans tout le cours de cette entreprise, et j'avoue, avec plaisir, que c'est par leur activité, par leurs conseils, que je suis parvenu à surmonter un grand nombre d'obstacles qui me paroisoient au-dessus de nos forces.

Le treize, toute l'escadre mit à la voile, et le même jour les bâtimens destinés pour la mer du Sud, partirent aussi, bien équipés de tout ce qui leur étoit nécessaire. J'embarquai sur nos vaisseaux un officier, quatre gardes de la marine, et près de cinq cents soldats, restant de l'aventure

de M. du Clerc ; tous les autres officiers avoient été envoyés à la baye de tous les Saints. J'avois formé la résolution de les y aller délivrer , et il est certain que je l'aurois exécutée , et même que j'aurois tiré de cette colonie une autre contribution , si je n'avois eu le malheur d'être cruellement traversé par les vents contraires pendant plus de quarante jours ; de sorte qu'il nous restoit à peine de vivres suffisamment pour nous conduire en France. Dans cette situation , il y auroit eu de la témérité , et même de la folie , à s'exposer aux plus grandes extrémités.

Ce défaut de vivres nous fit délibérer si nous irions relâcher aux Iles de l'Amérique ; la seule incertitude de pouvoir y en trouver assez pour un si grand nombre de vaisseaux , m'empêcha de prendre ce parti. Nous fûmes même dans l'obligation de laisser la prise chargée de sucre , parce qu'elle nous faisoit perdre trop de chemin , et que dans l'état où nous étions , le moindre retardement nous exposoit à de fâcheux événemens. La frégate l'*Aigle* eut ordre de conserver cette prise , et de l'escorter jusque dans le premier port de France. (1712)

Le vingt décembre , après avoir essuyé bien des vents contraires , nous passâmes la ligne équinoxiale , et le vingt-neuf janvier 1712 , nous nous trouvâmes à la hauteur des Açores. Jusque là toute l'es-

cadre s'étoit conservé ; mais nous fûmes pris sur ces parages de trois coups de vent consécutifs , et si violens , qu'ils nous séparèrent tous les uns des autres ; les gros vaisseaux furent dans un danger évident de péril ; le *Lys* , que je montois , quoique l'un des meilleurs de l'escadre , ne pouvoit gouverner par l'impétuosité du vent ; et je fus obligé de me tenir en personne au gouvernail pendant plus de six heures , et d'être continuellement attentif à prévenir toutes les vagues qui pourroient faire venir le vaisseau en travers. Mon attention n'empêcha pas que toutes mes voiles ne fussent emportées , que toute mes chaînes de haubans ne fussent rompues les unes après les autres , et que mon grand mât ne rompît entre les deux ponts : nous faisons d'ailleurs de l'eau à trois pompes , et ma situation devint si pressante au milieu de la nuit ; que je me trouvai dans le cas d'avoir recours aux signaux d'incommodité , en tirant des coups de canon , et mettant des feux à mes haubans. Mais tous les vaisseaux de mon escadre étant pour le moins aussi maltraités que le mien , ne purent me conserver , et je me trouvai avec la seule Frégate *l'Argonaute* , montée par monsieur le chevalier du Bois de-la-Mothe , qui dans cette occasion , voulut bien s'exposer à périr , pour se tenir à portée de me donner du secours.

Cette tempête continua pendant deux jours avec la même violence, et mon vaisseau fut sur le point d'en être abîmé, en faisant un effort pour joindre trois de mes camarades, que je découvrois sous le vent. En effet, ayant voulu faire vent arriere sur eux avec les fonds de ma misaine seulement, une grosse vague vint de l'arriere qui éleva ma poupe en l'air, et dans le même instant il en vint une autre encore plus grosse de l'avant, qui passant par-dessus mon beaupré et ma hune de misaine, engloutit tout le devant de mon vaisseau jusqu'à son grand mât. L'effort qu'il fit pour déplacer cette épouvantable colone d'eau dont il étoit affaîssé, nous fit dresser les cheveux, et envisager pendant quelques instans, une mort inévitable au milieu des abîmes de la mer. La secousse des mâts et de toutes les parties du vaisseau fut si grande, que c'est une espece de miracle que nous n'y ayons pas péri, et je ne le comprends pas encore. Cet orage appaisé, je rejoignis le *Brillant*, l'*Argonaute*, la *Bellone*, l'*Amazone* et l'*Astrée*; nous mêmes plusieurs fois en travers pour attendre le reste de l'escadre, et n'en ayant pas eu connoissance, nous entrâmes dans la rade de Brest le six février 1712; l'*Achille* et le *Glorieux* s'y rendirent deux jours après nous. Le *Mars* ayant été démâté de tous ses mâts, se trouva dans un danger évident, faute de vivres;

et après avoir infiniment souffert , il arriva dans le port de la Corogogne , d'où il se rendit au Port-Louis. L'*Aigle* relâcha à l'île de Cayenne avec la prise qu'il escortoit ; il y périt à l'ancre , et son équipage s'embarqua dans cette prise pour repasser en France.

A l'égard du *Magnanime* et du *Fidèle* ; je me flatta long - tems de jour en jour de les voir arriver ; mais on n'en a eu depuis aucunes nouvelles ; et on ne peut douter à présent que dans cette horrible tempête il ne leur soit arrivé quelque aventure à peu près pareille à celle du *Lys* , dont ils ont eu le malheur de ne se pas tirer comme moi.

Ces deux vaisseaux avoient près de douze cents hommes d'équipage , et quantité d'officiers et de gardes de la marine , gens de mérite et de naissance , que je regretterai toujours infiniment ; mais entr'autres M. le chevalier de Courserac , mon fidele compagnon d'armes , qui dans plusieurs de mes expéditions , m'avoit secondé avec une valeur peu commune , qui rapportoit en France la gloire distinguée de nous avoir frayé l'entrée du port de Rio-Janeiro , comme je l'ai dit : la tendre estime qui nous unissoit depuis très-long-tems , et qui n'avoit jamais été traversée par un moment de froideur , m'a fait ressentir sa perte aussi vivement que celle de mes freres ; ma confiance en lui étoit

si grande , que j'avois fait charger sur le *Magnanime* , qu'il montoit , plus de six cents mille livres en or et en argent. Ce vaisseau étoit outre cela rempli d'une grande quantité de marchandises ; il est vrai que c'étoit le plus grand de l'escadre , et le plus capable , en apparence , de résister aux efforts de la tempête et à ceux des ennemis. Presque toutes nos richesses étoient embarquées sur ce vaisseau , et sur celui que je montois.

Les retours du chargement des deux vaisseaux que j'avois envoyés à la mer du Sud , joint à l'or et aux autres effets apportés de Rio-Janeiro , payerent la dépense de mon armement et donnerent quatre-vingt-douze pour cent de profit à ceux qui s'y étoient intéressés. Il est encore resté à la mer du Sud plus de cent mille piastres de mauvais crédits par la fripponnerie de ceux auxquels on s'est confié. Cette perte , jointe à celle des vaisseaux le *Magnanime* , le *Fidèle* et l'*Aigle* , fit manquer encore cent pour cent de bénéfice : ce sont de ces malheurs que toute la prudence humaine ne peut empêcher.

Les avantages que l'on a retirés de cette expédition sont petits , en comparaison du dommage que les portugais ont souffert , tant par la contribution à laquelle je les forçai , que par la perte de quatre vaisseaux , et de deux frégates de

guerre et de plus de soixante vaisseaux marchands , outre une prodigieuse quantité de marchandises brûlées , pillées , ou embarquées sur nos vaisseaux. Le seul bruit de cet armement causa une grande diversion et beaucoup de dépense aux Hollandois et aux Anglois. Ces derniers mirent d'abord en mer une escadre de vingt vaisseaux de guerre , dans le dessein de me bloquer dans la rade de Brest ; et appréhendant que mon armement ne fût destiné à porter le prétendant en Angleterre , ils rappelerent de Flandre six mille hommes de leurs troupes , et se donnerent de grands mouvemens pour se mettre en état de s'opposer à une descente sur leurs côtes. Ils envoyèrent en même temps des vaisseaux d'avis et des navires de guerre dans leurs principales Colonies , avec une inquiétude d'autant plus grande , qu'ils ignoroient absolument la destination de mon armement.

Deux mois après mon arrivée à Brest , je me rendis à Versailles pour faire ma cour au roi ; il eut la bonté de me témoigner beaucoup de satisfaction de ma conduite , et une grande disposition à m'en accorder la récompense. M. le comte de Pontchartrain me protégea ouvertement dans cette occasion , et me rendit auprès de sa majesté de si bons offices , que malgré les brigues et la malignité des jaloux et des envieux , elle fut sur le point de me nom-

mer dès-lors chef d'escadre par une promotion particulière. Mais comme il y avoit nombre d'anciens capitaines de vaisseaux , distingués par leur naissance. Sa majesté jugea à propos de différer jusqu'à une promotion générale , et en attendant , elle eut la bonté de me gratifier d'une pension de deux mille livres sur l'ordre de Saint-Louis.

J'étois à Versailles lorsque le roi voulut bien m'honorer de la cornette ; c'étoit au commencement du mois d'août 1715. Un jour que j'étois dans la foule des courtisans sur son passage , lorsqu'il alloit à la messe , il s'arrêta en m'apercevant , fit un pas comme pour s'approcher de moi , et daigna m'annoncer lui-même cette nouvelle , dans des termes si pleins de bonté , et de cette douceur majestueuse qui accompagnoit jusqu'aux moindres de ses actions , que j'en fus pénétré ; mais je remarquai , avec une douleur qui égaloit ma reconnoissance , à sa voix affoiblie , et à tout son maintien , que le mal qui le minoit depuis quelque temps , avoit fait de grands progrès , et je ne distinguai que trop les efforts que son grand courage lui faisoit faire pour le surmonter. Peu de jours après il fut contraint de céder ; je ne quittai point les avenues de sa chambre , jusqu'au moment où la mort enleva à la France un si bon maître ; et à l'univers son plus grand ornement. On peut juger de la profonde
affliction

affliction où je me trouvai. Dès ma tendre jeunesse, j'avois eu pour sa personne et pour ses vertus, des sentimens d'amour et d'admiration; et j'aurois sacrifié mille fois ma vie pour conserver ses jours. Je ne pus soutenir un spectacle si touchant; je partis brusquement en peste, et je vins me consiner dans un coin de ma province, pour y donner un libre cours à mes pleurs et à mes regrets.

C'est ici que finissent les mémoires de M. du Guay. Quoique le reste de sa vie ait été rempli d'époques honorables, qui ont toujours fait voir le cas que le ministre faisoit de lui, il n'en avoit point écrit l'histoire, et on ne l'a tirée que de quelques pièces qu'on a trouvées parmi ses papiers après sa mort. On a cru que le public auroit prit assez d'intérêt dans la personne de M. du Guay, par toutes les actions qu'on vient de lire, pour être curieux de l'histoire de son repos, et des dernières années de sa vie.

La paix que Louis XIV. laissa en mourant, ôta bien à M. du Guay les moyens, qu'on regarde comme les plus éclatans, de faire valoir son zele pour le bien de l'état; mais ce zele ne demeurera pas inutile. Il ne seroit en effet guere possible qu'un homme qui possède tout les talens d'un art aussi difficile que celui de la guerre, n'en eût pas plusieurs de ceux qui servent pendant

K

la paix. Les soins et l'intelligence pour perfectionner la construction des vaisseaux, la vigilance et l'ordre pour entretenir la discipline dans les Ports où M. du Guay commandoit, sont des choses moins brillantes que des combats, mais dont il s'acquittoit avec la même ardeur, parce qu'il savoit qu'elles ne sont pas moins importantes.

La confiance qu'avoit en lui le grand prince qui gouverna la France pendant la minorité, parut dans une occasion qui avoit un rapport très - immédiat au bien de l'état. M. le Régent jugea qu'un homme tel que M. du Guay, seroit fort utile dans le conseil des Indes, il le nomma à la tête de quelques officiers de marine, qui devoient former une partie de ce conseil. Sa santé ne lui permettoit guere alors ni d'assister aux assemblées, ni de s'appliquer à des matieres qui pourroient demander une forte attention. D'un autre côté, il ne pouvoit se résoudre à refuser ses soins dans une occasion où on les croyoit utiles. On verra quelles étoient ses dispositions sur cela par la lettre qu'il écrivit à M. le cardinal Dubois, et on connoitra par la réponse que lui fit ce ministre, combien il jugeoit nécessaires les conseils et les lumieres de M. du Guay, puisque, malgré tout l'intérêt qu'il prenoit à son rétablissement, il l'engageoit à employer les heures que ses indispositions pourroient lui don-

ner à faire des mémoires, et suspendoit le réglemeut et l'arrangement du conseil des Indes, jusqu'à ce qu'il eût eu son avis.

A Paris, le

1723.

MONSEIGNEUR,

Je dois à votre Eminence mille remerciemens très-humbles des marques d'estime dont elle m'honore, en me faisant choisir pour membre du conseil des Indes. J'ai tant de fois sacrifié ma santé, et je me suis livré à tant de périls pour le service du roi, que je ne balancerai jamais sur l'obéissance que je dois à ses ordres; ainsi, Monseigneur, vous êtes le maître de disposer de moi en tout ce qui regarde son service et le bien de l'état. Cependant je me trouve dans la dure nécessité de représenter à V. E. que depuis long-tems je suis attaqué d'une maladie très-grave, laquelle m'a fait venir à Paris, où je suis dans les traitemens, sans savoir quand je pourrai en sortir; sitôt qu'ils seront terminés, je serai obligé, pour raffermir ma santé, de prendre le lait d'ânesse à la campagne, et ensuite les eaux minérales: d'ailleurs tous mes meubles et mes domestiques sont à Brest; et si dans l'état fâcheux où se trouve ma santé, il faut encore les

K 2

transporter , se sera pour moi un surcroît d'embarras et de chagrin très - sensible ; après cela , Monseigneur , disposez de mon sort ; si vous m'estimez assez pour croire que le sacrifice de ma santé , et du repos dont j'ai grand besoin , soit nécessaire au bien de l'état , ordonnez , et vous serez obéi avec toute l'ardeur et le zèle dont je suis capable. Un accident , qui m'est arrivé ce matin , m'empêche , Monseigneur , d'aller prendre vos ordres , aussitôt qu'il sera calmé , j'aurai cet honneur.

Je suis , etc.

R É P O N S E.

A Versailles , le

1729.

VOTRE zèle , Monsieur , pour le service du roi , votre politesse , et votre complaisance pour tout ce qu'on peut désirer de vous , sont autant connus que vos talens et vos actions. Je suis sensiblement touché de la manière dont vous m'écrivez ; elle m'engage à vous répondre sur-le-champ , qu'il faut préférer votre santé à tout. Je vous estime trop pour ne pas penser que votre guérison est un soin qui intéresse l'état. Ne pensez donc qu'au rétablissement de votre santé , auquel je voudrois pouvoir contribuer ; et pour cet effet , si les secours des habiles gens que nous avons ici vous sont utiles , ils vous aideront de leurs conseils et de leurs soins. S'il vous

convenoit même de vous transporter à Versailles, ils seroient auprès de vous, et vous auriez tous les jours leurs secours, l'air de la campagne, et le lait. Il suffira, jusqu'à ce que votre santé soit bien affermie, et vos affaires arrangées, que vous aidiez la compagnie des Indes de vos conseils, ou ici, ou à Paris. Je n'ai pas voulu non-seulement donner au public, mais même j'ai arrêté les réglemens qui doivent fixer l'arrangement du conseil des Indes, et ce qu'il convient mieux que chacun y fasse, jusqu'au tems où vous serez en état de me donner votre avis; ainsi je vous prie, aux heures que vos indispositions vous pourront donner, de me faire un petit mémoire de ce que vous croyez qu'on peut faire de mieux, pour faire prospérer le commerce de la compagnie, qui est le principal du royaume. Faites-moi part de vos réflexions sur ce sujet tout à votre aise; car, encore une fois, je préfère votre santé à tout le reste; et je souhaite de faire connoître, par les attentions que j'aurai pour vous, Monsieur, le cas que je veux faire du mérite dans tout mon ministere.

Signé, C. DUBOIS.

M. du Guay vit par cette réponse que M. le cardinal Dubois, malgré toutes les attentions qu'il avoit pour sa santé, souhaitoit qu'il acceptât la proposition qu'il lui avoit faite, et qu'il le croyoit nécessaire au

conseil des Indes. Aussi-tôt il oublia toutes ses incommodités, et ne pensa plus qu'à répondre à la confiance qu'avoit en lui le ministre. Il alloit assiduellement toutes les semaines lui porter les réflexions qu'il faisoit, tant sur l'administration générale de la compagnie, que sur tous les détails.

La première chose que M. du Guay proposa à M. le cardinal Dubois, qui venoit de lui donner une place si honorable dans le conseil des Indes, fut de supprimer ce conseil, du moins d'en changer la forme, qu'il jugea trop fastueuse pour un assemblée de commerce. Il croyoit la simplicité et la confiance, que demande le commerce, peu compatibles, avec un si grand appareil, et pensoit qu'une compagnie de négocians habiles, et d'une probité reconnue, qui travailleroient sous les yeux du ministère, seroit plus propre à entretenir cette confiance, que toute autre administration. M. du Guay fit sur cela un mémoire, dans lequel il proposoit un plan qu'on peut croire d'autant meilleur, qu'il ressembloit davantage à celui qu'on voit aujourd'hui établi dans la compagnie des Indes, et qui est si bien justifié par le succès.

Cependant M. le cardinal Dubois, quoiqu'il approuvât ce plan, ne jugea pas à propos de changer si promptement la forme de la compagnie; après tant de changemens qu'elle avoit déjà éprouvés;

et il arriva ici ce qui arrive quelquefois , qu'on remit à un autre tems une chose qui étoit bonne dès-lors. En effet , tout changement a toujours quelques désavantages , et quoique l'état nouveau qu'on envisage soit préférable , il n'est pas toujours facile de peser juste le dommage et l'avantage qu'apportera le changement.

M. du Guay tourna alors toutes ses vues vers le commerce de la compagnie des Indes , c'est-à-dire , vers le nombre de vaisseaux qu'elle devoit envoyer , et la quantité de marchandises qu'elle devoit rapporter , afin que non-seulement elle fournît le royaume de tout ce qui étoit nécessaire pour sa consommation , mais encore afin que toutes les marchandises des Indes fussent assez communes , et à un assez bas prix , pour faire cesser tout le profit que pourroient faire les étrangers , en introduisant en France ces marchandises.

M. le cardinal Dubois témoigna jusqu'à sa fin les mêmes sentimens pour M. du Guay. Les bontés de ce ministre étoient telles , qu'il l'appeloit souvent son ami , même en plein conseil ; et sa confiance étoit si grande , qu'il ne bornoit pas les conversations qu'il avoit avec lui à ce qui regardoit la marine , il vouloit souvent savoir ce qu'il pensoit sur d'autres matieres , qui n'y avoit point de rapport. M. du Guay lui disoit presque toujours que ces matieres étoient au-dessus de sa portée ;

mais le ministre en jugeoit autrement ; la mort enleva M. le cardinal Dubois , dans le tems où M. du Guay pouvoit beaucoup attendre de l'estime et de l'amitié qu'il avoit pour lui.

S. A. R. s'étant chargée de la place de premier ministre , ce grand prince , protecteur déclaré de tous les talens , connoissoit trop ceux de M. du Guay pour n'en pas faire tout le cas qu'ils méritoient. La première grace que M. du Guay lui demanda fut de le dispenser d'assister au conseil des Indes. S. A. R. la lui accorda ; mais à condition qu'il viendrait une fois par semaine lui dire librement ce qu'il pensoit sur le commerce : entretiens que M. le duc d'Orléans jugeoit apparemment encore plus utiles que la présence de M. de Guay dans le conseil des Indes. M. du Guay , flatté d'être consulté par un prince si éclairé , tâcha de mériter cet honneur par son assiduité à ces entretiens , et par toutes les réflexions qu'il y apportoit. Il ne cessoit , sur-tout , de représenter l'utilité dont il étoit pour la France , d'entretenir une marine toujours prête , et capable d'inspirer aux nations voisines la même idée de grandeur que la puissance de la France leur inspire ; mais la mort de S. A. R. fit bientôt perdre à M. du Guay le plus grand protecteur qu'il pût avoir , et il ressentit la confiance dont ce prince l'avoit honoré avec autant de reconnoissance , qu'il auroit

pû avoir pour tous les autres bienfaits qu'on regarde d'ordinaire comme ayant plus de réalité.

Cependant on ne l'oublioit pas à la cour, le roi le fit commandeur de l'ordre de Saint-Louis, le premier mars 1728, et lieutenant général dans la promotion du vingt-sept du même mois.

M. le comte de Maurepas, qui a toujours honoré M. du Guay d'une estime particuliere, lui procura, en 1731, le commandement d'une escadre que le roi envoya dans le Levant, qui étoit composée des vaisseaux l'*Espérance*, de soixante-douze canons, monté par M. du Guay; le *Léopart*, de soixante, par M. de Camilly; le *Toulouse*, de soixante, par M. de Voisins; et l'*Alcyon*, de cinquante-quatre, par M. de la Valette-Thomas. Cette escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation françoise dans toute la Méditerranée, partit le 3 juin, elle arriva bientôt à Alger, où M. du Guay fit rendre par le Dey plusieurs esclaves italiens pris sur nos côtes. De là elle alla à Tunis, où M. du Guay ayant marqué au Dey que la cour n'étoit pas contente de ses corsaires, l'affaire fut aussi-tôt terminée à l'honneur de la nation et à l'avantage du commerce; passant ensuite à Tripoli de Barbarie, M. du Guay affermit la bonne intelligence qui est entre notre nation et son Dey, dont il reçut les plus grands honneurs.

K 5

M. du Guay jugea à propos , pour abrég^r la campagne , de détacher le *Léopard* et l'*Alcyon* , qui furent visiter Alexandrie , Saint-Jean-d'acre , et Seyde , tandis qu'il alloit avec l'*Espérance* et le *Toulouse* , à Alexandrette et à Tripoli de Syrie. L'escadre se rejoignit à l'île de Chypre ; et après avoir mouillé dans différentes îles de l'Archipel , vint à Smyrne. M. du Guay y parut avec beaucoup de dignité , et y régla toutes les affaires avec autant de succès. De là il fit voile vers Toulon , où il arriva le premier novembre. Le principal mérite d'une expédition de cette espece , qui ne présentait pas à M. du Guay d'occasion d'exercer sa valeur , étoit d'inspirer du respect pour la nation , de régler les affaires d'une maniere avantageuse pour le commerce , et d'y parvenir de la maniere la plus prompte , et qui coûtât le moins de dépense au roi. Toutes ces choses furent remplies.

Après cette campagne , M. du Guay demeura dans l'inaction , mais la guerre avec l'empereur s'étant allumée en 1733 , et les armemens considérables que les Anglois faisoient étant suspects , la cour donna à M. du Guay le commandement d'une escadre qu'elle fit armer à Brest.

Après tant d'années de paix , l'espoir prochain de signaler son zele pour le service de l'état ; lui fit oublier tous les accidens qui menaçoient sa santé depuis long-

tems. Jamais officier dans la fleur de son âge , dans la soif la plus forte de réputation , n'a montré plus d'ardeur , ni plus d'activité que M. du Guay montrait ; allant continuellement visiter les vaisseaux , faisant faire à ses troupes tous les jours de nouveaux exercices , et tous les mouvemens auxquels il les destinoit , sur-tout les exerçant pour les descentes , qu'il regardoit comme celles de toutes les opérations maritimes qui demandent le plus d'ordre et de précaution.

Cependant tous ces préparatifs furent inutiles. Les vaisseaux , sans être sortis de la rade , rentrèrent dans le port , et la paix qui se fit bientôt après avec l'empereur , fit perdre à M. du Guay toutes les espérances qu'il avoit conçues. Il ressentit alors ses incommmodités , qu'il n'y avoit que ses projets qui fussent capables de suspendre ; il fut bientôt dans un état si triste , que s'étant fait transporter avec grande peine à Paris , les médecins jugerent que tout leur art lui seroit inutile. Sentant lui-même approcher sa fin , il écrivit à M. le cardinal de Fleury une lettre , à laquelle S. E. qui connoissoit tout son mérite , voulut bien faire la réponse suivante , qu'on nous permettra de rapporter , comme un monument précieux pour sa mémoire.

A Versailles, le 1^{er} Septembre 1736.

SI j'ai différé, Monsieur, de répondre à votre lettre du dix-sept, ce n'a été que pour la pouvoir lire au roi, qui en a été attendri, et je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes : vous pouvez être assuré que S. M. sera disposée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner des marques de sa bonté à votre famille, et je n'aurai pas de peine à faire valoir auprès d'elle votre zèle et vos services. Dans le triste état où vous êtes, je n'ose vous écrire une plus longue lettre, et je vous prie d'être persuadé que je connois toute l'étendue de la perte que nous ferons, et que personne au monde n'a pour vous des sentimens plus remplis d'estime et de considération, que ceux avec lesquels je fais profession, Monsieur, de vous honorer. *Signé* le C. FLEURY.

Après avoir reçu ce dernier témoignage des bontés du roi, et de l'estime de M. le cardinal de Fleury, il ne pensa plus qu'à la mort : et cette mort méprisée dans les combats, mais qui a effrayé quelquefois les plus grands capitaines qui l'attendoient dans leur lit, ne parut pas à M. du Guay différente de ce qu'il l'avoit vue si souvent, et ne lui causa pas plus d'alarmes. Il l'attendit avec toute la fermeté qu'un grand courage peut donner ; et

après avoir rempli tous les devoirs de la religion, il mourut le 27 septembre 1736.

M. du Guay-Trouin avoit une de ces physionomies qui annoncent ce que sont les hommes, et la sienne n'avoit rien que de grand à annoncer. Il étoit d'une taille avantageuse, et bien proportionnée, et il avoit pour tous les exercices du corps, un goût et une adresse qui l'avoient servi dans plusieurs occasions. Son tempérament le portoit à la tristesse, ou du moins à une espece de mélancolie, qui ne lui permettoit pas de se prêter à toutes les conversations; et l'habitude qu'il avoit de s'occuper de grands projets, l'entretenoit dans cette indifférence pour les choses dont la plupart des gens s'occupent. Souvent après lui avoir parlé long-tems, on s'appercevoit qu'il n'avoit ni écouté, ni entendu; son esprit étoit cependant vif et juste; personne ne sentoit mieux que lui tout ce qui étoit nécessaire pour faire réussir une entreprise ou ce qui pourroit la faire manquer; aucune des circonstances ne lui échappoit. Lorsqu'il projetoit, il sembloit qu'il ne comptât pour rien sa valeur, et qu'il ne dût réussir qu'à force de prudence; lorsqu'il exécutoit, il paroissoit pousser la confiance jusqu'à la témérité.

M. du Guay avoit, comme on a pu voir dans ses mémoires, certaines opinions singulieres sur la prédestination et les pressentimens, s'il est vrai que ces opi-

nions peuvent contribuer à la sécurité dans les périls, il est vrai aussi qu'il n'y a que les âmes très-courageuses chez qui elles puissent s'établir assez pour les faire agir conséquemment.

Le caractère de M. du Guay étoit tel qu'on auroit pu le désirer dans un homme dont il auroit fait tout le mérite : jamais homme n'a porté les sentimens d'honneur à un plus haut point ; et jamais homme n'a été d'un commerce plus sûr et plus doux. Jamais ni ses actions, ni leurs succès n'ont changé ses mœurs. Dans sa plus grande élévation il vivoit avec ses anciens amis comme il eût fait, s'il n'eût eu que le même mérite et la même fortune qu'eux ; il seroit cependant subitement passé de cette simplicité à la plus grande hauteur avec ceux qui auroient voulu prendre sur lui quelque air de supériorité qu'ils n'auroient pas méritée. Il étoit prêt alors à regarder sa gloire comme une partie du bien de l'état, et à la soutenir de la manière la plus vive. C'est par ces qualités qu'il s'est toujours fait aimer et considérer dans le corps de la marine, où il y a un si grand nombre d'officiers distingués par leur valeur et par leur naissance.

On a reproché à M. du Guay un peu de dureté dans sa discipline militaire. Connoissant combien cette discipline est importante, et craignant trop de ne pas parvenir à son but, peut-être avoit-il tiré un peu au-dessus pour l'atteindre.

M. du Guay possédoit une vertu que nous devons d'autant moins passer sous silence, qu'on ne la croit peut-être pas assez liée aux autres vertus des héros. Il étoit d'un tel désintéressement, qu'après tant de vaisseaux pris, et une ville du Brésil réduite sous sa puissance, il n'a laissé qu'un bien médiocre, quoique sa dépense ait toujours été bien réglée.

Il n'a jamais aimé ni le vin ni la table ; il eût été à souhaité qu'il eût la même retenue sur un des autres plaisirs de la vie ; mais ne pouvant résister à son penchant pour les femmes, il ne s'étoit attaché qu'à éviter les passions fortes et longues, capables de trop occuper le cœur.

LETTRES DE NOBLESSE

DE MM. DE LA BARBINOIS ET DU GUAY,
dont il est parlé à la page 169 de ces Mé-
moires.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre : A tous présens et à venir, SALUT. Aucune récompense ne touchant plus ceux de nos sujets qui se distinguent par leur mérite, que celles qui sont honorables et passent à leur postérité : Nous avons bien voulu accorder nos lettres d'annoblissement à nos

chers et bien-aimés Luc Trouin de la Barbinais , et René Trouin-du-Guay , capitaine de vaisseaux. Ces deux freres animés par l'exemple de leur aïeul et de leur pere , qui ont utilement servi pendant longues années dans la place du consul de la nation françoise à Malgue , n'ont rien oublié pour mériter la grace que nous voulons aujourd'hui leur départir. Le sieur Luc Trouin de la Barbinais , après nous avoir aussi servi dans la même place de consul à Malgue , et y avoir soutenu nos intérêts , et ceux de la nation avec tout le zele et la fidélité qu'on pouvoit desirer , s'adonna particulièrement en notre ville et port de Saint-Malo à armer des vaisseaux , tant pour l'avantage du commerce de nos sujets , que pour troubler celui de nos ennemis : et ces armemens ont été portés jusqu'à un tel point , qu'étant commandés par ses freres , ils ont eu tout le succès qu'on devoit attendre de braves officiers , deux de sesdits freres ayant été tués en combattant glorieusement pour l'honneur de la nation , ce que ledit sieur de la Barbinais a soutenu avec une grande dépense , préférant toujours le bien de notre service à ses intérêts : en sorte que jusqu'à présent il a , par ses soins , par son propre bien et son crédit , tenu en mer des escadres considérables de vaisseaux , tant pour le commerce que pour faire la guerre aux ennemis. C'est dans le com-

mandement de ces vaisseaux et de ces escadres entieres, que ledit René Trouin-du-Guay, son frere, a montré qu'il est digne des graces les plus honorables ; car en 1689, n'ayant encore que quinze ans, il commença à servir volontaire sur un vaisseau corsaire de dix-huit canons, il donna les premieres preuves de sa valeur à la prise d'un vaisseau flessinguois de même force, dont ledit corsaire se rendit maître après deux heures de combat. Il se distingua de même en servant sur un autre corsaire de vingt-six canons à l'attaque d'une flotte de quatorze navires anglois de différentes forces, que le commandant dudit vaisseau se résolut d'attaquer sur les vives instances dudit sieur du Guay. Aussi étant rempli d'ardeur et de bonne volonté, il sauta le premier à bord du commandant ennemi, qui fut enlevé ; et son activité en cette occasion fut telle, qu'après la prise de celui-là, il se trouva encore le premier à l'abordage d'un des plus gros navires de la même flotte. Ses campagnes de 1691, 1693 et 1694 furent marquées par une descente qu'il fit dans la riviere de Limerik, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglois qui escortoient une flotte, et prit aussi un vaisseau, de quatre hollandois, qu'il attaqua avec une de nos frégates dont nous lui avions confié le commandement. Il acquit même beaucoup de gloire dans le

commandement de cette même frégate ; quoiqu'il se vît réduit à céder et se rendre à quatre vaisseaux de guerre anglois , contre lesquels il combattit pendant quatre heures et y fut dangereusement blessé : et s'étant évadé des prisons d'Angleterre par une entreprise hardie , cette même année 1694 ne se passa pas sans qu'il donnât de nouvelles marques de sa valeur , ayant avec un de nos vaisseaux de quarante-huit canons , attaqué et pris deux vaisseaux anglois de trente-six et quarante-six canons , après un combat de deux jours ; et peu de tems après il prit trois vaisseaux venant des Indes richement chargés. En 1695 , se servant d'un vaisseau qu'il avoit pris la campagne précédente , et d'une autre frégate commandée par un de ses freres , il fit une descente près du port de Vigo , brûla un gros bourg , enleva deux prises considérables qu'il amena en France , après avoir perdu son frere en cette occasion , et avoir défendu ces deux prises contre l'avant-garde des ennemis. Le baron de Wassenaer , à présent vice-amiral de Hollande , qui commandoit en 1696 trois vaisseaux Hollandois , escortant une flotte de vaisseaux marchands de la même nation , éprouva la valeur dudit sieur Trouin-du-Guay , qui le combattit à forces égales , et cependant se rendit maître du vaisseau que ledit sieur de Wassenaer commandoit , et d'une

partie de la flotte qui étoit sous son escorte. La guerre présente ayant commencé, il eut le commandement d'une de nos frégates de trente-six canons, et prit un vaisseau hollandois de pareille force. L'année 1704 fut encore marquée par la prise qu'il fit d'un vaisseau anglois de soixante-douze canons, n'ayant qu'un vaisseau de cinquante quatre qu'il montoit; prit encore un autre vaisseau de cinquante-quatre canons. En 1705, il se rendit maître d'un vaisseau flessinguois de trente-huit canons, après un rude combat; et un de ses freres étant à la poursuite de ceux qui lui avoient échappé, il reçut une blessure dont il mourut quatre jours après. Pour l'attacher encore plus particulièrement à notre service, nous l'honorâmes d'une commission de capitaine de vaisseau; et peu de tems après il attaqua une flotte de treize navires, escortée par une frégate de trente canons, se rendit maître de la frégate et de presque tous les vaisseaux de la flotte: et ayant, en 1707, joint une escadre de nos vaisseaux armés à Dunkerque, il sut y servir si utilement avec quatre vaisseaux qu'il avoit sous son commandement, que notre escadre ayant attaqué une flotte escortée par cinq gros vaisseaux de guerre anglois, ledit sieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer et prendre à l'abordage le commandant de quatre-vingt-deux canons, et de contri-

buer beaucoup aux autres avantages que l'escadre de nos vaisseaux remporta , tant sur les vaisseaux de guerre anglois , que sur la flotte. Enfin , en la présente année 1709 , ayant le commandement de quatre vaisseaux de soixante , de quarante et de vingt canons , il attaqua une autre flotte escortée par trois vaisseaux anglois de cinquante , soixante et soixante-dix canons , en prit plusieurs , et peu de tems après prit encore à l'abordage un autre vaisseau anglois de soixante canons , qu'il n'abandonna que quand il s'y contrainst , à la vue de dix-sept vaisseaux de guerre ennemis ; en sorte que ledit sieur du Guay-Trouin peut compter qu'il a pris , depuis qu'il s'est adonné à la marine , plus de trois cents navires marchands , et vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. Toutes ces actions considérables , et le zele dudit sieur de la Barbinais , son frere , dont nous sommes pleinement satisfaits , nous ont excités à leur en donner des marques. A CES CAUSES et autres considérations à ce nous mouvant , de notre propre mouvement , grace spéciale , pleine puissance et autorité royale , nous avons lesdits Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin-du-Guay , leurs enfans et postérités , nés et à naître en légitime mariage , annoblis et annoblissons par ses présentes signées de notre main ; et du titre et qualité de nobles et d'écuyers , les avons décorés et

décorons. Voulons et nous plaît, qu'en tous lieux et endroits, tant en jugement que dehors, ils soient tenus, censés, réputés nobles et gentilshommes, et comme tels qu'ils puissent prendre la qualité de nobles et d'écuyers, et parvenir à tous degrés de chevalerie et autres dignités, titres, et qualités réservés à la noblesse; jouir et user de tous les honneurs, privilèges, prérogatives, prééminences, franchises, libertés et exemptions dont jouissent les autres nobles de notre royaume, tout ainsi que s'ils étoient issus de noble et ancienne race, tenir et posséder tous fiefs, terres et seigneuries nobles, de quelque titre et qualité qu'elles soient. Leur permettons en outre de porter armoiries timbrées, telles qu'elles seront réglées et blasonnées par le sieur d'Hozier, juge d'armes de France, et ainsi qu'elles seront peintes et figurées dans ces présentes, auxquelles son acte de règlement sera attaché sous le contre-scel de notre chancellerie, icelles faire mettre et peindre, graver et insculper en leurs maisons et seigneuries, ainsi que font et peuvent faire les autres nobles de notre royaume. Et pour leur donner un témoignage honorable de la considération que nous faisons de leurs services, nous leur permettons d'ajouter à leurs armes deux fleurs-de-lys d'or, et d'y mettre au cimier pour devise, DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS. Sans que pour

raison des présentes lesdits sieurs Trouin et leurs descendans soient tenus de nous payer, ni à nos successeurs rois, aucune finance ni indemnité, dont nous leurs avons fait et faisons don par cesdites présentes, à la charge de vivre noblement et de ne faire aucun acte dérogeant à noblesse. (*) Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers les gens tenant nos cours de parlement, chambre des comptes de Bretagne, que ces présentes ils aient à faire registrer, et du contenu en icelles faire jouir. et user lesdits sieurs Trouin, leurs enfans et postérité, nés et à naître en loyal mariage, pleinement, paisiblement, et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchemens, nonobstant toutes ordonnances, arrêts et réglemens à ce contraires, auxquels et aux déroatoires y contenus, nous avons dérogé et dérogeons par cesdites présentes: CAR tel est notre plaisir; et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. DONNÉ à Versailles au mois de juin, l'an de grace, mil sept cent neuf, et de notre regne le soixante septieme. *Signé*, LOUIS.
Et plus bas : Par le Roi. PHELIPEAUX.

(*) Les armoiries sont un Ecu d'argent, à une Ancre de sable, et un Chef d'Azur, chargé de deux Fleurs de Lis d'or; cet Ecu timbré d'un Casque de profit, orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent et de sable, et au-dessus en cimier, pour devise, DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS,

LETTRE DE SON ALTESSE SÉR.
monseigneur le comte de Toulouse ,
amiral de France.

A Marly , le 14 février 1722.

J'AI appris avec un extrême plaisir votre arrivé à Brest, et je n'en ai pas moins eu à lire la relation que vous m'avez envoyée du détail de votre campagne, quoique vous ayez été fort attentif, à votre ordinaire, à n'y point parler de vous. Je sais trop de quoi vous êtes capable pour n'avoir pas suppléé ce qui manquoit, quand je n'en aurois pas été instruit par personne; mais le sieur de Saint-Germain ne m'a rien laissé à désirer là-dessus, et m'a expliqué fort en détail tous les contre-tems que vous avez eus à essuyer, et toute la capacité et l'habileté dont vous avez eu besoin pour les surmonter. Je m'en réjouis pour vous et pour la marine, à qui cette entreprise fait beaucoup d'honneur; vous devez être persuadé que cela augmente encore l'estime que j'ai toujours eue pour vous, et l'envie que j'aurois, en toute occasion, de pouvoir vous en donner des marques.
Signé, L. A. DE BOURBON.

LETTRE DE M. DE COETLOGON,
*premier lieutenant-général des armées
navales.*

A Vitré, le 14 février 1712.

J'Ai appris , Monsieur , avec beaucoup de joie , que vous étiez de retour de votre voyage de long cours , tout couvert de gloire par les incroyables succès que vous avez eus dans votre entreprise , la plus belle et la plus grande qu'on puisse imaginer et tenter. J'ai lu plusieurs fois votre relation , qui est très-bien détaillée , faisant parfaitement connoître toute l'action , les grandes forces des ennemis , leurs fortifications , et leurs grands retranchemens , et encore mieux votre grande conduite et votre valeur ordinaire quelque modeste que vous syoiez sur votre sujet. Je suis en chemin pour me rendre à la cour et à Paris , où j'entendrai avec plaisir parler de vos faits et de ceux de vos compagnons de gloire. Je vous prie d'assurer MM. de Course-
rac , de Goyon , de Bauve , de la Jaille , de la Rufiniere et tous ces MM. de qui vous parlez si honorablement , combien je suis sensible à la gloire qu'ils ont acquise et à leur heureux retour. Il faut à présent que vous donniez le tems à votre santé de se rétablir , et de se fortifier assez pour pouvoir suivre votre courage dans les occasions

sions qui pourront dans la suite survenir , si Dieu ne nous donnoit la paix. Je m'intéresserai toujours plus que personne à tout ce qui vous arrivera , vous honorant depuis long-temps , et étant avec toute l'estime possible , Monsieur , etc.

Signé, COETLOGON.

L E T T R E

DE M. LE M.^{AL} DE CHATEAURENAULT.

A Rennes , le 15 Février 1712.

J'AI reçu , Monsieur , par le bureau de M. de Pontchartrain , la relation de votre voyage , et la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire par le courrier que vous avez envoyé à la cour ; j'ai pris beaucoup de plaisir à y voir la bonne conduite , et les belles et bonnes actions que vous avez faites dans cette campagne. J'y ai pris , dis-je , beaucoup de plaisir et d'intérêt , par l'ancienne estime et amitié que j'ai pour vous ; je vous prie d'être persuadé que je vous en donnerai toujours des témoignages dans quelque occasion qui puisse arriver de vous faire connoître combien je suis effectivement votre , etc.

Signé, le M.^{AL} DE CHATEAURENAULT.

L E T T R E

DE M. DE SOREL , Inspecteur des Troupes
de la Marine.

A Paris , le 15 Février 1712.

VOUS êtes , Monsieur , de retour tout couvert de lauriers ; je vous assure que je suis dans la joie de mon cœur. Si vous m'aviez montré un plan tel que celui que m'a fait voir M. de Saint - Germain à Versailles , j'entends avant votre départ de Brest , je vous aurois défendu d'entreprendre votre glorieux projet , à moins que vous n'eussiez eu au moins trois fois autant de troupes que vous en aviez. Mais je vois bien , Monsieur , que le roi n'a qu'à vous mettre en œuvre pour être sûr de la réussite de toutes vos entreprises ; il doit souhaiter que Dieu vous conserve une bonne santé , pour continuer de vous mettre ses intérêts entre les mains. La mort de Madame la Dauphine a fait oublier un peu votre belle action , mais ce ne sera que pour peu de jours. Ne songez - vous pas de venir à la cour ? Du moins je vous le conseille , et puis vous assurer qu'on sera bien-aise d'y voir un héros comme vous. Ne doutez pas , je vous prie , que personne ait l'honneur d'être plus véritablement que moi , Monsieur , votre , etc. *Signé*, DE SOREL.

L E T T R E

DE M. DE BEAUHARNOIS.

15 Février 1712.

VOUS pouvez juger, Monsieur, par l'estime que vous me connoissez pour vous, combien j'ai été sensible à la nouvelle que mon frere de Beauville m'a donnée du succès de votre campagne, et de votre retour triomphant; personne ne vous souhaite assurément plus de dignité que je fais, proportionnée à vos services. Je vous prie d'être toujours autant de mes amis, que je suis très-parfaitement, Monsieur, votre, etc.

Signé, DE BEAUHARNOIS.



É T A T

DES OFFICIERS-MAJORS,
*et équipages des vaisseaux du Roi , com-
mandés par M. DU GUAY-TROUIN ,
pendant les années ci-après , dont les ar-
memens ont été faits au port de Brest.*

Année 1702.

La Bellonne et la Railleuse.

La Bellonne.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Launay-Gravé, capitaine en second. I	I
Séverin , premier lieutenant. .	I
Trouin , second lieutenant. . .	I
Du Servi , troisieme lieutenant. I	I
Sauray , premier enseigne. . .	I
L'hostellier , second enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
Officiers , mariniers et matelots.	192
Soldats ou volontaires. . . .	56
	<hr/>
	<i>Hommes , 258</i>

La Railleuse.

MM. La Mothe-Daniel , capitaine. .	I
Pradel-Daniel , second capit. .	I
Fontenay Prud'homme , lieut. .	I
Brossin , second lieutenant. .	I

<i>de du Guay-Trouin.</i>	245
MM. Chapelle-le-Roy; enseigne.	I
. . . . second enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers, mariniers et matelots.</i>	69
<i>Soldats ou volontaires.</i>	39
<hr/>	
<i>Hommes,</i>	117

Année 1703.

L'Éclatant, le Furieux, le Bienvenu.

L'Éclatant.

MM. Du Guay-Trouin, capitaine	I
Courserac, second capitaine.	I
Saint-Auban, lieutenant.	I
Duchatelet, sous-lieutenant.	I
Trouin, troisième-lieutenant.	I
Nogent, enseigne.	I
Panard, second enseigne.	I
Toussay.	I
Martel.	I
Brossin.	I
<i>Officiers-majors.</i>	10
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers, mariniers et matelots.</i>	44
<i>Soldats ou volontaires.</i>	92
<i>Mousses.</i>	21
<hr/>	
<i>Hommes,</i>	577

L 5

*Mémoires
Le Furieux.*

MM. Desmarais-Herpin , capitaine.	I
Kerguelin , second capitaine. .	I
De Berry , lieutenant . . .	I
Marigny , sous-lieutenant. . .	I
Desvillers , troisieme lieutenant.	I
Villefort , quatrieme lieutenant.	I
Tromeur Jegou , enseigne. .	I
Barilly , second enseigne . .	I
Barey , troisieme enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	355
<i>Soldats ou volontaires.</i> . . .	82
<i>Mousses.</i>	7

Hommes , 456

Le Bienvenu.

MM. Desmarques , capitaine. . .	I
Des Ursins , second capitaine.	I
La Vergne , lieutenant. . . .	I
Salvi , second lieutenant. . .	I
Maison-Neuve , enseigne. . .	I
Renneval , second enseigne. .	I
Le Fricq , troisieme enseigne. .	I
Milliers , quatrieme enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	191
<i>Soldats ou volontaires.</i> . . .	37

Hommes , 239

Année 1704.

Le Jason , l'Auguste , la Valeur , et la Mouche , différentes sorties.

Le Jason , premiere sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Saint-Auban , second capitaine. .	I
La Jaille , lieutenant.	I
Des Ursins , second lieutenant. .	I
Fossieres , troisieme lieutenant. .	I
Nogent , enseigne.	I
Du Houllay , second enseigne. .	I
Du Belloy , troisieme enseigne. .	I
Salvy , quatrieme enseigne. .	I
Barilly , cinquieme enseigne. .	I
Ferrieres , sixieme enseigne. .	I
Du Vivier , septieme enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	327
<i>Soldats ou volontaires.</i>	78
<i>Valets et moussetes.</i>	18

Hommes , 438

L'Auguste , premiere sortie.

MM. Desmarques , capitaine. . .	I
Dausmont , second capitaine. .	I
Duchatel , lieutenant.	I
Deplane , second lieutenant. .	I
Cholenne , troisieme lieutenant. .	I

L 4

Suite de l'Auguste.

MM. Martonne , enseigne.	I
Du Gaspern , second enseigne.	I
Maison Neuve , troisieme ens. .	I
Deschelles , quatrieme enseign.	I
Kerouriou , cinquieme enseign.	I
Filouse , sixieme enseign. . . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniens et matelots.</i>	310
<i>Soldats ou volontaires</i>	68
<i>Valets et mousses.</i>	27
	<hr/>
	<i>Hommes , 419</i>

La Valeur , premiere sortie.

MM. Trouin , capitaine	I
Meillac-Gravé , second capitain.	I
Pomeraye-Loquet , lieutenant.	I
Lalande - Loquet , second lieut.	I
Villefort , troisieme lieutenant.	I
Martel , enseigne.	I
Brossin , second enseigne. . . .	I
Daniel , troisieme enseigne. . . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniens et matelots.</i>	124
<i>Soldats.</i>	25
<i>Valets et mousses.</i>	14
	<hr/>
	<i>Hommes , 174</i>

La Mouche , premiere sortie.

MM. Launay-Gravé , capitaine. 1

NOTA. On n'a pu trouver le nom des autres officiers.

Officiers , mariniers et matelots. 42

Volontaires et moussetes. 12

Hommes , 55

Le Jason , seconde sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. 1

Montholon , commandant. 1

Saint-Auban , second capitaine. 1

La Jaille , lieutenant 1

Des Ursins , second lieutenant. 1

Fossieres , troisieme lieutenant. 1

Nogent , enseigne. 1

Du Houllay , second enseigne. 1

Du Belloy , troisieme enseigne. 1

Salvy , quatrieme enseigne. 1

Barilly , cinquieme enseigne. 1

Ferrieres , sixieme enseigne. 1

Du Vivier , septieme enseigne 1

Aumônier. 1

Ecrivain. 1

Chirurgien. 1

Equipage à-peu-près comme à sa premiere sortie.

L'Auguste , seconde sortie.

MM. Desmarques , capitaine. 1

Dausmont , second capitaine. 1

Duchastel , lieutenant. 1

L 5

Suite de l'Auguste.

MM. Deplane , second lieutenant. . .	I
Martonne , enseigne.	I
Du Gaspert , second enseigne. . .	I
Maison-Neuve , troisieme ens. . .	I
Deschelles , quatrieme enseign. .	I
Kerouriou , cinquieme enseign. .	I
Filouse , sixieme enseign. . . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I

Equipage à-peu-près comme à sa premiere sortie.

La Valeur , seconde sortie.

MM. Trouin , capitaine	I
Meillac-Gravé , second capitain. .	I
Pomeraye-Loquet , lieutenant. .	I
Lalande - Loquet , second lieut. .	I
Villefort , troisieme lieutenant. .	I
Hignard , enseigne.	I

Le reste comme à sa premiere sortie.

Le Jason , troisieme sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Du Roscouet , commissaire. . .	I
La Jaille , second capitaine. . .	I
Des Ursins , lieutenant.	I
Fossieres , second lieutenant. . .	I
Nogent , troisieme lieutenant. .	I
Du Houllay , enseigne.	I
Du Belloy , second enseigne. . .	I
Salvy , troisieme enseigne. . . .	I

de du Guay-Trouin. 251

Barilly , quatrieme enseigne. . .	I
Ferrieres , cinquieme enseigne. . .	I

Le reste à-peu-près comme à sa premiere sortie.

L'Auguste , troisieme sortie.

MM. Dausmond , capitaine.	I
Deplane , second capitaine.	I
De Cours , lieutenant.	I
De Liesta , second lieutenant.	I
Du Gasté , troisieme lieutenant.	I
Bourville , quatrieme lieutenant.	I
Martonne , enseigne.	I
Du Gaspérin , second enseigne.	I
Maison-Neuve , troisieme ens.	I
Deschelles , quatrieme enseigne.	I
Lestobec , cinquieme enseigne.	I
Pitre , sixieme enseigne.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I

Le reste de l'équipage , à-peu-près comme à sa premiere sortie.

La Valeur , troisieme sortie.

MM. Truin , capitaine.	I
Villefort , second capitaine.	I
Martel , lieutenant.	I
Durand , second lieutenant.	I
Boyer , enseigne.	I
Hignard , second enseigne.	I
Keranmoal , troisieme enseigne.	I

Le reste à-peu-près comme à sa première sortie.

Le Jason , quatrieme sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Du Roscouet , commissaire. .	I
La Jaille , second capitaine. .	I
Des Ursins , lieutenant. . . .	I
Beautrun , second lieutenant. .	I
Fossieres , troisieme lieutenant.	I
Nogent , quatrieme lieutenant.	I
Du Houllay , cinquieme lieuten.	I
Du Belloy , enseigne. . . .	I
Barilly , second enseigne . .	I
Ferrieres , troisieme enseigne. .	I
Durant , quatrieme enseigne. .	I
Milieres , cinquieme enseigne.	I

Le reste à-peu-près comme à sa première sortie.

L'Auguste , quatrieme sortie.

MM. Le chevalier de Nesmont, capit.	I
Deplane , second capitaine. . .	I
De Cours , lieutenant. . . .	I
De Liesta , second lieutenant. .	I
Bourville , troisieme lieutenant.	I
Martonne , enseigne. . . .	I
Du Gaspern , second enseigne.	I
Deschelles , troisieme enseigne.	I
Lestobec , quatrieme enseigne.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I

de du Guay-Trouin. 253

*Le reste de l'équipage , à-peu-près com-
me à sa premiere sortie.*

Année 1705.

*Le Jason , l'Auguste , la Valeur , diffé-
rentes sorties.*

Le Jason , premiere sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
La Jaille , second capitaine. .	I
Des Ursins , lieutenant. . .	I
Fossieres , second lieutenant. .	I
Launay-Gravé , troisieme lieut. .	I
Nogent , quatrieme lieutenant. .	I
Du Houllay , enseigne. . . .	I
Du Belloy , second enseigne. .	I
Barilly , troisieme enseigne. .	I
Goubert , quatrieme enseigne. .	I
Millieres , cinquieme enseigne. .	I
Ferrieres , sixieme enseigne. .	I
Villiers , septieme enseigne. .	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I
Officiers , mariniers et matelots. .	255
Soldats ou volontaires. . . .	70
Valets et moussetes.	21

Hommes , 362

L'Auguste , premiere sortie , fut pris.

MM. Le chevalier de Nesmond, cap. .	1
De Cours , second capitaine. .	1

Hommes , 2

Suite de l'Auguste.

MM. De Liesta , lieutenant.	I
Paillard , second lieutenant.	I
Pottin , troisieme lieutenant.	I
Bourville , quatrieme lieuten.	I
Du Perré , enseigne.	I
Deschelles , second enseigne.	I
Thérésien , troisieme enseigne.	I
Lestobec , quatrieme enseigne.	I
Desgigoux , cinquieme enseig.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	356
<i>Soldats ou volontaires</i>	52
<i>Valets et mousses.</i>	25

Hommes , 447

La Valeur , premiere sortie.

MM. Saint-Aubin , capitaine.	I
Villefort , second capitaine.	I
Martel , lieutenant.	I
Darie , second lieutenant.	I
Hignard , enseigne.	I
Keranmoal , second enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniers et matelots.</i>	149
<i>Soldats ou volontaires.</i>	37
<i>Valets et mousses.</i>	9

Hommes , 204

Le Jason , seconde sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
La Jaille , second capitaine. .	I
Des Ursins , lieutenant . . .	I
Fossieres , second lieutenant. .	I
Launay-Gravé , troisieme lieut.	I
Pottin , quatrieme lieutenant. .	I
Martonne , enseigne.	I
Barilly , second enseigne. . .	I
Goubett , troisieme enseigne. .	I
Ferrieres , quatrieme enseigne.	I
Millieres , cinquieme enseigne.	I
Villiers , sixieme enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I

Le reste à-peu-près comme à sa premiere sortie de 1705.

Année 1706.

Le Jason et le Paon , différentes sorties.

Le Jason , seconde sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Des Ursins , second capitaine. .	I
Fossieres , lieutenant.	I
Launay-Gravé , second lieutenant.	I
Pottin , troisieme lieutenant. .	I
Du Houllay , quatrieme lieuten.	I
Barilly , enseigné.	I
Ciret de Brom , second enseign.	I

MM. Ferrieres , troisieme enseigne.	I
Villiers , quatrieme enseigne. .	I
Desgigoux , cinquieme enseigne.	I
Lestobec , sixieme enseigne. . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	333
<i>Soldats ou volontaires.</i>	71
<i>Mousses.</i>	17
<hr/> <i>Hommes , 436</i> <hr/>	

Le Paon , premiere sortie.

MM. La Jaille , capitaine. . . .	I
Dandenne , lieuteuant. . . .	I
Barry , second lieutenant. . .	I
Marsilly , enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniers et matelots.</i>	87
<i>Soldats ou volontaires.</i>	22
<i>Mousses.</i>	11
<hr/> <i>Hommes , 127</i> <hr/>	

Le Jason , seconde sortie.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Des Ursins , second capitaine. .	I
Fossieres , lieutenant. . . .	I
Launay-Gravé , second lieutenant.	I
Pottin , troisieme lieutenant. ,	3

de du Guay-Trouin. 257

MM. Du Houllay , quatrieme lieuten.	I
Barilly , enseigne.	I
Mesbles , second enseigne. . . .	I
Ciret de Brom , troisieme enseig.	I
Ferrieres , quatrieme enseigne.	I
Desigoux , cinquieme enseigne.	I
Duplessis , sixieme enseigne. .	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I

Le reste de l'équipage , à-peu-près comme à sa premiere sortie.

Année 1707.

*Le Lys , l'Achille , le Jason , l'Amazone ,
la Gloire et l'Astrée.*

Le Lys.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
Saint-Auban , second capitaine.	I
Brugnon , lieutenant.	I
Du Houllay , second lieutenant.	I
Barilly , troisieme lieutenant. .	I
Pottin , quatrieme lieutenant. .	I
Sevilly , enseigne.	I
Villiers-Sainte-Croix , sec. ens.	I
De Grieu , troisieme enseigne. .	I
Ciret de Brom , quatrieme ens. .	I
De Vic , cinquieme enseigne. .	I
Chev. de la Bedoyere , six. ens.	I
Ferrieres , septieme enseigne. .	I

MM. Desgigoux , huitieme enseigne.	I
Villiers-Saint-Paul , neuv. ens.	I
Le Brun , commissaire.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	451
<i>Soldats ou volontaires.</i>	169
<i>Mousses.</i>	14
<hr/>	
<i>Hommes , 653</i>	

L' Achille.

MM. Le chev. de Bauharnois , capit.	I
La Thuilerie , second capitaine.	I
Guichen de la Feronaye , lieut.	I
Le chev. de Boulainvilliers , 2 l.	I
Le marquis de Conflans , trois. l.	I
Du Belloy , quatrieme lieuten.	I
Le chev. de Bois-de-la-Mothe.	I
Dubois , sixieme lieutenant . .	I
Deschelles , enseigne.	I
De la Bedoyere , second enseig.	I
Gouville , troisieme enseigne. .	I
De Penvern , quatrieme enseig.	I
Massiac , cinquieme enseigne. .	I
Plusquellec , sixieme enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniers et matelots.</i>	355
<i>Soldats ou volontaires.</i>	158
<i>Valets et mousses.</i>	37
<hr/>	
<i>Hommes , 567</i>	

Le Jason.

MM. Le chev. de Courserac , capit.	I
Chabert Cléron , second capit.	I
Cerquigny-Daché , lieutenant.	I
Milliers , second lieutenant.	I
Belle-Isle , troisieme lieutenant.	I
Cany , quatrieme lieutenant.	I
Jolibert Guay , enseigne.	I
Trémergat , second enseigne.	I
Varennés , troisieme enseigne.	I
Poissy , quatrieme enseigne.	I
Claude de la Jusselière , cinquieme enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers marinières.</i>	7I
<i>Matelots.</i>	226
<i>Soldats et volontaires.</i>	9I
<i>Valets.</i>	17
<i>Mousses.</i>	2I

Hommes , 440

L' Amazone.

MM. le Chev. de Nesmond , capitaine.	I
De Cours , second capitaine.	I
De Liesta , lieutenant.	I
Bourville , second lieutenant.	I
Goubert , troisieme lieutenant.	I
La Tronchaye , enseigne.	I
Du Héron , second enseigne.	2

MM. Folligny , troisieme enseigne.	I
Robert , quatrieme enseigne. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniere.</i>	56
<i>Matelots.</i>	155
<i>Soldats.</i>	94
<i>Volontaires.</i>	5
<i>Valets.</i>	16
<i>Mousses.</i>	16
	<hr/>
	<i>Hommes , 354</i>

La Gloire.

MM. La Jaille , capitaine. . . .	I
La Calandre-de-Blois , second c.	I
Ville-Neuve Fromont , lieuten.	I
Noilles , second lieutenant. . .	I
Lisle-Gouthere , troisieme lieut.	I
Dandenne , enseigne.	I
Dumenaye , second enseigne. .	I
Maritau , troisieme enseigne. .	I
Molande , quatrieme enseigne.	I
Kret , cinquieme enseigne. . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers, mariniere</i>	51
<i>Matelots.</i>	150
<i>Soldats.</i>	91
<i>Volontaires.</i>	I
<i>Valets.</i>	14
<i>Mousses.</i>	22
	<hr/>
	<i>Hommes , 341</i>

L'Astrée.

MM. Lisle-Adam , capitaine.	I
Saint-Hilaire , second capitaine.	I
Du Goutet , lieutenant.	I
Du Portail , enseigne.	I
Du Halgouet , second enseigne.	I
Coulombe , troisieme enseigne.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I
Officiers mariniens.	35
Matelots.	69
Soldats.	45
Volontaires.	I
Valets.	9
Mousses.	7
<hr/>	
<i>Hommes , 175</i>	

Année 1708.

Le Lys , le St. Michel , l'Achille , le Jason , l'Amazone , la Gloire , l'Astrée , la Catherine.

Le Lys.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine.	I
Le comte d'Arquin , second cap.	I
Ruys , lieutenant.	I
De Bayne , second lieutenant.	I
Joganville , troisieme lieutenant.	I
Brugnon , enseigne.	I
Du Houllay , second enseigne.	I

MM. Pottin , troisieme enseigne.	I
Vignier , quatrieme enseigne.	I
Du Belloy , cinquieme enseigne.	I
Sully-Nogent , sixieme enseig.	I
La Coudraye , commissaire.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers.</i>	12 I
<i>Matelots.</i>	345
<i>Gardes de la marine.</i>	8
<i>Volontaire.</i>	6
<i>Soldats.</i>	132
<i>Valets.</i>	2 I
<i>Mousses.</i>	22
<hr/>	
<i>Hommes , 670</i>	

Le Saint-Michel.

MM. Giraldin , capitaine.	I
Ricouard Longue-Joue , sec. c.	I
Daitelaud de Noirey , lieuten.	I
Le-Mausson , second lieutenant.	I
Bauchau , troisième lieutenant.	I
Saint-Hilaire , enseigne.	I
Darcy , second enseigne.	I
Staffort , troisième enseigne.	I
Le marquis de Conflans , quatr. enseigne.	I
De Presse , cinquieme enseig.	I
Barilly , sixieme enseigne.	I
Goubert , septieme enseigne.	I

de du Guay-Trouin. 263

<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers mariniers.</i>	114
<i>Matelots.</i>	351
<i>Garde de la marine.</i>	I
<i>Volontaires.</i>	I
<i>Soldats et valets.</i>	139
<i>Mousses.</i>	14
<hr/> <i>Hommes</i> , 341 <hr/>	

L'Achille.

MM. <i>Le chev. de Courserac, cap.</i>	I
<i>Deplane, second capitaine.</i>	I
<i>Boisvilliers, lieutenant.</i>	I
<i>Sabrevois, second lieutenant.</i>	I
<i>Du Buisson - Varennes, enseig.</i>	I
<i>Morainville, second enseigne.</i>	I
<i>Guichen de la Féronnaye, troi- sieme enseigne.</i>	I
<i>Besle-Isle, quatrieme enseign.</i>	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers, mariniers</i>	101
<i>Matelots.</i>	289
<i>Gardes de la marine</i>	7
<i>Volontaires.</i>	3
<i>Soldats.</i>	103
<i>Valets.</i>	13
<i>Mousses.</i>	15
<hr/> <i>Hommes</i> , 542 <hr/>	

Le Jason.

MM. le Chev. de Nesmond , capitaine.	I
Chevalier de l'Aigle , sec. capit.	I
De Liesta , lieutenant.	I
Bourville , enseigne.	I
Boulainvilliers , second enseigne.	I
Massiac , troisieme enseigne.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I
Officiers , mariniers.	78
Matelots	251
Gardes de la marine.	6
Volontaire.	I
Soldats.	73
Valets.	12
Mousses.	7

Hommes , 437

L' Amazone.

MM. Le chevalier de Courserac l'ainé ,	
capitaine.	I
Marigni Longueil , sec. capit.	I
Guersan , lieutenant.	I
Murat de Brousre , enseigne.	I
Tonnancourt , sec. en.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirugien.	I
<i>Officiers ,</i>	

Officiers, mariniere	62
Matelots.	159
Gardes de la marine	3
Volontaires.	1
Soldats.	54
Valets.	10
Mousses.	7
<hr/> Hommes , 304 <hr/>	

La Gloire.

MM. La Jaille , capitaine.	1
La Calandre , second capitaine.	1
Noilles , lieutenant.	1
Fromont de Ville-Neuve , second lieutenant.	1
Lisle-Gouthere , enseigne.	1
Meré , second enseigne.	1
Le chevalier Dumenaye , troisieme enseigne.	1
Bédée , quatrieme enseigne.	1
Aumônier.	1
Ecrivain.	1
Chirurgien.	1
Officiers mariniere.	70
Matelots.	158
Volontaires.	3
Soldats	66
Valets.	12
Mousses.	16
<hr/> Hommes , 326 <hr/>	

M

L' Astrée.

MM. Kerguelin , capitaine.	I
Destry , second capitaine.	I
Du Goutet , lieutenant.	I
Cornouailles , second lieutenant.	I
Penvern , enseigne.	I
Villiers-Saint-Paul , second en- seigne.	I
Aumônier.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I
Officiers , mariniérs.	42
Soldats.	95
Matelots.	34
Valets.	11
Mousses.	12
<hr/> <i>Hommes , 203</i> <hr/>	

La Catherine.

MM. Daniel , capitaine.	I
Desgigoux , lieutenant.	I
Kérilly , enseigne.	I
Ecrivain.	I
Chirurgien.	I
Officiers , Mariniérs.	10
Matelots.	25
Volontaire.	I
Valets.	5
Mousses.	I
<hr/> <i>Hommes , 47</i> <hr/>	

Année 1709.

*Le Lys , le Jason , l' Amazone , la Gloire
et l' Astrée.*

Le Lys.

MM. Du Guay-Trouin , capitaine. .	I
La Harteloire de Betz , sec. cap.	I
Sabrevois , premier lieutenant. .	I
Cerquigny , second lieutenant. .	I
Du Houllay , troisieme lieut. .	I
Du Vignier , enseigne. . . .	I
Scheridan , second enseigne. .	I
Cussy , troisieme enseigne. .	I
De Grieu , quatrieme enseigne.	I
Gouvello , cinquieme enseigne. .	I
La Jusseliere , sixieme enseigne.	I
Martonne , septieme enseigne. .	I
Themereux , huitieme enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , Mariniers.</i>	95
<i>Matelots.</i>	326
<i>Soldats.</i>	120
<i>Volontaires.</i>	4
<i>Valets.</i>	17
<i>Mousses.</i>	21

Hommes , 599

Le Jason.

MM. Le chev. de Courserac , cap.	I
Joganville , second capitaine. .	I

M 2

Memoires

Du Houllay, lieutenant.	■ ■ ■	7
Barilly, second lieutenant.	. . .	I
Bélisle, troisieme lieutenant.	. . .	I
Du Vigné, quatrieme lieutenant.	. . .	I
Sully de Nogent, cinq. lieut.	. . .	I
Lisle-Gouthere, enseigne.	. . .	I
Du Héron, second enseigne.	. . .	I
De Kret, troisieme enseigne.	. . .	I
Martonne, quatrieme enseigne.	. . .	I
Fromentiere, cinquieme ens.	. . .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers, mariniers et matelots.</i>		309
<i>Soldats ou volontaires.</i>	91
<i>Valets et Mousses.</i>	26

Hommes, 441

L' Amazone.

MM. Le chevalier de Courserac cap.	I
Joganville, second capitaine.	I
Belle-Isle, lieutenant.	I
Sully de Nogent, second lieut.	I
Lisle-Gouthere, enseigne.	I
Du Héron, second enseigne.	I
De Kret, troisieme enseigne.	I
<i>Aumônier.</i> I
<i>Ecrivain.</i> I
<i>Chirurgien</i> I

Hommes, 01

Remplacement.

MM. De Courserac , l'ainé , cap.	1
Marigny , second capitaine.	1
Thivas , lieutenant	1
Schéridan , second lieutenant.	1
Du Gaspern , enseigne.	1
Gouvello , second enseigne.	1
La Jusseliere , troisieme ens.	1
Franey , quatrieme enseigne.	1
Officiers , Mariniers.	59
Matelots.	144
Volontaires.	6
Soldats.	74
Mousses et Valets.	24
<hr/>	
Hommes ,	315

La Gloire.

MM. La Jaille , capitaine.	1
La Calandre , second capitaine.	1
Millet , lieutenant.	1
Fromont de Ville-Neuve , second lieutenant.	1
Noilles , troisieme lieutenant.	1
Dumenay , enseigne.	1
Meré , second enseigne.	1
Bédée , troisieme enseigne.	1
Aumônier.	1
Ecrivain.	1
Chirurgien.	1
Officiers , mariniens et matelots.	214

M 3

<i>Volontaire.</i>	I
<i>Soldats.</i>	73
<i>Valets et mousses.</i>	23
	<u>Hommes, 322</u>

L'Astrée.

MM. Kerguelin, capitaine.	I
Kerburce, second capitaine.	I
Du Goutet, lieutenant.	I
Papotiere, enseigne.	I
Darnouil, second enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
Officiers, mariniers et matelots.	113
<i>Soldats.</i>	43
<i>Valets et mousses.</i>	16
	<u>Hommes, 180</u>

Septembre 1709.

*Le Lys, l'Achille, le Jason, l'Amazone,
et le René.*

Le Lys.

MM. Du Guay-Trouin, capitaine.	I
Nogent, second capitaine.	I
Gourville, lieutenant.	I
Brugnon, second lieutenant.	I
De Liesta, troisieme lieutenant.	I
Barilly, quatrieme lieutenant.	I
Duvigné, cinquieme lieutenant.	I

de du Guay-Trouin. 271

Schéridan , sixieme lieutenant.	I
Deschelles , enseigne.	I
Dervaux , second enseigne. .	I
Servigné , troisieme enseigne.	I
La Potterie , quatrieme enseigne.	I
La Bedoyere , cinquieme ens.	I
Martonne , sixieme enseigne. .	I
Kerloret , septieme enseigne. .	I
De Rossel , huitieme enseigne.	I
La Coudraye , commissaire. .	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	448
<i>Volontaires.</i>	5
<i>Soldats.</i>	104
<i>Valets et mousses.</i>	36

Hommes , 613

L'Achille.

MM. Le comte d'Arquen , capitaine.	I
Lestanduere , second capitaine.	I
Bercy , lieutenant.	I
Du Houllay , second lieutenant.	I
Bourville , troisieme lieutenant.	I
Goubert , quatrieme lieutenant.	I
Foligny , enseigne.	I
Lisle-Gouthere , second. ens.	I
Boismillon , troisieme enseigne.	I
Courtois , quatrieme enseigne.	I
David , cinquieme enseigne. .	I
Longueval , sixieme enseigne. .	I

M 4

Chev. de Conflans , sept. ens.	
Ch. de Rochechouart , huit. ens.	I
Scumis , neuvieme enseigne.	I
Descayrac , dixieme enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots</i>	359
<i>Soldats et Volontaires.</i>	126
<i>Valets et mousses.</i>	31
<hr/>	
<i>Hommes , 535</i>	

Le Jason.

MM. Le ch. de Courserac , l'aîné , cap.	I
Marigny , second capitaine. . . .	I
Thivañ , lieutenant.	I
La Prévalaye , second lieutenant.	I
Du Gaspert , enseigne.	I
La Jusseliere , second enseigne.	I
Gouvello , troisieme enseigne. . .	I
La Roche Coëtlogon , quat. ens.	I
Kersauson , cinquieme enseigne.	I
Forsan de Houx , sixieme ens.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniers et matelots.</i>	283
<i>Soldats et volontaires.</i>	93
<i>Valets et mousses.</i>	26
<hr/>	
<i>Hommes , 415</i>	

L'Amazone.

MM. Kerguelin , capitaine.	I
De Cours , second capitaine.	I
Longueville-Chammoreau , lie.	I
Le Marquis de Conflans , sec. lie.	I
Du Goutet , enseigne.	I
Brescanvel , second enseigne.	I
Darnault , troisieme enseigne.	I
Château-Thièry , quatrieme ens.	I
Barry , cinquieme , enseigne.	I
<i>Aumônier.</i>	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniens et matelots.</i>	220
<i>Soldats.</i>	66
<i>Valets et moussettes.</i>	22
<hr/> <i>Hommes , 320</i> <hr/>	

Le René.

MM. Daniel , capitaine.	I
Didier , second capitaine.	I
La Riviere-Pénifort , lieutenant.	I
Durand , enseigne.	I
<i>Ecrivain.</i>	I
<i>Chirurgien.</i>	I
<i>Officiers , mariniens et matelots.</i>	35
<i>Soldats.</i>	9
<i>Valets et moussettes.</i>	7
<hr/> <i>Hommes , 57</i> <hr/>	
M 5	

L I S T E

DÉS OFFICIERS DE MARINE ,
embarqués sur les vaisseaux et frégates
de SA MAJESTÉ, commandés par M.
DU GUAY-TROUIN, pour l'expé-
dition de Rio-Janeiro, en 1711.

Le Lys , le Brillant , le Magnanime ,
 l'Achille , le Glorieux , l'Amazone , la
 Bellone , l'Astrée , l'Argonaute , le
 Mars , la Concorde , le Chancelier , la
 Glorieuse , la Françoise , le Patient , le
 Fidele , l'Aigle.

Le Lys.

MM. Du Guay-Trouin , cap. de vais-	
seau , commandant.	I
Terville , lieutenant de vaisseau.	I
Saint-Prix , second lieutenant. . .	I
Daché , troisieme lieutenant. . .	I
Saint-Germain , quat. lieuten.	
aide-major , servant de major.	I
Brugnon , enseigne de vaisseau ,	
lieutenant de la compagnie de	
Saint-Quentin.	I
Saint-Dinant , enseigne de vais.	I
Barrilly , second enseigne. . . .	I
Chevalier Desnots , trois. ens.	I
Damblemont , quatr. enseigne.	I
Héliot , sous-lieutenant d'artil.	I
Bourville , chef de brigade. . .	I

<i>de du Guay-Trouin.</i>	271
<i>Officiers, mariniers.</i>	83
<i>Matelots.</i>	220
<i>Valets.</i>	26
<i>Hautbois et violons.</i>	6
<i>Gardes de la marine.</i>	10
<i>Volontaires.</i>	4
<i>Soldats.</i>	306
<i>Mousses.</i>	5

Hommes, 672

Le Brillant.

MM. Le ch. de Goyon, cap. de frég.	I
Barilly de Saint-Mars, lieut. de vaisseau.	I
De Plane, second lieutenant, capitaine de compagnie.	I
Bercy, troisième lieutenant.	I
Dauberville, ens. de vais. lieut. de la comp. de Lambourg.	I
De Liesta, ens. de vais. lieutenant de conseil.	I
De Brouel, lieut. de Bonnail.	I
De Lescouë, lieutenant-ensei- gne de Duchatel.	I
De Kéroulas, enseigne.	I
Coëtlogon, second enseigne.	I
<i>Officiers, mariniers.</i>	72
<i>Matelots.</i>	165
<i>Valets.</i>	18
<i>Gardes de la marine.</i>	11
<i>Soldats.</i>	241
<i>Mousses.</i>	15

Hommes, 532

M 6

Le Magnanime.

MM. Le chevalier de Courserac ,	
capitaine de frégate.	I
Kéravel , lieutenant de vais. et	
capitaine de compagnie.	I
Louguejoue , lieut. de vais. . . .	I
Bernoug , second lieutenant. . .	I
Vaureal , troisieme lieutenant.	I
Cottantré , ens. de vais. lieut.	
de la compag. de Dréville. . . .	I
Mordant d'Héricourt , second	
enseigne de vaisseau.	I
La Riviere-Pourlo , trois. ens.	
lieut. de la comp. de Merval.	I
Duchatelet , quatrieme enseig.	
lieutenant de Kéralio.	I
La Riviere-Foulon , capitaine ,	
enseigne de la Boissonniere.	I
Stafort , sixieme ens. de vais.	I
Pottin , septieme enseigne de la	
compagnie de Langou.	I
Montmarly , huitieme enseigne	
de la compagnie de Dréville.	I
Coulombe , neuvieme enseigne.	I
Souchesne , dixieme enseigne.	I
Officiers , mariniers.	84
Matelots.	212
Valets.	20
Gardes de la marine.	13
Soldats.	195
Mousses.	19

Hommes , 658

L'Achille.

MM. Le chev. de Beauve , lieut. de vaiss.	I
Merveil, lieut. de v. cap. de comp.	I
Goyon-Tavilliers, lieut. de vaiss.	I
Heuzé de Gramont , enseigne de vaisseau , lieut. de Boissieux.	I
Dains , second enseigne , lieut. de la compagnie de Lestang.	I
De Vassan, trois. enseig. de S. Lazare.	I
La Jonquiere , quatr. enseigne.	I
De Murat , cinq. enseig. de vais- seau , lieut. de Montmaure.	I
Kerbuze, sixieme enseigne , lieu- tenant de Reignac.	I
Chevalier de Carman , septieme enseigne et de Merval.	I
De Presse , huitieme enseigne.	I
Longueville , neuv. enseigne , et de la comp. de Saini-Quentin.	I
Chevalier de Fromentiere , dixieme enseigne.	I
Chevalier , lieuten. de frégate.	I
Officiers , mariniers.	72
Matelots.	169
Valets.	19
Gardes de la marine.	9
Soldats.	244
Mousses.	18

Hommes , 545

MM. La Jaille, lieutenant de vaisseau.	I
La Calandre, capit. de Brûlot.	I
Tonnancour, enseigne de vaisseau, lieuten. de Saint-James.	I
Du Gasté, second enseigne de vais. de la comp. de Bayne.	I
Duménaye, troisieme enseigne, et de la comp. de Shaucy.	I
Moulinneuf, ayant soin du détachement de Desmarques.	I
Coulombe, quatrieme enseigne.	I
Chevalier de Damas, cinquieme enseigne, et de la compagnie de Plane.	I
Dauval, sixieme enseigne, chargé du soin du détachement de Kéravel.	I
Schéridan, septieme enseigne.	I
Officiers, mariniers.	69
Matelots.	171
Valets.	17
Gardes de la marine.	11
Volontaires.	3
Soldats.	231
Mousses.	16

Hommes, 528

L' Amazone.

MM. Du Chesnay-le-Fer, ayant rang de lieutenant de vaisseau.	I
Du Houllay, enseigne de vais. et de la comp. de Courserac.	I

MM. Lescouet , second enseigne ; et de la compagnie de Daittan.	1
Noilles , troisieme enseigne , et de la compagnie de Bonnail.	1
Officiers , mariniens et matelots.	139
Valets.	9
Gardes de la mariné.	6
Soldats et mousses.	130
	<hr/>
	<i>Hommes , 288</i>

La Bellone.

MM. Kerguelin , capitaine de Brûlot.	1
Detry , enseigne de vais. lieut. du chevalier du Bosquet.	1
Massiac , aide d'artillerie.	1
Officiers , mariniens.	35
Matelots et valets.	75
Gardes de la marine.	5
Soldats et mousses.	110
	<hr/>
	<i>Hommes , 228</i>

L'Astrée.

MM. De Rogon , ayant rang de ca- pitaine de Brûlot.	1
La Maisonfort , enseigne de vais- seau , ayant soin du détache- ment de du Bosquet.	1
Officiers , mariniens et matelots.	81
Valets et volontaires.	8
Soldats et mousses.	60
	<hr/>
	<i>Hommes , 151</i>

Mémoires
L'Argonaute.

MM. Le chevalier de Bois-de-la-	
Motte , enseigne de vaisseau.	I
Droualin , second enseigne , de	
la compagnie de Darnaud.	I
La Bedoyere , troisieme ens.	I
Cussy, quatrieme enseigne, et de	
la compagnie de Saint-James.	I
<i>Officiers , mariniens et matelots.</i>	148
<i>Valets , Gardes de la marine.</i>	16
<i>Soldats et mousses.</i>	119
	<hr/>
	<i>Hommes , 287</i>

Le Mars.

MM. La Cité-Danican , ayant rang de	
capitaine de frégate.	I
Marigny, lieutenant de vaisseau.	I
Du Hainaut , second lieutenant.	I
Nanclars , troisieme lieutenant.	I
Beaudretun , enseigne.	I
Des Valasses , second enseigne.	I
Kessel , lieutenant de la com-	
pagnie de Barentin.	I
Desgré de Mont-Saint-Pere ,	
enseigne.	I
Tessier de la Cointerie , lieute-	
nant de frégate, enseigne.	I
Barentin.	I
Caron , lieutenant de frégate.	I
<i>Officiers , mariniens.</i>	70
<i>Matelots et valets.</i>	135
<i>Gardes de la marine.</i>	2
<i>Soldats et mousses.</i>	323
	<hr/>
	<i>Hommes , 541</i>

de du Guay-Trouin. 281

La Concorde.

MM. De Pradel Daniel , capitaine.	I
Daniel , lieutenant.	I
Helvetius , second lieutenant.	I
Gautier , enseigne.	I
Pennefort , second enseigne.	I
Officiers , mariniens et matelots.	44
Valets et forgerons.	10
Soldats et moussettes.	35

Hommes , 94

Le Chancelier.

M. Durocher-Danican.	I
Soldats.	14

La Glorieuse.

M. La Perche.	I
Soldats.	36

La Françoise ,) Traversiers commandés
Le Patient ,) par deux pilotes.

Le Fidele.

MM. De la Moinerie-Miniac , serv.	
de capit. de frégate par ordre.	I
Pimont , lieut. capit. de comp.	I
Le marquis de Saint-Simon.	I
La Solaye , lieutenant de comp.	I
La Vie de Hou , ens. de comp.	I
Saint-Sulpice , enseigne.	I
Le chevalier de Villette , ensei-	
gne de compagnie.	I
Le comte d'Aumale , enseigne	
de compagnie.	I
Consolin , chef de brigade.	I
Francin , garde de la marine ,	
servant d'officier.	I

282 *Mémoires de du Guay-Trouin.*

MM. Basteres.	I
Du Cazau.	I
La Grange-Ducaniél, garde de la marine, serv. d'officier.	I
Lascou, garde de la marine, ser- vant d'officier.	I
La Gérouardiere.	I
D'Aire de Villermín.	I
Pimont, de la comp. de Brest.	I
Officiers, mariniérs.	70
Matelots et valets.	152
Gardes de la marine.	8
Soldats et mousés.	241

Hommes, 488

L'Aigle.

MM. De la Mar de Can, cap. de Flûte.	I
Descoyeux-Pouras, lieut. de c.	I
La Grange, lieut. de comp.	I
Campané, ens. de comp.	I
Saint-Hermin de la Sarice, en- seigne de compagnie.	I
Marigny, chef de brigade.	I
Bertauville, sous-brigadier, g. de la marine.	I
Villers, second sous-brigadier.	I
Montholon, trois. sous-brigad.	I
La Biche, quatriéme sous-brigad.	I
Officiers, mariniérs.	47
Matelots et valets.	74
Gardes de la marine.	4
Soldats et mousés.	104

Hommes, 239

F I N.

É L O G E
D E R E N É
D U G U A Y - T R O U I N ,

**Lieutenant-Général des armées navales ,
commandeur de l'ordre royal et mili-
taire de S. Louis.**

**Discours qui a remporté le prix de l'Académie
Françoise en 1761.**



É L O G E
D E R E N É
DU GUAY-TROUIN,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL
DES ARMÉES NAVALES.

DE tous les grands spectacles que le génie de l'homme a donnés au monde, il n'en peut être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible et mortel, rampant sur la terre, a osé créer des édifices mobiles et flottans, qu'il a suspendus sur des abymes, asservir un élément inconnu et terrible, donner des loix aux vents, et voler aux extrémités de l'Univers, sous un ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais telle est notre destinée. L'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime à côté du génie, inspire l'admiration avec l'horreur. Les hommes ont

abusé de tout ; des végétaux pour en former des poisons , du fer pour s'égorger , de l'or pour acheter les crimes , des arts pour multiplier les moyens de se détruire ; ils ont abusé sur-tout de l'art de la navigation. Les abymes ont reçu des combattans ; la mer est devenue un champ de carnage ; les vents ont porté la mort. Nos fureurs ont passé dans un nouveau monde : sous prétexte d'instruire l'Amérique , nous y avons égorgé plus de trente millions d'hommes ; plaie la plus cruelle qui ait été faite au genre humain , et dont le globe se ressentira jusqu'à la dernière révolution des siècles.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces

(1) C'est un grand problème de savoir si la navigation a été plus utile que funeste aux hommes. On peut dire , d'un côté , qu'elle a servi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe partagé en cent mondes différens , n'a plus formé qu'un seul monde ; les Nations se sont communiqué leurs lumières ; la connoissance de la terre et des cieux a été perfectionnée ; les trésors dispersés par la nature ont été rassemblés par le commerce. Mais aussi que de maux sont nés de ces biens mêmes ! les peuples , en communiquant leurs lumières , se sont communiqué leurs vices. Le commerce , en multipliant les richesses , a multiplié les besoins , a fait naître le luxe et corrompu les mœurs. Enfin la mer est devenue une des plus grandes causes de cette dépopulation sensible que les philosophes croient appercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des siècles ; tant de pestes et de maladies cruelles que la nature avoit renfermées dans certains climats , et qui ont été répandues dans le monde entier ; tant de pays inondés par des brigands , à qui la mer auroit servi de barrière ; la plus vaste partie du monde , l'Amérique , presque entièrement dépeuplée ; enfin

temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivoient pauvres et vertueux, et mouroient dans le champ qui les avoit vu naître. Mais on voudroit en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraie autant que sa foiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux états (1) que funeste au genre humain.

les combats de mer si meurtriers et si terribles, sur-tout entre les nations modernes ; tout cela déposeroit contre la navigation, et devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre humain.

(1) On ne peut douter que dans l'ordre politique, la navigation ne soit un bien. Nous voyons par l'histoire, que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers s'est enrichie des dépouilles du monde, et l'a peuplé de ses colonies. Athenes a eu la supériorité sur cette république d'états qui composoit la Grèce. Carthage a disputé l'empire de l'univers. Rome n'a étendu ses conquêtes que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, et enrichi l'Occident par son industrie. L'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle dans le temps que ses flottes découvroient un nouveau monde. L'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la grandeur, ses pavillons ont été l'étendard de sa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragut et Barberousse commandoient les flottes immenses de Soliman. Si nous tournons les yeux sur la France, nous y verrons la marine peu connue sous la première race de nos rois, ranimée sous Charlemagne, servir de barrière aux inondations du Nord négligées sous ses

France , tu as vu la mer se courber sous tes vaisseaux ; et l'univers n'a point oublié les hommes célèbres qui t'ont rendue victorieuse sur cet élément. Long-temps la renommée a publié dans l'Europe le nom de du Guay-Trouin. Il a droit à la reconnoissance de sa patrie , puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athenes c'étoient les plus fameux orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine et de Marathon ; et ils avoient pour auditeurs les Socrate et les Périclès. Je n'ai point les mêmes talens, et j'ai des juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand , c'est être éloquent que d'être sincere.

Je peindrai du Guay-Trouin , d'abord simple armateur , et faisant dans cette école belliqueuse l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale , et servant la France dans les plus grandes entreprises.

successeurs , qui négligerent tout , rétablie sous le premier des Philippes , porter des conquérans dans l'Asie , s'élever par des progrès lents jusqu'à François I , retombee pendant les orages funestes des guerres civiles , reparoitre sous Louis XIII , où elle trouva Richelieu , étonner et faire trembler l'Europe sous Louis XIV , toujours liée à de grands événemens , ou recevant l'impulsion des grands génies.

Le

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

PREMIERE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un homme de mer ? (1)

(1) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choses : de ses vaisseaux ; des vents & de la mer. Il est d'abord essentiel qu'il connoisse les qualités de ses Navires, leur solidité, leurs proportions, leur vitesse ou leur lenteur. C'est sur cette connoissance qu'il doit régler la plupart de ses opérations, pour l'attaque ou pour la défense, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents sont le second objet de son étude ; ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour dissiper les pluies, pour transporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles secousses, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle destination de la fureur des hommes, ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obstacles, mettre à profit leurs avantages, régler sur eux le choix des postes, tirer d'eux les plus grands secours lorsqu'ils sont favorables, les forcer de servir lorsqu'ils sont contraires.

La mer est le troisieme objet qui doit fixer l'attention d'un marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire, il faut estimer leur action : elle a une surface toujours agitée, il faut obéir à ses différens mouvemens : elle a des courans, il faut connoître & mettre à profit leur direction : elle a des marées, il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin l'homme de mer a des ennemis à combattre il faut qu'il sache estimer par la raison, par les obstacles, dans quel temps les vaisseaux ennemis peuvent se trouver à telle hauteur ; s'il les attend, il faut qu'il

N

C'est un homme, qui, placé sur un élément orageux, où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte; en saisir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion, tirer de la même force des effets tout contraires, se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin calculer les probabilités, et maîtriser les hazards: tel est l'art d'un homme de mer.

La nature sans doute contribue à le former: elle lui donne le génie des détails,

sache leur fermer le passage; s'il les poursuit, leur couper chemin; s'il les évite, choisir celle de toutes les routes où son vaisseau a la plus grande vitesse possible: s'il les combat, il doit, par leurs mouvemens, connoître leurs intentions; les forcer par sa manœuvre à souffrir l'abordage, ou savoir l'éviter soi-même. Tous ces détails si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'étude et d'expérience. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples. Il est condamné à se traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que fera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la marine? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudiée. La nature donne les talents, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connoissances.

ce coup d'œil qui saisit les rapports , cet instinct sûr et prompt qui décide , tandis que la raison balance , et ce courage qui agit quand la prudence délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage , c'est à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connoissances aux talens. Où les prendra-t-il ? Sera-ce au milieu de la pompe des cours ? parmi les voluptés des villes ? dans l'oisiveté des ports ? Non , ce sera parmi les travaux , les dangers et les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la patrie : il faut que l'homme de mer soit éprouvé au plus grand risque pour lui-même , au moindre pour l'état. J'oserai donc le dire , (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité ,) nous ne serons puissans sur les mers , que lorsque la marine marchande sera la pépinière de la marine royale. Rome , qui conduit le monde , ramassoit chez tous les peuples de l'univers tout ce qu'elle trouvoit d'utile. Imitons son génie ; ou si nos ames sont trop foibles pour adopter la vérité qui nous est montrée par un ennemi (1) , laissons-

(1) En Angleterre , la marine marchande est une école où les particuliers risquent leurs fortunes pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une est un degré pour passer à l'autre. Il n'est pas extraordinaire de voir les lords envoyer leurs enfans faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est , pour ainsi dire , une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce système : il produit du moins de grands

nous convaincre par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la marine marchande que sont sortis Jean Bart , Tourville et le chevalier Paul (1) : c'est elle qui a formé DU GUAY-TROUIN.

avantages. Le commerce est honoré : la science de la marine se répand dans tous les états : la marine royale se peuple d'Officiers excellens , qui se forment même au sein de la paix , & nous , avec nos préjugés & notre orgueil , nous restons dans l'ignorance. C'est ce que l'Amiral Hauwke dit dans cette guerre à un officier françois qui étoit prisonnier. » Jamais en France » vous n'aurez de marine , tant que vous croirez qu'il » y a du déshonneur à servir sur des vaisseaux marchands. Je n'étois pas né pour être matelot , ajoute-t-il , cependant je me suis fait matelot pour apprendre la manœuvre. » Que du moins nos ennemis nous instruisent. Ces réflexions ne sont dictées ni par l'enthousiasme , ni par l'envie de censurer ; c'est le cri de la raison & de la vérité.

(1) C'est une chose qui mérite d'être remarquée , que la plupart des grands hommes de mer que la France a produits , se sont formés dans la marine marchande.

Jean Bart , né à Dunkerque , d'un courage intrépide , d'une force de corps extraordinaire , de simple pêcheur devint chef-d'escadre , fit les plus grandes choses , parce qu'il ne craignoit jamais rien ; il mourut en 1702.

Le comte de Tourville fit ses premières armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible à des corsaires turcs. Il continua à s'exercer et à s'instruire dans la même école jusqu'en 1667 , que le roi l'attacha à la marine royale , en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il fut nommé chef-d'escadre en 1667 , lieutenant-général en 1681 , vice-amiral et général des armées navales du roi en 1690 , maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 mai. Il combattit long-temps sous Duquesne , et mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue , quoique perdue , augmenta sa gloire.

Le commandeur Paul fit long-temps la guerre d'armateur. Il entra enfin dans la marine royale ; et en 1663 Louis XIV lui confia une escadre de six vaisseaux de

La nature , qui le destinoit à faire de grandes choses , lui accorda la faveur de naître sans aïeux. La véritable noblesse est de servir l'état : le sang qui coule pour la patrie est toujours noble.

Remarquons (1) , à l'honneur de la

guerre contre les pirates de Tunis et d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence , de courage et d'activité , & fit trembler par ses victoires toutes les côtes de barbarie.

Sur la fin du regne de Louis XIV il y eut encore en France un armateur , né avec le plus grand génie pour la mer , et qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talens. Il s'appeloit Caffart. Il se distingua long-temps par la quantité & la richesse de ses prises. En 1712 il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre & de deux frégates , à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne plusieurs colonies , du Portugal , de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage , un caractère dur & une ame trop inflexible. Il choqua la cour , et la cour le laissa dans l'oubli. Un jour du Guay-Trouin étoit à Versailles dans l'antichambre du roi , où il s'entretenoit avec plusieurs seigneurs : tout-à-coup il apperçoit dans un coin un homme seul , et dont l'extérieur annonçoit la misère : c'étoit Caffart. Du Guay-Trouin quitta les seigneurs dont il étoit entouré , & va causer avec lui près de trois quarts-d'heure. Les seigneurs étonnés lui demandèrent à son retour avec qui il étoit. Comment , s'écria du Guay-Trouin , avec qui j'étois ! avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. Il est probable que cet homme auroit pu rendre les plus grands services à la nation , s'il eût été employé : mais il n'a servi qu'à prouver par son exemple combien on doit craindre d'étouffer le mérite , & combien on doit ménager la cour , puisque c'est d'elle en partie que dépendent la réputation et la gloire. Nous avons du moins la satisfaction de rendre à sa mémoire la justice qui ne lui a pas été rendue pendant sa vie , d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand homme de plus.

(1) René du Guay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673 , d'une famille de négocians. Son pere y commandoit des vaisseaux armés , tantôt en guerre ,

N 3

Le Guay-Trouin n'avait pas pour ce point des opinions aussi philosophiques; Voyez page 169.

Bretagne , que cette province lui donna le jour ; et à la gloire du commerce , qu'il naquit au sein de cette profession que l'orgueil dédaigne , et qui fait la grandeur des états.

La France qui étoit alors toute puissante , soutenoit la guerre contre l'Europe. C'est parmi les secousses du monde qu'est né DU GUAY-TROUIN. L'année même de sa naissance , trois batailles navales ensanglanterent les mers (1).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux , il éprouve à cette vue cette émotion douce et puissante qui est la voix du génie. Déjà son ame s'élance sur les mers. Mais le traité de Nimegue a désarmé les nations. Bientôt un nouvel orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un prince qui dans un corps foible et sous des dehors froids , cachoit tout le feu et toute

tantôt pour le commerce : il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile marin. Du Guay-Trouin eut trois freres. L'aîné , nommé Trouin de la Barbinais , homme intelligent & actif , fut d'abord consul de France à Malgues en Espagne : il fut ensuite occupé le reste de sa vie à seconder son frere pour ses armemens et toutes les entreprises. Les deux autres , plus jeunes que lui , périrent glorieusement en servant l'état dans la marine.

(1) L'année 1673 , où naquit du Guay-Trouin , Louis XIV étoit en guerre avec l'empire , la Hollande & l'Espagne. Cette année même il se livra trois batailles navales consécutives , les 7 , 14 & 21 de juin , entre la flotte hollandoise d'un côté , & celles de France & d'Angleterre de l'autre. La cour de Londres servoit alors celle de Versailles. Bientôt tout devoit changer , & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

l'activité d'une ame ambitieuse , austere dans ses mœurs , profond dans sa politique , opiniâtre dans ses desseins, guerrier aussi habile que malheureux , assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices , Guillaume avoit su mettre à profit pour sa grandeur , l'orgueil inquiet de ce peuple qui juge ses rois.

Le crime d'un seul homme devient le signal des malheurs du monde (1). Louis

(1) En 1680 , 1681 , 1682 , la marine fut élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient osé espérer. Louis XIV , qui portoit dans toutes les parties de l'administration , la hauteur de son ame , avoit formé le projet de donner à la France l'empire de la mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du ministre seconda les vues du prince. Bientôt le port de Toulon sur la méditerranée , le port de Brest sur l'Océan , furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque et le Havre-de-Grace furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie , mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu , Renaud inventa pour la construction une méthode plus régulière et plus facile. C'est à lui aussi qu'on doit l'invention des galiotes à bombes , si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain : des écoles de gardes-Marine furent instituées dans les ports. La foule des citoyens ou inutiles à l'état par leur oisiveté , ou dangereux par leur occupation , ou onéreux à des provinces qui ne pouvoient les nourrir , fut enrolée ; on en forma soixante mille matelots. L'Ordonnance de la marine parut ; des loix justes disciplinèrent ce peuple immense et féroce : loix nécessaires sur la mer , où la société polit moins les mœurs , & où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne , dont plusieurs étoient montés de cent canons. D'escadres , Duquesne , Tourville , Château-Renaud , Jean Bart & Forbin , portoient de tous côtés la gloire de notre marine. Du Guay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois , jusqu'alors maîtres de la mer , furent vaincus en plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachotent par-tout devant les

XIV , qui ne voyoit point le danger partout où il voyoit la gloire , accoutumé à donner asyle à des rois , s'arme encore pour remettre Jacques II sur le trône. Tandis que Boufflers et Vauban réunis font trembler l'Allemagne , que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé , que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros et d'un sage , les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'ame des sujets s'élève insensiblement au niveau de celle des rois ; et toute nation est capable de grandes choses sous un grand prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaisseaux qui sous l'étendard commun de la patrie , unissent la guerre au commerce. C'est sur une frégate armée par sa famille que DU GUAY-TROUIN commence sa carrière (1). Qu'elle est redoutable cette frégate , et quel destin

flottes de Louis XIV. On fait que la marine française conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

(1) Ce fut en 1689 que du Guay-Trouin fit sa première campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de 18 canons. On eût dit que la nature , vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne , il fut continuellement incommodé du mal de mer , une tempête affreuse lui montra de près le naufrage : bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant ; un de ses compagnons qui étoit à côté de lui , en voulant sauter dans le vaisseau ennemi , tomba entre les deux vaisseaux , qui dans le même instant , venant à se joindre , écrasèrent tous les membres de ce malheureux : une partie de sa cervelle rejaillit jusques sur les habits de du Guay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur furent les premiers que du Guay-Trouin vit sur mer.

elle porte ! Nations ennemies , frémissez. Il commence comme Turenne ; et pour commander un jour , il apprend à obéir. .

Si jamais l'homme eut occasion de déployer cet instinct de courage que lui donna la nature , c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent , à la vérité , un spectacle terrible : mais du moins le sol qui porte les combattans ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi , et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré : la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer , les élémens , principes de la vie , deviennent tous les ministres de la mort. L'eau n'offre que de vastes abîmes , dont la surface , balancée par d'éternelles secousses , est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents , produit les orages , trompe les efforts de l'homme , et le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible , entr'ouvre les vaisseaux , et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre reculée à une distance immense , refuse son asyle ; sa proximité même est dangereuse , et le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé et séparé du monde entier , est resserré dans une prison étroite , d'où il ne peut sortir , tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces hor-

reurs il trouve quelque chose de plus terrible pour lui, c'est l'homme son semblable , qui , armé du fer , et mêlant l'art à la fureur , l'approche , le joint , le combat , lutte contre lui sur ce vaste tombeau , et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau , des vents et du feu.

DU GUAY-TROUIN avoit reçu en partage cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger comme si on n'y étoit pas exposé , et qui le fait braver comme si on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une espece de philosophie guerriere. Il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre irrévocable ; opinion dangereuse pour le philosophe , accablante pour le citoyen paisible , mais favorable au guerrier , et qui fut celle des conquérants arabes, de Charles XII et de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inspire fut la première qualité que l'on vit briller dans DU GUAY-TROUIN. Il y a du progrès dans le génie , qui ne se développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur , qui est tout à coup ce qu'elle doit être.

Quinze Vaisseaux ennemis déployoient le pavillon d'Angleterre , et présentent un front redoutable. Le capitaine de la frégate où est DU GUAY-TROUIN se livre à une terreur qu'il est en droit d'appeller prudence. Il veut fuir ; DU GUAY TROUIN en est indigné ; il prend cet ascendant que

N 6

les grandes ames ont sur les foibles ; le courage qui l'ame a passé dans tous les cœurs. On combat : il auroit eu trop de regrets , si quelqu'un avant lui se fût élancé dans le premier vaisseau ennemi. Son sang coule , il s'applaudit de le voir couler. C'est la premiere offrande qu'il fait à la patrie : déjà il est vengé , et le vaisseau porte le pavillon françois. C'est peu pour lui d'avoir vaincu , tandis qu'il peut encore combattre ; il est prêt à s'élancer pour un second abordage : l'impétuosité du choc le précipite dans les flots ; mais le génie de la France veilloit sur lui , il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire ; il vole à une troisieme . Tout cede à son courage. Un tranquille observateur de la nature , qui , assis sur le sommet d'un rocher , a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne , voit avec regret sur le soir l'ombre qui s'épaissit , et qui vient lui dérober ce spectacle. DU GUAY-TROUIN , vainqueur de trois vaisseaux , et tout couvert de sang , s'afflige que la lumiere en fuyant interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau , bientôt son roi lui confiera ceux de l'état. Une ame telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante. La fortune peut élever contre lui des tempêtes , mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jetté sur les

côtes d'Irlande, il met à profit les orages (1). La flamme des vaisseaux qu'il brûle éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II, et leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit et subjuga le nouveau monde, commence à redouter ses efforts. Mais ce n'est point à l'Espagne qu'il doit se rendre terrible : son destin est de la servir un jour. O mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, et couvertes des débris de nos vaisseaux, vous vîtes DU GUAY-TROUIN déployer dans le même temps l'étendard de la victoire (2) ;

(1) En 1691, la famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la prise de ces trois vaisseaux, crut pouvoir lui confier une frégate de 14 canons. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande, il s'y empara d'un château & brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre. C'étoit après la bataille de la Boine, où le roi Jacques fut défait, & la bataille de Kilconnel gagnée aussi par le parti du prince d'Orange.

(2) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 Mai 1692 : Tourville, qui n'avoit que quarante-quatre vaisseaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, céderent après un combat de dix heures. L'Amiral anglois nous brûla 15 vaisseaux à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même temps du Guay-Trouin remporta plusieurs avantages sur les Anglois. Monté sur une frégate de 18 canons, il combattit seul et prit deux frégates de guerre qui escortoient 30 vaisseaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de 28 canons, il prit encore six vaisseaux. Ainsi la fortune de du Guay-Trouin s'élevoit au dessus de deux puissans empires qui s'écrasoient.

de du Guay-Trouin. 301
et l'Angleterre , après avoir vaincu la France , fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera sur la terre quelque sentiment d'humanité , l'on se souviendra avec horreur de cette machine , merveille funeste du génie de la destruction , qui devoit en un instant écraser une ville entière. (1) O DU GUAY TROUIN ! c'est à toi de venger le lieu de ta naissance. Je le vois qui cherche par-tout sur le vaste océan des ennemis à combattre. Mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire ? Quels sont ces pressentimens qu'il éprouve (2) ? N'est-ce

(1) Les Anglois étoient irrités contre la ville de Saint-Malo , à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs qui défolioient leur commerce. Ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen de leur *Machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote de 90 pieds de long , chargé au fond de plus de 100 barils de poudre , & rempli de bombes , de grenades , de boulets , de gros morceaux de fer , et de toutes sortes de matières combustibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 au premier Décembre , l'air étant serein , la mer calme , ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée sans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas , lorsqu'un coup de vent la détourne & la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit : l'ingénieur qui la conduisoit se bâta d'y mettre le feu , mais l'eau avoit déjà gagné les poudres du fond de cale , & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible ; toute la ville en fut ébranlée ; les vitres & les ardoises de plus de 300 maisons se brisèrent. L'on doit rendre grâces à l'Être bienfaisant , qui veille sur le genre humain , de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

(2) Du Guay - Trouin ajoutoit foi à ces pressenti-

que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle desire ? Ou bien les ames des héros ont-elles un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des ames vulgaires ? Le Ciel le justifie, et la victoire est venue le chercher ; par-tout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards ; Flessingue , patrie de Ruiter (1) !

mens. Il assure dans ses mémoires, qu'il a toujours suivi ces mouvemens secrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Ce seroit sans doute être plus orateur que philosophe, de donner aux grands hommes une espece de divination, et de les comparer à ces hautes montagnes, dont le sommet est éclairé par les rayons de la lumière, tandis que les régions inférieures du globe sont encore ensevelies dans les ombres. Quoi qu'il en soit, il n'y a gueres eu d'hommes célèbres qui n'aient eu quelque opinion singulière ; & celle-ci sur les pressentimens ne méritoit pas à un héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphysicien ; elle prouve du moins combien son ame étoit profondément occupée de vaisseaux, de combats, de victoires : c'est le génie de Socrate, c'est le fantôme qui apparut à Brutus.

(1) Ruiter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de 11 ans il servit sur mer, & commença par être mousse de vaisseau. On ose dire qu'il n'en étoit que plus grand : & chez des républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement capitaine de vaisseau, commandeur, contre-amiral, vice-amiral, & enfin lieutenant-amiral-général des provinces-unies. Il se rendit célèbre sur toutes les mers & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte françoise, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connoissent ce grand homme, s'empresserent à honorer son mérite. Le roi de Danemarck lui donna une pension & des lettres de noblesse. Des Barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'estrées qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert : *Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Ruiter vient d'acquérir.* Le conseil d'Espagne lui donna le titre &

Il croit voir ce grand homme ; il se le représente , non point chargé d'honneurs , non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur ; il le voit montant par sa valeur des derniers rangs aux premiers , dispersant ses triomphes sur toutes les mers , il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaisseaux fuient , le plus redoutable succombe et reconnoît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire : c'est celle du malheur. Ne craignez rien pour la gloire de **DU GUAY-TROUIN**. C'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius assis sur les ruines de Carthage , m'étonne plus que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné **DU GUAY-TROUIN** (1). Il est seul , et il

les patentes de duc. Louis XIV fut affligé de sa mort ; & comme on lui représentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux : *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être sensible à la mort d'un grand homme*. La Hollande , qui l'avoit comblé d'honneurs pendant sa vie , lui fit dresser après sa mort un monument superbe. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Ruiter sera connu !

(1) En 1694 , du Guay-Trouin , monté sur une frégate de 40 canons , tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglois de 50 à 60 canons. Il combattit avec courage près de 4 heures contre les plus forts ; enfin se voyant démâté , il prend la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vais-

ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers , et ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pieces d'artillerie tonnent sur son vaisseau. Ses mâts sont rompus , ses voiles sont déchirées : bientôt ses débris couvriront la mer. Une ame foible n'eût pensé qu'à se rendre ; une ame bouillante et féroce n'eût pensé qu'à mourir ; DU GUAY-

feau ennemi pour s'en emparer. Déjà tout étoit prêt ; la méprise d'un officier qui changea la barre du gouvernail , fit échouer ce projet. En même temps un autre vaisseau de 66 canons vient le combattre à la portée du pistolet , tandis que les trois autres le canonnoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leur poste et vont se cacher à fond de cale. Du Guay-Trouin indigné court à eux , et leur présente le pistolet & l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur , le feu prend au magasin des poudres. Il y descend , fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger les soldats à combattre , il se fit apporter des barils pleins de grenades , et les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leur poste ; mais lui-même en remontant est fort étonné de trouver son pavillon bas , soit que le cordage qui le soutenoit eût été coupé par une balle , soit que dans l'absence de du Guay-Trouin , il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette. Ses officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Du Guay-Trouin , frémissant et désespéré , ne savoit quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon , qui étant sur sa fin vint le frapper & le renversa. Il fut près d'un quart-d'heure sans connoissance. Le capitaine anglois touché de sa bravoure , le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'escadre angloise ayant relâché à Plimouth , du Guay-Trouin eût d'abord la ville pour prison ; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'amirauté. Sa prison ne fut pas longue. Du Guay Trouin étoit aussi aimable que courageux. Il avoit su plaire à une jeune angloise : ce fut celle qui brisa ses fers , et l'amour rendit un héros à la France.

TROUIN ose encore espérer de vaincre. Soldats de ce héros, soyez dignes de le servir. Mais il est un point au-delà duquel les ames communes ne passent jamais : et c'est-là que l'extrême intrépidité se change tout à coup en extrême foiblesse. Ses soldats se révoltent, et refusent de combattre. Malheureux, qui osent préférer la honte à la mort ! En même temps le vaisseau s'embrase. DU GUAY-TROUIN fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les anime, les ramène ; mais il est lui-même frappé. Il tombe, il n'y a que l'instant de sa chute qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats ; mais votre gloire est en vos mains. DU GUAY-TROUIN vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne et de son vaisseau ; mais ses vertus, mais ce courage altier et indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier, et sur-tout d'un François, cette âme si fière et si élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir, et malgré la fortune il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'état qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgrâces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses ; et peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet,

n'eût pas été vainqueur à Dénain. Par quels exploits DU GUAY-TROUIN se venge de sa prison (1)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au devant d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un, trois abordages sanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de DU GUAY-TROUIN! Il se joint à une escadre, et prêt d'en venir aux mains, il donne au monde un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par esprit de surbordination (2).

(1) On eût dit réellement que la défaite & la prison de du Guay-Trouin lui eussent donné de nouvelles forces. Peu de jours après son retour en France, il va croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de 50 voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglois. Il court au devant de cette flotte, la rencontre, attaque sans hésiter les deux vaisseaux de guerre, & s'en rend maître. L'un deux étoit monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre. C'étoit lui qui avec ce même vaisseau avoit pris à l'abordage, en 1689, le fameux Jean Bart, et le chevalier de Forbin. Du Guay-Trouin n'avoit que 21 ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du gouvernement. Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, ministre de la Marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes, qui coûtent ou qui doivent coûter si peu, & qui produisent de si grands effets dans les âmes sensibles à l'honneur.

(2) Sur la fin de l'année 1694, du Guay-Trouin, par ordre de la cour, se joignit à une escadre du marquis de Nesmond. Comme il étoit prêt d'aborder un gros vaisseau anglois, M. le marquis de Nesmond fit tirer un coup de

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur (1). Les côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frere, qui le seconde, combat, triomphe et meurt à ses côtés (2). Ne le plai-

canon à balle. Du Guay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi; & quoiqu'il fût impatient de combattre & presqu'assuré de vaincre, il se retira par esprit de subordination. Cet exemple est bien frappant dans un homme tel que du Guay-Trouin. Il nous fait voir qu'elle idée il avoit de la discipline militaire.

(1) En 1695, il prend sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux Anglois qui venoient des Indes Orientales, considérables par leur force, & encore plus par leurs richesses.

En 1696, monté sur le *Sans-Pareil*, vaisseau Anglois qu'il avoit pris, il va croiser sur les côtes d'Espagne, & s'y rend maître par stratagème de deux vaisseaux Hollandois. A la pointe du jour, il se trouva à trois lieues de l'armée Navale des ennemis. Il prend son parti sans balancer, ordonne à ses deux prises d'arborer pavillon Hollandois, & de venir le joindre par derriere, après l'avoir salué de sept coups de canon: ensuite il fait voile vers l'armée ennemie, avec autant d'assurance et de tranquillité que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par sa manœuvre & par la fabrique de son vaisseau qui étoit anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaisseaux qui avoit parlé à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il osa la combattre à la vue même de l'armée ennemie: pour dérober cette frégate à ses coups, il fallut le secours d'une partie de la flotte.

(2) Du Guay-Trouin avoit un jeune frere plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de 16 canons à commander. Comme ils croisoient ensemble sur les côtes d'Espagne, ils firent une descente auprès de Vigo, & forcerent, l'épée à la main, des retranchemens d'où l'on avoit tiré sur eux. De là ils marcherent à un gros Bourg, défendu par des milices Espagnoles. Le jeune frere de du Guay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de

gnons pas , puisqu'il est mort pour sa patrie : plaignons DU GUAY TROUIN qui perd un frere , et la France qui perd un héros.

Il est appelé à de plus hautes entreprises , et les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes , qui d'abord esclave de l'Espagne , a commencé par la vaincre , et a fini par la protéger ; grand ,

se signaler , presse sa marche , vole à l'attaque , & force le premier les retranchemens du bourg ; mais en les forçant il est blessé d'un coup de fusil , qui lui traverse l'estomac. Du Guay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté , où il étoit aussi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il resta quelque tems immobile ; bientôt le désespoir le rendit furieux ; il court sur les ennemis & en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître sur les hauteurs. Forcé de se retirer , il rassemble ses soldats , & court chercher son frere ; il le trouve couché à terre , nageant dans son sang , qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui , l'embrasse sans pouvoir lui dire un mot , le baigne de ses larmes , & le fait emporter dans son vaisseau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours : il mourut entre les bras de son frere. On porta son corps dans une ville portugaise , où du Guay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui sont dus à la valeur. Sa tombe fut arrosée des larmes de tout l'équipage & de toute la noblesse des environs , qui assista aux funérailles , pleurant un jeune guerrier , mort par un excès de courage , & enseveli loin de sa patrie sur une rive étrangère. Pendant long-tems rien ne put calmer la douleur de du Guay-Trouin. L'image de son frere expirant entre ses bras le poursuivoit sans cesse ; elle le tourmentoît le jour , elle le réveilloit en sursaut pendant la nuit ; enfin ayant désarmé , la mélancolie profonde qu'il nourrissoit le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire & au service. On peut juger par cette résolution de la secousse violente que la douleur avoit donnée à cette ame sensible.

dès qu'il est devenu libre : puissant et respecté dans l'Europe , conquérant et législateur dans les Indes , commerçant dans toutes les parties du monde , les Hollandois opposent à DU GUAY TROUIN des forces redoutables. Elles sont dirigées par une de ces ames fortes et vigoureuses , qui dans les combats regardent la mort comme un honneur , et n'estiment la vie que pour la victoire (1). DU GUAY-TROUIN a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le

(1) En 1697 du Guay Trouin , avec trois vaisseaux , va au-devant d'une flotte hollandoise , escortée par trois vaisseaux de guerre. Ils étoient commandés par le baron de Wassenæer , homme d'une intrépidité peu commune , & qui fut depuis vice-amiral de Hollande. Jamais du Guay-Trouin ne fontint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglans qu'il se rendit maître du vaisseau commandant. Tous les officiers du baron de Wassenæer furent tués ou blessés. Le baron lui-même eut quatre blessures très-dangereuses ; il tomba dans son sang & fut pris les armes à la main. Cette victoire fut suivie d'une tempête & d'une nuit affreuse. Tout ce que l'imagination peut se peindre de plus terrible s'y trouva réuni. Du Guay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier soin en arrivant au port-Louis , fut de s'informer de l'état du baron de Wassenæer. Il courut sur-le-champ lui offrir tous les secours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dus à sa valeur par ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau , il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui le commandoit , & quoiqu'il fût son proche parent , jamais il ne put le revoir sans un sentiment qui approchoit de la haine. Lorsque la baron de Wassenæer fut guéri de ses blessures , du Guay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV. De pareils sentimens font plus d'honneur que dix victoires. C'est un spectacle utile & consolant de voir le mérite ainsi honoré par les grandes ames ; tandis que pour les ames viles & basses , il n'est qu'un objet d'envie , & pour les ames dures ou frivoles , un objet de satire. Du Guay-Trouin avoit alors vingt trois ans.

feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées ; mais son destin est d'être par-tout victorieux. Il revole à l'attaque... O brave Ennemi ! cédez enfin , vous n'êtes pas tombé entre des mains cruelles et qui méconnoissent la valeur. DU GUAY-TROUIN honore son triomphe par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect, il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit effroyable succede à un jour de triomphe ! Le vaisseau victorieux , percé de coups de canons , et battu par les vents , s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui nest composé que de blessés et de mourants , cinq cents prisonniers à contenir , une tempête horrible contre laquelle il faut lutter , la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau , une foule de malheureux presque expirants de leurs blessures , fuyant l'eau qui les gagne , et se traînant sur les mains avec d'affreux hurlements ; le tumulte , l'effroi , les cris de douleur mêlés aux cris du désordre , tant d'hommes qui attendent avec terreur l'instant où ils vont être engloutis ; quel spectacle pour DU GUAY-TROUIN ! tout ce que peut l'activité de la pitié , et le sang froid de la prudence , est mis en usage , et ce jeune vainqueur triomphe des éléments comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ces momens rapides et terribles , où l'ame d'un héros essaie ses forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études , il est des momens plus tranquilles où , dans le calme des sens et de la nature , son génie s'instruit par les sciences , et fermente par les réflexions. La Marine , comme tous les autres arts , ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossieres ; car l'esprit du genre humain a eu son enfance , comme celui de chaque mortel. Le temps qui agit lentement , mais qui agit sans cesse , l'expérience qui voit tous les avantages et tous les abus , la pratique des hommes de mer , les observations de quelques hommes de génie , qui saisissent en un instant ce que des nations et des siècles n'ont point vu , l'activité des passions qui cherchent à exécuter de grandes choses , et plus que tout cela peut-être , le hasard qui découvre des choses utiles , échappées à la méditation du genre humain , toutes ces causes réunies ont étendu les idées , et changé la marine en une science vaste dont la philosophie est l'ame , et qui , dans son cercle immense , embrasse l'air , les cieux , la terre et les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connoissances d'un homme de mer. DU GUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette science , il s'élève

dans les cieux pour y chercher des points fixes ; de là il mesure les abymes qui renferment les mers , il observe la nature de cet élément , les qualités qui lui sont partout communes , celles qu'il reçoit de la diversité des climats , de l'inconstance des saisons et des vents , de la distance ou de la proximité des terres (1).

C'est de ces connoissances combinées que résulte l'art du pilotage (2) : c'est par

(1) Il n'y a aucune profession qui exige plus d'étude & de théorie que la marine. On y fait un usage continuel de l'astronomie & de la géométrie. Une connoissance profonde de la géographie n'y est pas moins nécessaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse , plus constante ou plus inégale dans les tempêtes ; la direction des courans , dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres ; les écueils & les bancs de terre cachés sous les flots ; les dangers & les abris qu'offrent les côtes , les ports & les rades qui sont favorables dans tous les tems , & celles qui ne le sont que dans certaines saisons ; les îles , qui dans le cours d'une longue navigation peuvent fournir des secours à des équipages fatigués ; les fonds qui peuvent porter l'ancre , & ceux où il seroit dangereux de la jeter ; les déclinaisons de l'aiguille aimantée , déclinaisons qui varient sans cesse selon le tems & les lieux ; enfin , les vents propres à chaque climat , à chaque saison , le tems précis où ils commencent , celui où ils finissent , l'étendue déterminée où ils soufflent , le degré de variation de ceux mêmes qui sont les plus réguliers. Il seroit dangereux sur tous ces objets de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires souvent infidèles : il faut , autant qu'il est possible , observer par soi-même. Une erreur qui hors de la mer seroit indifférente , peut sur cet élément faire échouer les plus grands desseins , & causer la perte d'une flotte entière.

(2) Le pilotage est l'art de diriger la route d'un vaisseau & de déterminer le point où il se trouve : pour y parvenir il lui

lui que DU GUAY-TROUIN apprend à diriger le cours d'un vaisseau. Lorsque sa main a posé la foudre et l'épée, il prend lui même le crayon, le télescope et le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance la sonde à la main, il calcule les profondeurs et les distances. Celui qui un instant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide et bouillant, est ici un observateur tranquille, et qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une machine immense et compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse ; il faut le régler malgré l'agitation de la mer et la violence des vents.

faut connoître parfaitement la direction que suit le navire, & mesurer la vitesse de son fillage ; mais il y a des erreurs inévitables qui entrent nécessairement dans ces calculs. Le vaisseau ne suit jamais la même ligne. Il a une dérive nécessaire, causée par l'obliquité des voiles, par les mouvemens secrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courans qui transportent le navire vers un côté ou vers un autre : enfin la boussole elle-même est sujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaisseau, il faut donc avoir égard à ces changemens, & corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la boussole en prenant la hauteur de l'étoile polaire ou du soleil. Quoique le général ne soit pas destiné à faire les fonctions de pilote, il doit cependant être instruit de cet art, soit pour l'exercer lui-même dans des occasions pressantes, soit pour être en état de juger de celui qui l'exerce.

O

Les deux éléments qui le font mouvoir , sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile , et enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'est la manœuvre qui opère ces prodiges. Tromp et Ruiter , Tourville et Duquesne , noms fameux , et toi , à qui il n'a manqué pour être leur égal que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes , Ô DU GUAY-TROUIN , c'est par votre supériorité dans l'art de la manœuvre , que la victoire fut toujours attachée à vos pavillons (1) !

(1) La manœuvre est la science des forces mouvantes ; appliquée à la marine. C'est elle qui apprend à connaître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaisseau ; à évaluer l'effet des machines employées ; à décomposer les forces ; à distribuer de la manière la plus avantageuse toutes les parties pesantes de la charge ; à produire par la situation du gouvernail le plus grand effet possible ; à se servir avec succès de la pluralité des voiles ; d'où dépend presque toute la supériorité de la marine moderne ; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut , pour que le vent ait tel degré de force ; à les combiner de différentes manières , pour augmenter ou pour ralentir la vitesse , pour avancer en route droite ou en route oblique ; à se servir du même vent pour des routes opposées ; à faire succéder en pleine mer le repos au mouvement , par l'équilibre des forces qui agissent en sens contraire ; à faire tourner le navire dans tous les sens , par l'effet combiné du gouvernail & des voiles , de l'eau & du vent ; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution , & le tems qu'elle doit durer ; enfin , à rendre la manœuvre , tantôt plus lente & tantôt plus rapide ; & ce qui est une loi générale , à régler toujours la force des impulsions sur la grandeur des navires , & la résistance des obstacles. Cette étude est beaucoup plus nécessaire à l'officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats , c'est la manœuvre qui décide presque toujours de la victoire. Enfin , c'est à la manœuvre que du Guay-Trouin dut la plus grande partie de sa réputation & de ses succès.

Il joint à tant d'études celles des exemples. Les merveilles de la navigation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux. O charmes impérieux de l'histoire, quand elle est lue par le génie ! Souvent dans le silence de la nuit, tandis que tout repose dans l'univers, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, DU GUAY-TROUIN seul et retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers ; et lorsqu'il lit de grandes actions, son ame s'élève, son sang bouillonne, et tout son corps tressaillit d'admiration et de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talents, que tant de combats, d'études et de réflexions, ce fut son amour pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente DU GUAY-TROUIN, au sortir d'une glorieuse campagne, impatient de voir ce roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu (1).

(1) Ce fut en 1695 que du Guay-Trouin parut pour la première fois à la cour. M. de Pontchartrain, ministre de la marine, le présenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'état, & destiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce tems le roi lui donna toujours les plus grandes marques d'estime. Il se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ses actions. La fierté noble & la franchise guerrière d'un héros intéressa plus sans doute l'ame d'un grand roi que des hommages de courtisan. Un jour du Guay-Trouin faisoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaisseau nommé *la Gloire*. J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre. *Elle vous fut fidelle*, reprit Louis XIV. Aussi du Guay-Trouin avoit-il pour le

Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres qui l'annoncent, il est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de sa dignité : il vient la lui montrer, cette épée, teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ces courtisans oisifs et dédaigneux, qu'un homme de mer, transporté du sein de ses vaisseaux au milieu de la cour, et sans autres titres que ses services, conversant avec son roi. Quelques-uns remarquerent peut-être qu'il n'avoit pas les graces et les manieres des cours. Louis remarqua sa valeur et son génie. Bientôt son devoir le rappelle. Ce n'est pas à Versailles qu'un homme tel que lui doit faire sa cour. Il a mérité de servir dans la marine royale (1). Nous l'allons voir fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, et parvenir par ses services au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

roi cet amour qui est le premier ressort dans un gouvernement monarchique. Jamais il ne sortit de sa présence, sans être plus enflammé du desir de servir l'état. Ce trait fait également l'éloge du prince & du sujet.

(1) Du Guay-Trouin passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale. Ce fut à la suite de son fameux combat contre le baron de Wassenær. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère. En 1702 il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau du roi *la Dauphine*, com-

SECONDE PARTIE.

Quoique l'Armateur et celui qui commande en chef dans la marine royale, combattent tous deux sur le même élément, et qu'ils aient les mêmes obstacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les distinguent; et si les difficultés font la gloire du succès, les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers: il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le général de mer peut et doit moins risquer; il faut qu'il ménage sa gloire et les forces de l'état. Le premier ne fait que des coups de main; il lui faut plus d'audace: le second concerte des projets, forme des plans; il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt, et ce motif si bas, mais si puissant, peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles: si l'autre règle ses opérations sur des vues de commerce, il se deshonne et trahit l'Etat. Celui-ci, maître absolu de ses expéditions, décide des lieux et des temps: celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même; le second commande quelquefois à ses rivaux, souvent à ses ennemis. L'un est en même temps le

mandé par le comte de Haurefort.

ministre et le général; son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute: le projet de l'autre est souvent divulgué avant que son escadre soit sortie du port. Enfin l'armateur ne commande qu'un seul vaisseau, et toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat. Le général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert: il faut qu'il les place à une distance où ils puissent se soutenir, sans pouvoir se nuire; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, et dont les forces sont en proportion avec les siennes; qu'il donne aux capitaines des instructions qui embrassent les accidens et les hazards; qu'il ait le courage de supporter sa mort; que les mouvemens combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale; que sans précipitation, sans enthousiasme et sans terreur, il sache démêler et juger ces circonstances extrêmes où il faut sortir des règles ordinaires, et sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carrière que DU-GUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un maître à l'Espagne a replongé l'Europe dans les dissensions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. Pardonne, ô ma patrie, si je rapelle ici le souvenir d'une guerre qui t'a coûté tant de larmes! les triomphes de DU GUAY-TROUIN furent mêlés à tes désastres; et tandis que ton sang répandu en Allemagne, en Italie

et en Flandres , inondoit les campagnes d'Hochestet , de Turin , de Ramillies et de Malplaquet ; ce héros faisoit couler sur les mers et aux extrémités du monde , le sang de tes vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle nation sentira la première les effets de son courage ? C'est la Hollande , c'est ce peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les rois. DU GUAY-TROUIN combat (1). Les coups pressés de l'artillerie , soutenus d'une manœuvre habile , menacent son vaisseau de la destruction. Où cherchera-t-il un asyle ? Dans le vaisseau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient : ceux qui se croyoient ses vainqueurs , sont chargés de fers. Ailleurs je le vois , qui , à la tête de trois vaisseaux et de deux frégates , échappé à une Escadre Hollandoise de quinze vaisseaux (2) ,

(1) En 1702 , dans la guerre pour la succession d'Espagne , du Guay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre Hollandois de 38 canons. Surpris par l'activité de l'ennemi , qui tout à coup fit une manœuvre habile & imprévue , il se trouva dans une situation défavorable , qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artillerie , sans pouvoir y répondre. Déjà il avoit reçu deux coups de canon , à fleur d'eau , & sept dans ses mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout à coup le parti de se jeter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses frères qui combattoit sous lui s'élança le premier , & fit des prodiges de valeur. Le capitaine Hollandois fut tué , & son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure. ●

(2) En 1703 , s'étant mis en mer avec trois vaisseaux & deux frégates , il rencontra le 7 juillet une escadre Hollandoise de quinze vaisseaux de guerre. La brume , qui étoit

semblable à ce fameux Romain , qui , pour favoriser la retraite des siens , et mettre Rome à couvert , soutient seul l'effort d'une armée ; DU GUAY-TROUIN se dévoue seul au péril , arrête la flotte entière , la combat , lui résiste , et joint à la gloire d'avoir sauvé son escadre , celle d'avoir étonné son ennemi même. Je le suis dans ces climats du nord , où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine (1). La nature accoutumée au si-

fort épaisse , ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étoient déjà fort près. Il donne aussitôt le signal de la retraite. Mais six vaisseaux ennemis plus légers que les autres s'avancèrent avec rapidité ; & déjà ils étoient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours. Il fait plier une partie de ses voiles , & reste derrière pour les couvrir. Un vaisseau Hollandois de 60 canons s'avance à la portée du pistolet ; du Guay-Trouin , en quatre bordées , le met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer : il leur résiste , & les amuse pendant quatre heures , jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le tems de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril , il fait déployer toutes ses voiles , & se met en peu de tems hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de du Guay-Trouin , c'étoit celle dont il étoit le plus flatté ; il n'avoit eu que 30 hommes hors de combat , & il avoit goûté le plaisir de sauver ses compatriotes , plaisir si doux pour une ame généreuse.

(1) On fait que le commerce des Hollandois est immense ; il recueille tous les trésors des continens & des îles , & embrasse le monde de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la baleine , qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandois ont découvert ce pays en 1596. Il est situé vers le nord entre le Groenland & la nouvelle Zemble. En hiver le soleil y demeure sous l'horizon quatre mois entiers. Un ciel toujours sombre , l'air privé de cette douce chaleur qui fait la vie des êtres ,

lence , n'y entend des voix humaines que lorsque l'Européen audacieux , guidé par la soif de l'or , y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer. C'est-à-dire que DU GUAY-TROUIN poursuit le Batave , le fer d'une main , et le flambeau de l'autre , , il attaque , il combat , il brûle ses vaisseaux. } Des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes. L'Angleterre éprouve encore sa valeur , qu'elle a senti tant de fois (1).

des rivages incultes & déserts , des montagnes éternelles de glace , une nature entièrement sauvage , ont fait croire aux anciens que c'étoient là qu'étoient placées les dernières bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de baleines , dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandois vont faire la pêche de la baleine ; ils partent ordinairement de Hollande au mois de mai , & reviennent en août ou septembre. Du Guay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 20 juillet 1703 sur les côtes de Spitzberg ; il y prit , rançonna ou brûla plus de 40 vaisseaux. Les brouillards qui sur ces mers sont extrêmement épais dans le printemps & dans l'automne , lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation il fut exposé à un très-grand danger ; car il survint tout à coup un grand calme , pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courans à 81 degrés de latitude nord , & contre un banc de glace qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés , & que le tombeau de du Guay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

(1 En 1704 du Guay-Trouin désola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts-d'heure il prit un vaisseau de guerre de 54 canons , avec 12 vaisseaux marchands. Peu de temps après il fit encore trois prises angloises ; un gardecôte de 72 canons & deux autres vaisseaux de guerre ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne , il fut indignement trahi dans une action très-périlleuse. Deux gros vaisseaux de guerre

Si deux vaisseaux de guerre lui échappent ; ce n'est pas lui qu'il en faut accuser : ses victoires le justifient. O trahison , ô infamie éternelle ! Tandis que DU GUAY-TROUIN combat seul deux ennemis redoutables , les vaisseaux qui l'accompagnent , s'éloignent pour ne point partager son péril. Cependant il est quelque chose encore de plus honteux , c'est la protection que trouverent les coupables : car, soit orgueil , intérêt ou bassesse , il est des hommes qui se font un devoir de protéger tout ce qui est vil. DU GUAY-TROUIN sent un pareil outrage avec la fierté d'un Héros. Il est sur le point de quitter la mer, et de renoncer au service. Ce malheur de la France n'eût été qu'un succès de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême-

qui le combattoient , l'un à droite , l'autre à gauche , lui avoient mis toutes ses voiles en pièces , & brisé une partie de ses mâts. Du Guay-Trouin faisoit feu des deux bords sur les deux vaisseaux Anglois ; mais il avoit besoin de secours. L'*Auguste* , qui l'accompagnoit , loin de le secourir , déploya toutes ses voiles pour s'éloigner. Deux frégates , témoins du combat , ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut presque pas douter que leur dessein ne fût de perdre un héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahison , & l'histoire ramène souvent les mêmes crimes. Il n'est pas inutile de remarquer que le capitaine de l'*Auguste* devoit la liberté & peut-être la vie à du Guay-Trouin , qui l'année précédente s'étoit exposé seul pour le préserver d'une escadre Hollandoise. Du Guay-Trouin arrivé à Brest voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander ; mais celui qui avoit trahi l'état fut protégé.

me. Il ne punit point la patrie , du malheur d'avoir produit quelques ames basses : son ressentiment est un nouvel ennemi qu'il immole à son roi.

La victoire se hâte de le consoler. Il oublie , en honorant l'état , ceux qui l'ont avili. Dans le même tems un nouveau titre de gloire se joint à celui de ses triomphes. Un de ses freres meurt encore les armes à la main (1). Famille de Héros ! vous méritez les respects de la postérité. De trois freres , deux ont donné l'exemple de mourir pour la patrie : DU GUAY-TROUIN , celui de ne vivre que pour elle.

Une Escadre Angloise , de vingt-un vaisseaux de guerre , fond sur lui , l'attaque et l'environne. Déjà il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui sert ce triomphe ? Ses ennemis sont une hydre

(1) En 1703 du Guay-Trouin prend un vaisseau de guerre Anglois de 72 canons. Il rencontre deux corsaires de Flessingue , court à eux le premier , & les fait fuir. Il poursuit le plus fort , qui se défendit pendant deux heures. Du Guay-Trouin , pendant le combat , vit avec admiration ce brave corsaire , qui se portoit , le sabre à la main & la tête levée , d'un bout de son vaisseau à l'autre , tranquille au milieu d'une grêle de coups de fusil qui tomboient sur lui de toutes parts. Aussi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande distinction.

Peu de jours après il perdit un second frere , à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme , plein de courage , avoit déjà fait deux prises assez considérables : il fut blessé mortellement d'un coup de fusil dans le moment qu'il alloit se rendre maître d'un corsaire de 44 canons. C'est ainsi que la mort lui enleva deux freres en peu de temps , & dans la fleur de leur âge. Il est probable que , pour devenir des hommes célèbres , il ne leur manqua qu'une plus longue carrière.

renaissante. Tout à coup le vent tombe ; le combat cesse. La nuit a étendu ses ombres sur la mer.

Le Héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin les Anglois tiennent enfermé cet homme terrible , qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son ame n'est point abattue. Il veut du moins que sa chute écrase une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paroîtra , il doit s'élancer dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous les officiers ce courage de désespoir , qui est le dernier sentiment d'une ame magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes. Seul pendant le silence de la nuit , les yeux tristement immobiles , il les fixe , tantôt sur les fiers ennemis qui l'entourent , tantôt sur son vaisseau qui va devenir leur proie , sur cette mer où il a tant de fois vaincu , sur ce ciel où bientôt va reparoître le jour qui sera le témoin de son désastre. Tout à coup il apperçoit à l'horizon le présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres ; on obéit en silence ; toutes ses voiles sont tendues , le vent s'élève , et son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglois , étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que DU GUAY- TROUIN augmente tous les jours sa gloire. Son roi l'a décoré du titre de capitaine de vaisseau ; et son am-

bition de bien servir l'état n'en est que plus enflammée. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV. Le Portugal , ennemi de la France par politique , rival de l'Espagne par intérêt et par haine, s'est vendu par foiblesse à l'Angleterre. L'or et les diamans du Bresil s'unissent avec le fer de nos climats , et les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. DU GUAY-TROUIN , avec trois vaisseaux ose attaquer une flotte Portugaise de deux cents voiles , escortée par six vaisseaux de guerre (1). Il court , par les ordres de son roi , se jeter dans Cadix , menacé d'un siege. Semblable à Vendôme , après avoir été l'honneur de la France , il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé par ce Héros pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif , infatigable , il vole du port au Conseil ,

(1) Au commencement de 1706 il fut nommé capitaine de vaisseau , & reçut une lettre de Louis XIV , qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaisseaux se jeter dans Cadix , menacé d'un siege. Etant à la hauteur de Lisbonne , environ à 15 lieues en mer , il découvrit une flotte de 200 voiles venant du Bresil , escortée par six vaisseaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaisseaux , il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ses dispositions ne furent mieux concertées , jamais sa valeur ne fut plus intrépide. Plusieurs circonstances malheureuses , & que le génie même ne pouvoit prévoir , firent échouer ses projets. Cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près , trois boulets consécutifs lui passèrent entre les jambes , son habit & son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil : il fut même blessé de quelques éclats , mais légèrement.

du Conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes (1) : mais les passions des grands sont des ennemis plus à craindre que des bataillons armés. Ce fut un crime pour DU GUAY TROUIN d'être sincère ; et la postérité saura que la récompense de tant de soins fut un outrage et des fers ; tant il est difficile à ceux qui n'ont des titres , de pardonner à ceux qui ont que des vertus ! Louis XIV avoit l'ame trop

(1) Du Guay - Trouin arrivé dans le port de Cadix , fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de la place. Le marquis de Valdécagnas , un de ces hommes hauts & durs , qui avec de très-petites ames occupent de grandes places , étoit alors gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres de grosses contributions ; cependant il n'y en avoit pas pour 15 jours. Du Guay-Trouin le sut , & crut qu'il étoit de son devoir de le représenter. Son courage & son zèle déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéressât plus à la défense de Cadix que celui même qui en étoit gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occasions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar 60 navires chargés de vivres & de munitions pour l'armée ennemie ; il demanda avec instance la permission de les aller brûler ; il répondoit du succès : on ne voulut point lui permettre de rendre ce service important aux deux couronnes. Ses chaloupes furent insultées par une barque Espagnole ; il la fait arrêter , & va demander justice : le gouverneur , pour réponse , le fait mettre en prison. Telle fut la récompense de ses soins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne même contre un homme ordinaire. Louis XIV par justice , par grandeur d'ame & par estime , prit soin de venger du Guay-Trouin. Il exigea du roi d'Espagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce marquis de Valdécagnas , & le gouvernement d'Andalousie au marquis de Villadarias , son beau-frère. Du Guay-Trouin , à son retour , attaqua une flotte de 15 vaisseaux Anglois , escortée par une frégate de 36 canons ; il se rendit maître de la frégate & de 12 vaisseaux. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux Héros. C'est peu de venger DU GUAY-TROUIN, il oppose à cet affront une nouvelle marque d'estime, et l'associe à cet Ordre Militaire qui récompense le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme ! il va être plus que jamais utile à l'Etat ! L'Angleterre équipe une puissante Flotte pour porter des secours aux Ennemis de Philippe V (1). DU GUAY-

(1) Le trône de Philippe V avoit paru presqu'abattu en 1706. Il commença à se relever en 1707 par le courage opiniâtre des Espagnols, par le secours de Louis XIV, & l'habileté du maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur à son général, changea entièrement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les Anglois & les Autrichiens, qui étoient en Espagne, étoient par-tout attaqués & vaincus. L'Angleterre, qui servoit l'archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de 200 voiles, remplies de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance pour les deux couronnes alliées d'arrêter ce convoi, sans lequel l'archiduc ne pouvoit se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à du Guay-Trouin & au comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour de joindre ensemble leurs escadres. Elles sortirent du port de Brest le 9 octobre 1707, faisant ensemble 14 voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la manche, on découvrit enfin la flotte Angloise. Elle étoit escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, le *Cumberland*, de 82 canons, le *Dévonshire*, de 92, le *Royal-Oak*, de 76, le *Chester* & le *Rubis*, de 48 chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Du Guay-Trouin attendoit à chaque instant que le comte de Forbin donnât le signal ; voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des momens précieux, il commande à son escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaisseau commandant ; le *Chester* & le *Rubis* furent pris de même par deux capitaines de son es-

TROUIN a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célèbre, qui étoit comme lui la gloire de la Marine Française, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avoit soutenu la gloire de sa naissance ; DU GUAY-TROUIN avoit fait disparaître l'obscurité de la sienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat à ses aïeux, le second avoit créé un nom pour ses descendants. L'un avoit mis à profit tous les avantages, l'autre avoit vaincu tous les obstacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en ressources. Mais Forbin, né pour être un général de mer, ne fit jamais que des exploits d'armateur ; DU GUAY-TROUIN, né

cadre ; le *Royal-Oak* étoit sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui alloit s'en rendre maître ; il profita de cet accident, & se sauva par la fuite. Restoit le *Dévonshire*, monté de 92 canons, & défendu par plus de mille hommes. Du Guay-Trouin, qui auroit pu courir sur le *Royal-Oak* & s'en emparer aisément, préféra le bien de l'état à l'intérêt de sa propre gloire, & s'avança sur le *Dévonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, & de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua par-tout avec violence, & ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart-d'heure. Tous ceux qu'il portoit périrent au milieu des flammes ou des eaux. Les deux escadres prirent 60 bâtimens de transport. Plusieurs armateurs profiterent de la déroute de la flotte, & firent aussi des prises considérables. Le continuateur de Rabin Thoyras, dans son histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé, fit presque autant de tort aux affaires de l'Archiduc qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

pour être un simple armateur , fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier en servant l'état , pensoit à la récompense ; le second pensoit à la gloire. Forbin vendoit ses services ; DU GUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'état ! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte Anglaise. Forbin , soit ciscospection , soit lenteur , soit qu'il méditât à loisir le soin de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme) Forbin a tout à coup ralenti sa marche , et tarde à donner le signal du combat. DU GUAY-TROUIN , accoutumé à compter les moments , jugea qu'il est des circonstances où l'on est au dessus des loix , et qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer la victoire. Si c'est une faute , c'est celle d'un citoyen et d'un héros ; il n'avoit pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance ; la victoire le suit. La ruse et l'audace , l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés : sur une vaste étendue de mer regne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues. Les manœuvres sont entre-

lacées dans les manœuvres. Les flots sont teints de sang. Les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. DU GUAY-TUOUIN, parmi le tumulte et l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer les défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le *Dévonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au-dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DU GUAY-TROUIN frémit du sort de tant de braves ennemis : il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur affreuse de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitant immobiles au milieu des flammes, s'embrasant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants

dans la mer ; d'entendre le mugissement de l'incendie , les hurlemens des mourans , les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage , jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce : l'abyme se referme et tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois , qui ordonnent les guerres ! Cependant DU GUAY-TROUIN poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tous se disperse. La mer est couverte de débris ; nos ports se remplissent de dépouilles , et tel fut l'événement de ce combat mémorable , qu'aucun des vaisseaux qui portoient du secours ne passa chez les ennemis : les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés , l'Archiduc vit échouer ses espérances , et Philippe V put se flatter dès-lors que son Trône seroit un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de DU GUAY-TROUIN , des projets concertés avec sagesse , des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre , une flotte attaquée et vaincue au milieu d'une tempête , circonstance presque unique ; je ne vous peindrai pas ce Héros, tandis qu'il attend une escadre Angloise , frappé tout d'un coup d'une maladie , et presque entre les bras de la mort , plus tourmenté du désir de combattre que du sentiment de sa douleur. Des bords de la tombe il appelle la victoire. Tel Alexandre

demandoit aux dieux ou de combattre ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition fameuse où il déploya tant de courage et de talents, et parut aussi grand général, que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-Monde a été découvert, conquis et ravagé, il est ébranlé par toutes les secousses qui agitent l'Europe; et telle est aujourd'hui la fatale grandeur des Nations Européennes, qu'elles ne peuvent être en guerre, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. O Brésil, ô vaste et trop riche Province, que de flots de sang ont arrosé tes mines d'or! Déjà dans cette guerre, de vaisseaux François avoient attaqué la puissante ville de Rio-Janéiro (1); mais le chef de l'entrepri-

(1) De toutes les expéditions, de du Guay-Trouin celle qui est la plus connue & qui lui a fait le plus d'honneur, est la prise de Rio-Janeiro. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Rio-Janeiro appartient aux Portugais; c'est la plus grande & la plus riche colonie du Brésil. En 1710, M. du Clerc, capitaine de vaisseau, connu par son courage & par plusieurs prises très-considérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaisseaux de guerre, & environ mille soldats de troupes; mais ces forces n'étoient point suffisantes; & il n'avoit pas ce génie qui supplée aux forces & qui les multiplie. Il fut obligé de se rendre prisonnier avec six ou sept cents hommes; & comme si dans tous les temps c'étoit le destin de l'Amérique d'être le théâtre des cruautés, les troupes prisonnières furent plongées dans des cachots où elles mouraient de faim & de misère; les chirurgiens qui pansoient les blessés, furent massacrés sur les corps sanglants des soldats: le commandant lui-même, après s'être ren-

se , plus courageux qu'habile , plus soldat que capitaine , au lieu de remporter des dépouilles , s'étoit vu réduit à porter des fers. DU GUAY-TROUIN a conçu le projet de venger sa patrie et son roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'état : son génie et son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulens , coule à sa voix pour le bien de la patrie , et l'intérêt devient le ministre de sa gloire. Cependant au bruit d'un armement de DU GUAY-TROUIN , la Hollande équipe des

du , fut assassiné dans la maison qui lui servoit d'asyle. Tous ces crimes du Portugal étoient autant d'outrages pour la France. Du Guay-Trouin se présenta à la cour pour en tirer vengeance. Le mauvais succès de la première entreprise n'étoit pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'état épuisé par dix années de guerre , par tant de batailles perdues , par la famine & la stérilité qui suivirent l'affreux hiver de 1709 , ne pouvoit lui donner aucun secours. Une compagnie de négocians fit ce que l'état ne pouvoit faire. L'escadre fut préparée avec autant de secret que d'activité. Du Guay-Trouin mit à la voile le 9 juin 1711 , & arriva le 12 septembre à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. On a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails. On n'a exagéré ni les difficultés , ni les périls. L'orateur n'est ici qu'historien : exposer les faits , c'est louer le héros , & le plus bel éloge peut-être qu'on pourroit faire de du Guay-Trouin , ce seroit de mettre sous les yeux des lecteurs le plan des fortifications de Rio-Janeiro. En 11 jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense : six cents dix mille cruades de contribution , une quantité prodigieuse de marchandises pillées , ou consumées par le feu , ou transportées sur l'escadre française , soixante vaisseaux marchands , trois vaisseaux de guerre & deux frégates pris ou brûlés , causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité , que les héros d'une nation ne soient jamais célèbres que par la ruine & le malheur d'une autre.

flottes ; l'Angleterre croyant ses rivages menacés , rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses colonies , une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui renferme ce héros. Ainsi les mouvements d'un seul homme sement l'épouvante dans les deux Mondes. DU GUAY-TROUIN les a prévenus , et déjà il est en mer. François , qui dans les prisons de Rio-Janeiro , soulevez en gémissant vos bras chargés de chaînes , pour implorer le ciel contre vos barbares vainqueurs , ah ! si quelque génie bienfaisant vous portoit la nouvelle que DU GUAY-TROUIN approche , de quels cris de joie vous feriez retentir les voûtes de ces cavernes profondes ! Il vole avec sa flotte : le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls et tant d'obstacles.

Je vois un port , dont le passage étroit , et resserré encore par un rocher , est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents tonnerres , rangés sur son passage et combinés dans leur action , croisent leurs feux : au milieu de l'entrée sept vaisseaux de guerre présentent une barrière formidable : au-delà s'élèvent de nouveaux ouvrages , des tours , des boulevards , des bastions , des Isles fortifiées. Après tant de barrières , reste

la ville de Rio-Janeiro , située au milieu de trois montagnes qui la protègent et qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts , des retranchements , des fossés , du canon , et dans l'enceinte des remparts une armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

DU GUAY-TROUIN a donné le signal pour forcer l'entrée du port : trois cents pièces d'artillerie vomissent la mort autour de lui. De trois côtés la foudre vient heurter ses vaisseaux. DU GUAY-TROUIN inébranlable, s'avance d'un cours toujours égal à travers ses torrens de feux. L'ennemi s'étonne , et l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe , la nuit entend déjà gronder ces bombes qui volent dans les airs, et qui vont écraser les citoyens des villes sous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une île , poste important , est attaquée et emportée d'assaut. Les portugais ont fui , leurs propres mains embrasent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente. Des mouvements compliqués et de fausses attaques trompent l'ennemi : et déjà l'armée Française est sur le rivage.

Dès ce moment on vit DU GUAY-TROUIN , qui jusqu'alors n'avoit habité que sur la mer , déployer tous les talents d'un général ; former des troupes , les

ranger en bataille , choisir des postes , les soutenir les uns par les autres , prendre une exacte connoissance des lieux , profiter des fautes , éviter les surprises , fixer la victoire , ordonner les retraites , user des avantages tantôt avec précaution , tantôt avec activité , joindre le génie des sièges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont les circonstances qui développent les talents ! et DU GUAY-TROUIN peut-être eût été aussi aisément le rival des Turenne et des Condé , que celui des Ruitier et des Duquesne.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominant la ville ; il a reconnu tout le terrain qui l'environne ; il a compté toutes les ressources de l'ennemi : il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque : il a remporté une victoire dans la plaine , et dressé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différents postes , tout est prêt : demain avec le jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. O nuit affreuse ! nuit terrible ! son silence est tout à coup troublé par les décharges de toute l'Artillerie de DU GUAY-TROUIN. En même temps le ciel se couvre d'orage : le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel et rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers , les remparts qui s'écroulent , les
maugissemens

mugissemens de la mer agitée par la tempête : tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre , formoient autour de Rio-Janeiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitants prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-mêmes au torrent ; ils fuient : leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques : mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. DU GUAY-TROUIN s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il achève de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour ce Héros ! lorsque les françois qui sur cette rive étrangère , avoient gémi dans les prisons , portant sur leur visage défiguré l'empreinte de leur infortune , le front pâle , les yeux éteints , le corps revêtu de lambeaux , vinrent en foule embrasser ses genoux , baisèrent sa main sanglante , et l'appellant cent fois leur libérateur , lui exprimèrent cette reconnoissance vive et sensible qui n'est connue que des malheureux.

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs Troupes dispersées : de puissants secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approché à la tête d'une armée ; Albuquerque , fameux par des triomphes : son nom est chez les

P

Portugais le signal de la victoire. DU GUAY-TROUIN a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête ; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville , et déjà il est en leur présence. Les soldats rangés en bataille , présentent un front redoutable , et joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace du Héros valut pour lui une bataille. Les ennemis subjugués pas la terreur , viennent traiter du rachat de leur ville , et lui offrir tout l'or de leur colonie. Déjà il a dicté des loix , et reçu des otages. Envain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes ; en vain quelques Portugais , avides d'en venir aux mains , parce qu'ils se croient sûrs de vaincre , soutiennent que la victoire justifie tout , et que la perfidie heureuse n'est plus un crime. DU GUAY-TROUIN ne permit pas à ses ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre , il fait accomplir le traité ; et ses soldats tenant le fer d'une main , enlèvent de l'autre les richesses du Bresil.

Partez , illustre vainqueur ; remportez dans votre patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais combien la foiblesse de l'homme touche de près à la grandeur ! DU

GUAY - TROUIN, après avoir dressé des trophées sur les rives du nouveau monde, est prêt à périr dans les flots (1). Le théâtre de ses victoires va donc devenir son tombeau ! Enfin, après deux jours de tempête, la mer se calme, et ce Héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches ; par - tout où il paroît, les regards se fixent sur lui (2).

(1) L'escadre de du Guay-Trouin mit à la voile le 13 novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura deux jours entiers. Tous les vaisseaux furent dispersés & en danger de périr. Celui de du Guay-Trouin fut presque abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, & qui l'engloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage ; & l'on crut toucher à l'instant où l'on périssoit dans les abîmes. Quelle mort au retour d'une conquête ! Il semble que la nature choisit ces momens de gloire pour avertir les héros qu'ils ne sont que des hommes. Deux vaisseaux périrent dans cette affreuse tempête. Du Guay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Brest le 12 février 1712 ; c'étoit le jour même où mourut la duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès, les cris de victoire furent étouffés par la douleur.

(2) Du Guay-Trouin est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio-Janeiro, tout le monde s'empressoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer, elle demanda ce qu'on regardoit ; on lui dit que c'étoit du Guay-Trouin : alors elle s'approcha & perça elle-même la foule pour mieux voir. Du Guay-Trouin parut étonné. « Monsieur, lui dit-elle, ne soyez pas surpris ; je suis bien-aise de voir un héros en vie. » Lorsqu'au retour de ses campagnes il arrivoit à Saint-Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les mères le montraient à leurs enfans ; & dans cet âge tendre où l'on

Le peuple qui , moins aveuglé par l'orgueil , sent mieux la distance qui est entre lui et les grands hommes , ou qui , moins jaloux peut-être , est plus franc dans son admiration , s'assemble en foule au tour de lui , le regarde , l'environne. Il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenses qui lui étoient dues. Il en est une qui donne , pour ainsi dire , un nouvel être , qui devient d'autant plus éclatante , quelle s'éloigne plus de sa source : c'est la noblesse : institution politique , plus injurieuse peut-être qu'honorable pour l'humanité ; mais utile par elle-même , et qui n'est dangereuse que par ses abus (1). Heureux les États où cette no-

reçoit si aisément les impressions des autres , on apprenoit à l'admirer même avant de le connoître.

(1) La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes & qui flattent le plus la vanité des hommes ; cette institution n'est pas cependant de tous les pays , elle est ignorée à la Chine , sans doute parce que la sagesse des loix y tient lieu de tous les ressorts. Elle est inconnue dans presque tout l'Orient , parce que la crainte y étouffe l'honneur , & que par-tout où regne le despotisme , il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe , soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des ordres de conquérans , & que la guerre est la principale source de l'inégalité ; soit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée , il a fallu plus de classes de citoyens pour former des contre-poids & des équilibres. Quoi qu'il en soit , elle est un des principaux ressorts de nos gouvernemens modernes : elle est même très-utile aux états , toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas les talens , & que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fussent pas prodigués , & sur-tout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment du Guay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse , conçues dans les termes les plus honorables , couvrent une partie de ses

blesse d'institution n'étrouffe pas la noblesse de mérite , et où , faite pour représenter la vertu , elle n'est ni la décoration du vice , ni le titre de l'indolence , ni le piédestal de l'orgueil ! O DU GUAY-TROUIN , lorsque ton Roi t'honora de cette distinction , la France ne demanda point par où tu l'avois méritée. Douze Flottes attaquées et vaincues , et plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés , voilà tes titres : avant que d'être noble , tu fus un Héros. Pourquoi sur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (1) ? Jean Bart et Duquesne ,

services ; elles sont datées du mois de juin 1709. Ses armoiries avoient pour devise : *Dedit hac insignia virtus* ,

(1) Il y a eu sur mer beaucoup de ces hommes qui se font créés eux-mêmes. J'ai déjà parlé de Jean Bart , qui commença par être pêcheur , & qui finit par être chef d'escadre ; de Ruiter , qui , de mousse de vaisseau , devint lieutenant-amiral-général de Hollande. L'amiral Tromp , si célèbre par ses victoires contre l'Espagne & l'Angleterre , étoit aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un capitaine de vaisseau ; né en 1610 , dès l'âge de 17 ans il servit sous son pere. Il combattit soixante ans sur mer , & se distingua toujours , ou par des actions hardies , ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation , ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Ruiter , & quoiqu'inférieur en nombre , il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande & d'Espagne , le 8 janvier , le 22 avril & le 2 juin 1676. Dans le second de ces combats Ruiter fut tué. L'Asie , l'Afrique & l'Europe ont été tour à tour témoins de sa valeur. Duquesne devint général des armées Navales de France , & mourut le 2 de février 1688 , âgé de 78 ans. Du Guay-Trouin , dont les commencemens furent encore plus obscurs , s'éleva de même aux premiers

noms immortels , tous deux nés dans l'obscurité , ont fondé leur grandeur sur leurs exploits : et toi Ruiter , tes mains qui combattoient les rois , et qui guidoient les flottes victorieuses du Batave , avoient déployé des voiles et manié des cordages.

DU GUAY-TROUIN , de simple armateur , devenu chef-d'escadre , et depuis Lieutenant-Général (1) , s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches et vains qui veulent jouir en même tems des douceurs de la mollesse et des récompenses de la vertu , osoient se vanter des actions de leurs ancêtres ; et il ne pardonnoient pas à un Héros d'avoir fait les siennes. DU GUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius disoit aux grands de Rome : vous m'enviez ma gloire , enviez - moi donc aussi mes travaux , mes dangers , mes combats ; enviez-moi le sang que j'ai versé pour la patrie.

Ce n'est pas que DU GUAY - TROUIN irritât l'envie par ces élancements d'une ame altière qui sent trop sa supériorité. Il avoit la modestie d'un grand homme. Dans

grades de la marine. On ne sauroit trop mettre de pareils exemples sous les yeux des citoyens : il faut qu'on sache que les grands talens peuvent mener aux grandes places , & que le mérite n'a pas toujours besoin d'aïeux.

(1) Du Guay-Trouin fut nommé chef d'escadre au commencement d'août 1715 , , commandeur de l'ordre de Saint-Louis le premier mars 1728 , & lieutenant général le 27 du même mois.

les relations de ses combats , il étoit le seul à qui il ne rendît pas justice. C'étoit assez pour lui de mériter des éloges ; il laissoit à la renommée le soin de les faire. Sans faste dans ses actions , sans hauteur dans ses discours , les deux plus dangereux séducteurs de la vertu , la fortune et la gloire , n'avoient pu le corrompre. Si sa renommée ne l'eût suivi en tous lieux , on eût oublié , en lui parlant , que c'étoit un Héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent une fierté naturelle. C'est le séjour de la liberté : on n'y respire point l'air de l'esclavage comme dans les prisons immenses des villes ; on n'y est point pressé par les tyrans. Sur cet océan sans bornes , l'ame s'étend et s'agrandit. DU GUAY-TROUIN à des mœurs douces joignoit cette fierté noble ; mais il la réservoir toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la société , que lorsque l'injustice ou l'envie oserent lui disputer sa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaisse ; il brave dès qu'on l'offense.

Jamais chez lui l'intérêt ne balançoit l'honneur (1). Quels sont dans les com-

(1) Le défintéressement , vertu si rare , fut une des principales qualités de du Guay-Trouin. Pirrhus disoit aux ambassadeurs de Rome qui lui offroient des richesses : « Je ne suis pas un marchand , je suis un roi : je ne viens pas chercher de l'or , mais combattre avec le fer. » Le mé-

bats les trésors qu'il veut sauver ? Son pavillon et l'honneur de la France. Vainqueur du Bresil et de quatre cents vaisseaux , il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur dans ses ennemis ; on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus : mais il la voyoit sans jalousie dans ceux qui servoient sous lui. Il l'inspiroit à ses soldats , par une prévoyance qui embrassoit tout , par une confiance qui jamais ne douta du succès , par des dispositions qui mettoient les troupes dans la nécessité d'être braves , par une sévérité de discipline , qui est pour les courages ce qu'une vie sobre et frugale est pour les corps (1) ; par une attention pleine d'humanité à ménager leur sang ; car à ses yeux des soldats étoient des hommes.

A la Cour , pays où l'ambition étouffe l'amitié même , où l'on oublie tout , excepté soi et ses ennemis , il s'occupoit de l'avancement de ses officiers ; il portoit aux pieds du trône les actions même des

me sentiment animoit du Gusy-Trouin, lorsqu'il commandoit les vaisseaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux , souvent au sortir d'une action on le vit prodiguer ses propres richesses pour récompenser la valeur de ses troupes.

(1) Il avoit sur la discipline militaire les grands principes de l'antiquité. Il la regardoit comme l'ame de la guerre , & le gage assuré des victoires. Jamais il ne souffrit , sous quelque prétexte que ce fût , qu'on éludât les ordres qu'il

soldats , qui , sans lui , n'auroient jamais été connues de leur maître. Louis XIV , pour prix d'une victoire , lui accorde une pension. DU GUAY-TROUIN prie son Roi de la transporter à un officier courageux et pauvre , cruellement blessé dans le combat (1). Cette action , qui n'est que juste , doit cependant , par la corruption de nos mœurs , paroître grande.

La sensibilité fut toujours le caractère des Héros ; tels furent Alexandre , César , Henri IV , Condé , fiers et sensibles , tendres et sublimes ! tel fut aussi DU GUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embrasemens et des naufrages , voler au secours des malheureux , consoler les vaincus , donner les plus tendres regrets à la mort de ses amis , embrasser les corps expirans de ses frères , les serrer dans ses bras , mêler ses larmes à leur sang. Quoi ! il pleure ! Est-ce donc-là ce Héros qui fait

avoit une fois donnés. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense , ni une faute sans punition. Sous lui la discipline n'étoit pas seulement sévère ; elle étoit quelquefois dure : mais dans cette partie l'excès même est utile.

(1) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707 , après le fameux combat entre la flotte Angloise & les deux escadres de du Guay-Trouin & de Forbin réunies. Le roi avoit accordé à du Guay-Trouin une pension de 1000 livres sur son trésor royal. Du Guay-Trouin écrivit au ministre pour le prier de faire tomber cette pension à M. de Saint-Auban , son capitaine en second , qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du Cumberland , & qui avoit plus besoin de pension que lui. « Je suis trop récompensé , ajouta-t-il , si j'obtiens l'avancement de mes officiers. »

trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avoit jamais eu que de si nobles foiblesses ! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice , que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délasement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV , non comme son maître , mais comme un grand homme ; et lorsque ce prince mourut , DU GUAY-TROUIN donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleure son roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce Héros soit inutile à la France. Les jours du citoyen ne sont jamais perdus pour la patrie. Tantôt par des études savantes et des réflexions plus utiles pour un homme de génie que les livres mêmes , il approfondit cet art qui l'a rendu si célèbre ; tantôt il s'occupe à écrire ses Mémoires , qui seront une leçon éternelle pour la postérité : dans les ports où il commande , il maintient l'ordre qui est l'ame du service ; il veille sur la discipline qui , dans la paix , tend toujours à s'énerver : il s'étudie à perfectionner l'Architecture navale , objet le plus important peut-être de la marine , et qui est encore si défectueux (1). Il pré-

(1) On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale soit encore si défectueuse , tandis que l'architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux especes d'architecture ; on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrain solide , & que les bâtimens de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau & du vent. La première connoît la force & la qualité des matériaux qu'elle

side dans un conseil à cette Compagnie des Indes (1), fondée par Colbert , tom-

emploie ; les bois que la seconde met en œuvre , quoique de même nature , sont très-différens en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir ; aucune altération sensible à craindre ; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues , aux secousses des vents , & dans les combats à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites & des surfaces planes ; le rapport de ces parties est facile à trouver , & la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur & la force des angles qu'elles forment : dans les vaisseaux presque toutes les parties qui les composent , sont terminées par des lignes courbes , & cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes , & de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit beaucoup au progrès de l'architecture navale , c'est le secret que les constructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées & de se les transmettre de pere en fils comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainsi cachées ne peuvent être jugées par les savans , & réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus , il suffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux constructeurs de remettre aux amirautés leurs plans & leurs dessins : c'est une loi qui s'observe en Angleterre ; mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la perfection de cet art , c'est la multitude infinie de connoissances sur lesquelles il ne sera jamais possible de déterminer quels sont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriser l'impulsion de l'air , pour vaincre la résistance de l'eau , pour établir l'équilibre de toutes les parties , pour réunir la vitesse à la solidité. La principale difficulté consiste en ce que l'air & l'eau agissent en sens contraire sur le corps du navire , & qu'on ne connoît pas le degré de leur action , avec cette précision qui seroit nécessaire pour déterminer un grand nombre de problèmes.

(1) En 1723 M. le duc d'Orléans , régent , qui s'intéressoit à la compagnie des Indes avec cette ardeur qu'un caractère tel que le sien avoit pour les entreprises nouvelles , crut ne pouvoir mieux en assurer le succès , qu'en se réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil des Indes. Le premier ministre le consultoit assidument , tant sur l'administration générale de la compagnie , que sur les détails. Le duc d'Orléans , qui n'avoit que de grandes vûes , & qui savoit assez pour

bée depuis en décadence , et que l'on vît renaître des débris du système , comme on voit sortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage , un rejetton vigoureux qui bientôt croît , s'élève , et devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte : DU GUAY-TROUIN éclaire ses concitoyens et son prince , comme il avoit vaincu ses Ennemis , avec modestie , mais avec courage.

La cour se renouvelle. La confiance que l'on a en lui est toujours la même. Alger (1) , tu frémis à la vue du pavillon François. Les foudres qui sous Louis XIV t'avoient presque réduite en cendres , furent encore. DU GUAY-TROUIN va réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par-tout il est respecté , moins comme l'envoyé d'un grand roi , que comme un Héros. Il négocie avec la su-

sentir le besoin de s'instruire , voulut que du Guay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet si important pour les états modernes , étoit discuté dans des entretiens profonds. Le prince honoroit le héros , & le héros instruisoit le prince.

(1) En 1731 M. le comte de Maurepas procura à du Guay-Trouin le commandement d'une escadre que le roi envoya dans le Levant. Cette escadre étoit destinée à soutenir l'éclat de la nation Française dans toute la méditerranée. Elle partit le 3 juin , & alla successivement à Alger , à Tunis , à Tripoli , à Smyrne. Par-tout il reçut les plus grands honneurs , & régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le premier novembre.

périorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière sanglante des combats (1)! le monde est ébranlé, la France se heurte contre l'Empire, l'Angleterre équipe des Flottes; nos vaisseaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme DU GUAY-TROUIN, et lui rend l'ardeur bouillante du premier âge. Ces mers, témoins de tant de triomphes, vont après vingt ans reconnoître leur vainqueur. Mais tout à coup l'Europe se calme, et DU GUAY-TROUIN, prêt à recommencer de vaincre, se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qu'il tourmentoient n'eussent été suspendus que par son zèle. Dès qu'il n'a plus d'espérance de

(1) En 1733 la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Angleterre faisoit des armemens considérables, la cour fit aussi armer à Brest, & donna le commandement de cette escadre à du Guay-Trouin. Sa santé étoit déjà fort affoiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'état. On ne montra jamais plus d'ardeur ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix se fit avec l'empereur, & les vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, & il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les médecins jugèrent que tout leur art ne pouvoit le secourir. Le 17 septembre, comme il sembloit approcher de sa fin, il écrivit une lettre au cardinal de Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le cardinal jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au roi, qui en fut aussi attendri. Du Guay-Trouin mourut le 27 septembre 1736. La nation le regretta, & ses ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.

combattre , son corps s'affoiblit , ses forces s'épuisent ; et la France , qui venoit de perdre Berwick et Villars , pleure le dernier des Héros du siècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé si tôt ; faut-il qu'épuisé par les maladies , il ait succombé lorsqu'il auroit pu encore remplir une longue carrière ! Ah ! si le Ciel eût prolongé ses jours ; même dans sa vieillesse , il eût encore étonné le monde. Ainsi Duquesne , courbé sous les années , rendoit encore la France respectable sur les mers ; ainsi Villars étoit conquérant à l'âge où les hommes vivent à peine. Que du moins son ame respire encore parmi nous , que son exemple puisse enfanter des Héros !

Dans ces entretiens si profonds qu'il avoit avec Philippe , il parloit sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la Marine. Ah ! s'il revivoit aujourd'hui , s'il erroit parmi nos ports et nos arsenaux , quelle seroit sa douleur ! François , s'écrieroit-il , que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés , ces flottes victorieuses qui dominoient sur l'Océan ? mes yeux cherchent en vain , je n'aperçois que des ruines. Un triste silence regne dans vos ports. Et quoi ! n'êtes-vous plus le même peuple ? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des

guerres de commerce , qu'on achete des armées et des victoires , et que le sang est à prix d'argent ? les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des Trônes. Portez vos regards au delà des mers , les habitans de vos colonies vous tendent les bras. Etes-vous citoyens ? Ce sont vos freres. Etes-vous avides de richesses ? Vous les trouverez dans le nouveau-monde. Vous y trouverez un bien plus précieux , la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez , portez cette balance sur les mers. C'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un seul peuple y domine , il sera tyran , et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe , dont vos malheurs ne vous guériront pas. François , considérez ces mers qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction. Voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire , l'intérêt , la nécessité , la nature , tout vous appelle. François , soyez grands comme vos Ancêtres. Regnez sur la mer ; et mon ombre , en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus , se réjouira encore dans son tombeau.

Fin de l'Eloge.



